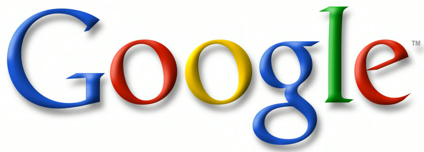




HENRY FOUQUIER & FABRICE CARRÉ

Le Roman d'une Conspiration

DRAME EN CINQ ACTES

ET HUIT TABLEAUX

Tiré du livre de M. Ranc



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1890

LE

ROMAN D'UNE CONSPIRATION

DRAME

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu, le 18 avril 1890.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — M. Pepin.

LE ROMAN
D'UNE CONSPIRATION

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

Tiré du livre de M. RANC

PAR

MM. HENRY FOUQUIER & FABRICE CARRÉ



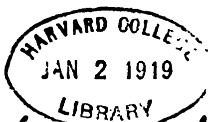
PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

—

1890



PERSONNAGES

PIERRE DE ROCHEREUIL	MM.	Gravier.
L'ABBÉ GEORGET		Montal.
PIPETTE		Péricaud.
LOUIS DE ROCHEREUIL		Bacquié.
DESGRANGES		Dalleu.
FOUCHÉ		Desjardins.
DRAULT		Fugère.
PHILOPOEMEN		Walter.
DESCOSSES		D. Pougaud.
ALBERTI		Montel.
GALERNE		Bernay.
LE PRÉSIDENT		Dermez.
BOISRENÉ		Dannequin.
DUFLOS		Marmier.
LE CAPORAL du 6e tableau		Chevalier.
LE SERGENT du 8e tableau		Dannequin.
JULIETTE LEFRANÇOIS	Mmes	Malvau.
MADAME DE ROCHEREUIL		Lefèvre.
ANNETTE		Descorval.
PREMIER AGENT	MM.	Gervay.
UN COMMISSAIRE DE POLICE		id.
UN SOLDAT (6e tableau)		Noblet.
PREMIER JOUEUR, UN PASSANT		id.
UN VOYAGEUR (3e tableau)		Paulin.
UN GUICHETIER		Sauveton.
UNE JOUEUSE	Mlles	Desporte.
UNE VENDEUSE DE JOURNAUX		Montchamp.

L'action se passe en 1813.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Péricaud, à l'Ambigu.

PRÉFACE

En publiant aujourd'hui le drame que, M. Fabrice Carré et moi, nous avons tiré du livre de M. Ranc : *le Roman d'une Conspiration*, je n'entends pas protester contre la mauvaise fortune de cet ouvrage. Contrairement à l'usage, en pareil cas, je ne dirai du mal ni du directeur qui l'a monté, ni des acteurs qui l'ont joué, ni des critiques qui l'ont jugé, ni du public qui n'y est pas venu. Pourquoi me plaindrai-je ? Le directeur de l'Ambigu, très galamment, a reçu notre pièce, l'a « tripatouillée » de la façon la plus discrète et la plus raisonnable et l'a montée avec grand soin. Les acteurs, très aimés du public, l'ont jouée avec leur talent ordinaire, et si, en les remerciant tous, je ne cite que M. Péricaud, c'est que ses camarades eux-mêmes ont été unanimes à trouver que, dans le rôle de Pipette, le mouchard conspirateur, il avait rencontré une des meilleures créations de son talent ori-

ginal et pittoresque. Même en faisant la part très large à la bienveillance, à la camaraderie ou à l'amitié de mes confrères de la critique, ils n'ont pas paru mécontents. Nous avons eu une « bonne presse ». Quelques-uns ont même prononcé, à l'occasion de deux ou trois situations de notre drame, des mots de louange dont s'effaroucha ma modestie. Deux ou trois confrères moins aimables, qui se donnent la peine (que je m'épargne) d'être mes ennemis, se sont contentés de dire que *le Roman d'une Conspiration* était une œuvre « vieux jeu » et sans beaucoup de littérature. Ceci n'était pas, à tout prendre, pour nuire à un mélodrame. Quant au public, à ce cher public que j'observais avec amour par le trou du rideau ou du fond d'une baignoire, je puis assurer qu'il ne s'ennuyait pas. Il riait de bon cœur aux épisodes comiques du drame, où Carré avait plus particulièrement mis son adresse et sa belle humeur. J'avoue que, le soir de la première, mon illusion fut complète. Je croyais tenir un joli succès. Il fallut bientôt en rabattre. Ceux qui venaient semblaient contents, mais ils n'étaient pas assez nombreux. Au bout de six représentations, le directeur perdait de l'argent et *le Roman d'une Conspiration* disparut de l'affiche. Mélancolique, j'assistai à la dernière, si rapprochée de la première! On applaudissait encore, mais la salle était demi-pleine et je me serais cru dans l'intimité douce d'une conférence. Le fruit d'un assez long travail, d'efforts consciencieux, était perdu. Mon drame ne me rapportait d'autre joie que celle de l'avoir écrit, d'avoir collaboré avec un ami, d'avoir assisté à cette mise à la scène de notre œu-

vre, choses d'assez d'intérêt pour ôter tout regret ou toute amertume à mon esprit. Car je ne sais rien de si amusant que d'écrire pour le théâtre. L'insuccès ne décourage pas et j'en dirais volontiers ce que Fox disait du jeu, qu'après le plaisir de gagner, il y avait encore celui de perdre ! Si j'étais libre de ma vie, je ne ferais rien autre que des comédies et des drames. Mais, hélas ! *le Roman d'une Conspiration*, voilà vingt ans que j'y rêvais et, si je me suis trompé, ce n'est pas faute d'y réfléchir ! Sur la fin de l'Empire, mon ami, M. Ranc, était à Sainte-Pélagie. Il avait, lui, une autre turlutaine, celle du Roman. Ayant eu la chance que le gouvernement lui fît des loisirs en l'emprisonnant, il écrivait ce récit attachant où, à des études historiques se mêlaient des souvenirs personnels. Le *Temps* publiait son œuvre. Lui ayant fait peut-être quelque tort en la mettant, sans bonheur, à la scène, je puis bien répéter ici combien je la trouvai justement intéressante: là-dessus, je suis sûr de ne pas me tromper. Quel beau drame il y aurait là, lui disais-je en allant le voir rue de la Clé. — Hé bien ! faites-le. — C'est entendu. Je commence demain. — Ce demain dura vingt ans ! Enfin, ces temps-ci, comme je disais à mon ami Carré cette misère de ma vie, de ne pouvoir trouver le loisir d'accomplir un travail qui m'amusait, comme je lui montrais, sur ma table, un beau cahier de papier blanc avec un titre — et rien de plus — il me dit : « Voulez-vous faire cela ensemble ? » Ah ! le diable d'homme ! Trois jours après, à l'aurore, il était chez moi. Il fallait bien marcher. Si notre pièce avait réussi, je dirais qu'il en a fait les trois quarts ;

en l'état, je ne puis que dire qu'il en a fait le meilleur, ce qui a le mieux réussi.

Quelque philosophie qu'on ait, en face d'un *four* noir, qu'on tient pour immérité, excessif, du moins, on est toujours tenté de chercher, à côté de son œuvre même, et en dehors d'elle, les raisons qui l'ont empêchée de prendre joyeusement le chemin de la *centième* ? Si peu auteur dramatique que je sois, je ne le serais pas du tout si je n'avais, en ceci, imité les camarades. Je me suis donc laissé dire, par d'aimables consolateurs écoutés avec complaisance, qu'on avait eu tort de retirer la pièce de l'affiche après six représentations, l'Ambigu étant un théâtre un peu lointain, où l'on n'entre pas sans en avoir fait le projet, comme aux Variétés ou au Vaudeville, et que, pour que la presse, qui avait été bonne, fît son effet, il fallait bien huit ou dix jours. Le fait est que, lorsqu'on n'a plus joué notre pièce, j'ai rencontré des gens par centaines qui devaient aller la voir le lendemain ! Quand la moitié seulement eût été sincère, il y avait quelques belles salles assurées. On m'a dit aussi qu'en faisant figurer dans *le Roman d'une Conspiration* un prêtre républicain — Ranc, de plus, l'avait fait athée ! — j'avais choqué les consciences délicates des petits bourgeois qui prennent des loges et qu'en prêtant à ce prêtre de nobles sentiments, j'avais exaspéré les philosophes libres penseurs des galeries. Il paraîtrait encore qu'en montrant Napoléon vaincu, j'ai contrarié les autruches du patriotisme qui ne veulent pas que l'armée française ait été battue à Leipsick et qu'en faisant voir un conspirateur qui renonce à frapper Napoléon, justement

parce qu'il est vaincu, mais peut seul sauver encore la France de l'invasion — pour moi, je trouvais cette scène très belle — j'ai frisé le Bonapartisme. Du diable, si je me serais douté de tout cela et que mon pauvre drame pût être à la fois athée, calotin, peu patriotique et « badinguetiste », car on m'a rapporté, de chez un marchand de vins du quartier, ce mot cruel et définitif du feuilleton-parlé de Polyte!

Telles sont les principales raisons qu'on m'a données de l'insuccès de notre drame. Elles ne me satisfont pas entièrement. En relisant *le Roman d'une Conspiration*, que je publie, sans y rien changer, croyant qu'il y a de la loyauté à en agir de la sorte, j'en trouve d'autres, qui me semblent plus déterminantes. Il y a, dans cette pièce, deux actions : un drame d'amour et le récit d'une conspiration. Ces deux actions, dans mon esprit, étaient intimement liées, n'en faisaient qu'une et l'œuvre avait une grande unité morale. J'avais conçu le personnage de Rochereuil comme celui d'un héros malheureux, d'un « pas de chance », victime de ses vertus. Il sacrifiait son amour à son devoir politique, échouait dans son entreprise de conspirateur par un scrupule de patriotisme et, quand il venait demander à l'amour la consolation qui lui était due, se trouvait encore en face d'un sacrifice à accomplir et à accepter. Ce personnage me paraissait avoir une certaine grandeur tragique et être assez complet. Ce double côté de son être, le politique et l'amoureux, il se peut que nous n'ayons pas su le montrer ; il se peut surtout que l'intérêt du public se soit fatigué à aller de l'intrigue d'amour à l'histoire de la conspi-

ration, et que ce parallélisme ait donné l'impression d'une œuvre décousue et sans unité d'action, cette unité restant trop abstraite, ne se manifestant pas assez aux yeux, toujours aisément distraits, de la foule.

Mais la faute capitale que j'ai commise, — faute qui est tout à fait la mienne, — c'est de n'avoir pas suivi pour moi-même ce conseil que je donne pourtant bien volontiers aux autres. Ce conseil, c'est, en matière de théâtre, de traiter le sujet qu'on a inventé ou choisi avec tous les développements qui vous viennent à l'esprit, de la façon qui vous paraît la plus parfaite, sans se préoccuper un moment ni des interprètes, ni du théâtre qui pourra vous jouer. *Le Roman d'une Conspiration* m'était apparu, d'abord, comme une tragédie historique assez sévère, doublée d'une histoire d'amour touchante, délicate, d'une psychologie assez compliquée, une façon de *Bérénice* modernisée. Je puis bien dire que ces éléments étaient dans l'œuvre, puisque, pour bonne partie, ils sont empruntés au roman. Nous avons, il est vrai, modifié le caractère de l'héroïne, remplacé la trahison par le malentendu, suivi du sacrifice. Nous avons aussi voulu que l'échec de la conspiration fût dû ou non au hasard des faits, mais à un sentiment particulier de Rochereuil. Mais les grandes lignes de la tragédie, les indications de la comédie sentimentale, nous avaient été données ou inspirées de très près par le roman. Seulement, cette tragédie, il fallait l'écrire comme une tragédie, avec un soin jaloux du style ; et cette comédie, il fallait la développer avec toutes les ressources que nous pouvions demander à l'observation du cœur humain.

Or, dès le premier jour, déterminés par l'accueil aimable du directeur de l'Ambigu, nous avions arrêté dans notre esprit de donner notre drame à ce théâtre et nous avons voulu faire rentrer dans le cadre qui lui est particulier, dans le genre où il est coutumier du succès, une œuvre qui ne se pliait peut-être que mal à une opération de Procuste. J'aurais encore voulu donner à certaines scènes touchant à l'histoire une autre envergure, tracer un tableau de l'état des esprits, très intéressant en 1813, pousser plus loin qu'une esquisse certaines figures, Fouché ou Alberti. Nous n'avons pas osé et l'œuvre est restée incomplète, un peu inccrtaine. L'aventure, expliquée pour moi, ne me décourage pas. Je recommencerai, dès que j'en aurai le temps. Car j'ai eu une joie infinie à ce travail, pourtant perdu ; et j'ai plus appris à collaborer à une pièce dont la fortune fut fâcheuse, qu'à en voir jouer d'excellentes pendant vingt ans. Je demande seulement aux lecteurs qui porteront, fût-ce par curiosité, les yeux sur cette brochure, de moins juger la pièce qu'ils auront devant eux que la pièce que nous eussions voulu leur donner, et que leur perspicacité pourra peut-être entrevoir.

Nous avions rêvé d'une action dramatique où le comique se mêlât au tragique, où la mise en scène vînt ajouter son intérêt à une action émouvante, où l'analyse des sentiments prît sa place dans le mélodrame, où une philosophie un peu arriérée peut-être trouvât sa compensation dans des sentiments patriotiques et élevés. Voilà bien des affaires, certes. Il y aurait un bel orgueil à attribuer tous ces mérites au

Roman d'une Conspiration, qui a vécu une semaine. Mais ces mérites, je puis bien dire que nous aurions voulu les donner à notre drame, et espérer que le public trouvera qu'ils y sont... plus tard, à une reprise.

HENRY FOUQUIER.



LE

ROMAN D'UNE CONSPIRATION

PREMIER TABLEAU

Au Palais-Royal en 1813.

Les galeries de bois. Le soir, décor fermé au fond par des boutiques. — Des femmes passent, des hommes leur parlent. — Les fenêtres des maisons de jeu montrent des groupes animés ; des joueurs entrent à gauche premier plan, dans une maison dont on aperçoit l'escalier ; au milieu de la foule joyeuse se glissent les agents de police. — Un café à droite, premier plan ; des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

PASSANTS, FEMMES, AGENTS DE POLICE, JEUNES ÉLÉGANTS DE L'EMPIRE, BOISRENÉ, DUFLOS. puis ROLAND dit PHILOPŒMEN.

* DES CRIEURS.

Demandez la nouvelle victoire de l'Empereur Napoléon Ier ! La marche des armées !

* Promeneurs et promeneuses.

* UN AGENT DE POLICE, bas.

Est-ce qu'il y a du nouveau?

UN AUTRE.

Non! Des joueurs, des flâneurs et les dames habituées!

L'AGENT **.

Tu es depuis longtemps en surveillance?

L'AUTRE.

Depuis une heure. Rien de suspect ce soir.

BOISRENÉ, à côté d'eux ***.

Rien de suspect? excepté vos figures!

Les deux agents s'éloignent vivement en grommelant ****.

DUFLOS.

Boisrené! ne nous attire pas une mauvaise affaire! Ces hommes ont des têtes de policiers.

BOISRENÉ.

Justement! Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici parmi les gens qui s'amusent? Le Palais-Royal est plein de ces drôles *****.

DUFLOS.

Repose-toi la vue avec des visages plus agréables. Regarde.

Il montre des jeunes femmes qui passent près d'eux ******.

BOISRENÉ, cherchant à les arrêter.

Tiens! Clara, Sophie! Ne vous sauvez pas, les belles!

* Le premier agent vient de gauche, et parle au deuxième agent lequel vient de droite. — 1. 2e ag. — 2. 1er ag.

** Bois. arrive de droite, suivi de Duflos.

*** 1. 2e a. 2. 1er a. 3. Bois. Duf.

**** Les agents disparaissent par la gauche.

***** Deux femmes viennent de droite.

****** Les deux femmes passent devant eux.

UNE DES FEMMES *.

Plus tard ! Nous allons jouer !

Elles entrent vivement dans la maison de jeu à gauche **.

BOISRENÉ.

Jouer ! Elles ne pensent plus qu'à cela !

*** ROLAND, descendant au milieu d'eux.

Elles ont bien raison !

DUFLOS.

Roland !

BOISRENÉ.

Tu as donc quitté ton régiment ?

ROLAND.

Oui, une mission à remplir auprès de M. le Duc de Feltre. C'est fait. Je repars bientôt pour l'armée, et je suis venu ici sachant bien que je trouverais au Palais-Royal des amis pour gaspiller mes dernières heures de liberté.

BOISRENÉ.

Toujours aussi gai, malgré les événements ?

ROLAND.

Pourquoi serais-je triste ? Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Nous sommes en 1813, l'Empereur est fort ; il se dispose à écraser pour la dernière fois ses ennemis... Dans quinze ans nous aurons encore le même gouvernement, les mêmes plaisirs... et les mêmes femmes !

BOISRENÉ.

Alors, tu ne crois pas à ce qu'on raconte ?

* Clar. Soph. Bois. Duf.
** Elles sortent par la gauche.
*** Roland est entré par la gauche et descend entre eux. — 1. Bois. — 2. Rol. — 3. Duf.

ROLAND.

On raconte quelque chose ?

DUFLOS.

Que les mécontents, que les républicains redressent la tête.

ROLAND.

Les mécontents ? L'empereur a eu la main si rude avec eux qu'il ne doit pas en rester beaucoup.

BOISRENÉ.

On dit pourtant tout bas qu'on conspire, que des conjurés se réunissent encore secrètement dans des coins, en province, prêts à recommencer la tentative du général Mallet *.

ROLAND.

Folie ! Le général n'aura ni imitateurs, ni vengeurs !

BOISRENÉ.

On ajoute même que ces conjurés portent entre eux des noms de guerre ; cachant leur véritable personnalité, ils se donnent des noms empruntés à l'histoire romaine comme en 93 ; et tel qui s'appelle Benoît ou Durand, devient dans leurs conciliabules Brutus... ou Philopœmen !

ROLAND, *tressaillant.*

Philopœmen ! Sottise que tout cela.

DUFLOS.

Je me suis laissé conter cette histoire par mon oncle, qui est au ministère de la sûreté générale.

ROLAND.

Il tient à gagner son argent, ton oncle. Voyons, l'Empereur n'a-t-il pas deux polices au moins pour se protéger ? Oubliez-vous les agents du duc de Rovigo ! Et

* Les joueuses Clara et Sophie sortent de la maison de jeu et regagnent la droite par où elles sortent.

ceux du ministre de la guerre ? Sans compter les âmes damnées de Fouché, de Fouché qui travaille encore dans l'ombre pour on ne sait qui, Jacobins ou Bourbons, pour lui, en tout cas. Allez donc conspirer avec tous ces drôles à vos trousses ! Ces histoires-là, mon cher, ne reposent sur rien ; il n'y a qu'une chose aujourd'hui, le plaisir ! Amusons-nous donc ! Moi, je ne fais que ça.

BOISRENÉ.

Soit.

ROLAND.

Et tout d'abord, sacrifions à la divinité du lieu, au jeu ! Allons jouer, messieurs ! au tripot *!

Ils disparaissent.

SCÈNE II

DESGRANGES, Les Deux Agents, puis PIPETTE.

DESGRANGES, se montrant **.

Conspirer, cet officier-là ! cet étourneau ! Allons donc ! Il ne pense qu'à s'amuser ! (Aux agents qui se glissent près de lui.) Mgr le duc de Rovigo a bien tort de nous le faire surveiller ! Il y a quelque chose ; avec mon flair, je le sens, mais cette piste-là n'est pas la bonne. Vous n'avez rien vu ?

UN AGENT.

Rien, M. Desgranges.

DESGRANGES.

Allez, nous nous retrouverons là-bas !

* Ils sortent par la gauche.
** Desgr. vient de droite. — Les deux agents revenus par la gauche, s'approchent de lui.

LES AGENTS, sortant.

Bien, patron * !

DESGRANGES, seul.

Pas de chance ! Il faut que je les prenne pourtant, les ennemis de l'Empereur, ma place dépend de la prise ! Allons toujours surveiller l'officier par acquit de conscience ; mais je parie bien qu'il est aussi innocent ** que... que ce bonhomme à qui ces dames font la conduite... (On entend des rires.) Ce doit être sa première visite au Palais-Royal ! vieux naïf, va !... (Il entre dans la maison de jeu au moment où parait Pipette à droite déguisé en vieillard très digne. Il est entouré de dames et de jeunes gens se moquant de lui.) Ah ! ah ! quelle tête *** !

**** PIPETTE.

Mesdames, je suis confus ! Messieurs, votre serviteur ! Croyez bien que cette réception me touche.

UNE FEMME.

Vraiment.

PIPETTE.

On m'avait bien dit que toutes les femmes de goût s'étaient retirées au Palais-Royal ! Aussi je n'avais qu'une ambition : voir l'Empereur le jour et le Palais-Royal le soir. L'Empereur n'est pas à Paris : il nous gagne des batailles. Mais je me suis offert le Palais-Royal... Maintenant je puis mourir !

DES VOIX.

Tu le peux ! Au revoir, bonhomme, au revoir ! *****

Les passants s'écartent se dispersent. Pipette reste seul au premier plan.

* Les agents sortent par la droite.
** Rires à droite.
*** Desgr. sort par la gauche. — Pipette entouré d'hommes et de femmes vient de droite.
**** Pip. une dame.
***** La femme rentre dans la maison de jeu à gauche, suivie d'autres. Les hommes remontent.

PIPETTE, seul.

Ouf! m'en voilà débarrassé! Ça m'apprendra à prendre un air trop naïf : il a eu du succès, trop de succès, mon déguisement. (Inspectant la scène.) Voyons, c'est bien ici que le rendez-vous m'a été donné, prenons une chaise et attendons! * (Il s'installe.) Qu'est-ce que Monseigneur Fouché peut bien encore préparer? Est-ce qu'il se remettrait dans les affaires?

SCÈNE III

FOUCHÉ, PIPETTE.

** FOUCHÉ, qui s'est glissé derrière lui, lui frappe sur l'épaule.

Toujours exact, Pipette!

PIPETTE, se redressant.

Lui! Monseig... ***

FOUCHÉ, l'arrêtant d'un geste.

Chut! Pas de Monseigneur! Parlons bas, mais n'ayons pas l'air de nous cacher ****. Je vous ai donné rendez-vous ici parce que c'est encore au milieu de la foule que les rencontres soulèvent le moins d'étonnement. J'ai conservé le meilleur souvenir de vous, Pipette! ***** Vous êtes le premier sur la liste de ceux auxquels je crois pouvoir faire appel en cas de besoin.

PIPETTE.

Je puis dire que jamais... là-bas... Monsei!... Monsieur n'a eu d'agent plus dévoué.

* Il s'assied à droite.

** Fouché est entré par le fond droit et descend à Pip.

*** Pip. se lève.

**** Sur un signe de Fouch., Pip. se rassied. Fouch. lui-même s'assied à gauche de la table.

***** Un garçon de café est venu au-dessus de la table. Fouché lui commande deux tasses de café. Le garçon s'éloigne.

FOUCHÉ.

Oui, vous étiez fidèle et adroit...

PIPETTE.

J'aimais tant le métier! Je n'ai jamais compris qu'on pût faire autre chose que de la police. Ma mère, bien sûr, a dû avoir un regard de mouchard.

FOUCHÉ.

Aussi, votre inaction doit-elle vous peser, car, on vous a révoqué, mon pauvre Pipette?

PIPETTE, vivement, avec émotion.

Oh! ne me rappelez pas cela! Oui. Ce que vous n'auriez jamais fait, vous qui vous connaissez en hommes, M. le duc de Rovigo l'a fait... Et, pour donner ma place à un nouveau venu, à un Desgranges, un mauvais chef de bureau du ministère de la guerre dont ils ont essayé de faire un policier, comme si un policier, ça se faisait du jour au lendemain... Croiriez-vous qu'ils ont prétendu que je n'étais plus bon à rien, que je radotais, moi, Pipette!... Ah! je leur montrerai si je radote! *

FOUCHÉ, insinuant.

Mon successeur a été très injuste, mon ami, et je veux réparer cette injustice en vous employant de nouveau... pour mon service personnel.

PIPETTE.

Oh! oui, employez-moi! avec vous il y a toujours quelque chose de drôle à faire! Je taillerais des croupières à tous les Desgranges, à toutes les polices et contrepolices de l'Empire! Un radoteur, moi! Moi à qui ils doivent d'avoir arrêté le général Mallet, l'ami du conventionnel Rochereuil!...

FOUCHÉ.

Je crois qu'il y aura encore un Rochereuil dans l'affaire à laquelle je pense.

* Le garçon rapporte les deux tasses sur un plateau. Fouché le paye; le garçon disparait à droite.

PIPETTE.

Le fils alors? Il va falloir l'envoyer rejoindre le père? Compris...

FOUCHÉ.

Non. Au contraire!

PIPETTE.

Hein?

FOUCHÉ.

Le défendre et l'aider.

PIPETTE.

Tiens! C'est un autre point de vue, voilà tout... Au fond, ça m'est égal! Il suffit de me prévenir *.

FOUCHÉ.

Des instructions vous seront données. Peut-être devrez-vous quitter Paris et vous mettre en rapport, en province, avec des gens dont je crains l'inexpérience. Ils auront besoin de vous. Il faudra agir discrètement, sans trop vous avancer.

PIPETTE.

Entendu.

FOUCHÉ.

On ne peut pas toujours savoir avec qui on est aujourd'hui... et on ne sait jamais avec qui on sera demain.

PIPETTE.

J'ai appris ça dans le métier.

FOUCHÉ.

Bien. Venez chez moi demain, sous un de ces déguisements où vous excellez.

PIPETTE.

Les déguisements! C'est ma spécialité! Quand je suis

* Tout en causant, ils prennent leur café.

déguisé, je ne me reconnais pas moi-même. (Se rapprochant de Fouché.) Et... y aurait-il de l'indiscrétion à demander si c'est pour ou contre le gouvernement qu'on va travailler?

FOUCHÉ.

Oui... il y aurait de l'indiscrétion.

PIPETTE.

Ah! alors je ne le demande pas. (A part.) Je le sais.

FOUCHÉ.

Comment cette idée-là a-t-elle pu vous venir, monsieur Pipette?

PIPETTE.

Mon Dieu! je me disais: Il est peut-être comme moi, mon ancien maître... J'ai été révoqué, moi, mais lui il n'a pas l'air d'être en odeur de sainteté auprès de Sa Majesté l'Empereur... On a aussi donné sa place à un autre... il ne serait peut-être pas fâché de montrer aux ingrats qu'il est encore bon à quelque chose *... (Mouvement de Fouché.) Oh! je pensais cela bien innocemment, je vous jure.

FOUCHÉ.

Je vous demande d'agir, je ne vous demande pas de penser.

PIPETTE.

Suffit! Je ne recommencerai plus! ** C'est que, voyez-vous, toute ma vie j'ai eu une envie...

FOUCHÉ.

Une envie! Laquelle, monsieur Pipette?

PIPETTE.

Conspirer!

* Fouch. se lève. Pip. de même.
** Fouch. se rassied. Pip. de même.

FOUCHÉ, surpris.

Conspirer! Vous qui étiez chargé de découvrir les conspirations?

PIPETTE.

Justement... ça m'a donné goût à la chose! Oui, je voudrais être d'une conspiration, au moins une fois! Rien que pour voir si elle réussirait, celle-là. Au fond je me suis toujours demandé qu'est-ce qui avait bien pu me faire découvrir les gens que je cherchais?

FOUCHÉ.

Le hasard... ou les femmes!

PIPETTE.

Le hasard? Quand on a de l'expérience, on l'arrange: les femmes, on les supprime. Supprimer les femmes!... C'est le point capital, monseigneur, le point capital. Je ne crois pas aux affaires dans lesquelles il y a des femmes... Oh! conspirer!...

* FOUCHÉ.

Eh bien, M. Pipette... pour vous être agréable..., on tâchera de vous offrir cette distraction... un de ces jours!

PIPETTE.

Oh! ce jour-là... je plaindrai le gouvernement! Voyez-vous, pour savoir les démolir, les gouvernements... il faut avoir travaillé pour eux.

FOUCHÉ.

Vous devenez un homme politique, Pipette.

PIPETTE.

Hé! Hé! ça se gagne! Et que faut-il que je fasse pour le moment?

FOUCHÉ.

Vous allez entrer dans cette maison de jeu, vous vous

* Fouch. se lève. Pip. de même.

glisserez près d'un officier que vous y verrez, un bleuet à la boutonnière, vous lui direz ces simples mots : En bas !

PIPETTE.

En bas ! et c'est tout !

FOUCHÉ.

Non. Vous connaissez bien le personnel des agents de mon successeur ?

PIPETTE.

Si je le connais ! Desgranges surtout, qui ne me connaît pas, lui. Je le file de temps en temps pour le voir opérer. Ah ! maladie ! ça m'entretient les jambes.

FOUCHÉ.

Examinez les joueurs ; si vous voyez près de l'officier quelque agent, attachez-vous à lui, détournez son attention, qu'on nous laisse un instant tranquilles ici.

PIPETTE.

Comptez sur moi *. Enfin, je vais donc recommencer à travailler !

FOUCHÉ.

Très discrètement, n'est-ce pas, Pipette ; si l'affaire que je prépare réussit, vous recouvrerez votre place avec quelques avantages ; mais si elle ne réussissait pas, par votre faute, (Hypocritement.) je serais forcé de vous abandonner, de vous désavouer : j'en serais désolé, mon ami, désolé !

PIPETTE.

Compris ! Monsei... monsieur ! Ah ! il y a plaisir à travailler avec un homme comme vous ! Je vais vous envoyer l'officier ! **

* Pip. passe devant Fouc. — 1. Pip. — 2. Fouc.
** Pip. sort par la gauche.

SCÈNE IV

FOUCHÉ, puis JULIETTE LEFRANÇOIS.

FOUCHÉ, seul.

Il me servira bien, celui-là; je le connais! Tu ne t'es pas trompé, Pipette, le ministre et le policier jouent le même jeu... tu regagneras ta place et moi la mienne! avec quelques avantages aussi... *

Une femme, la tête à demi-cachée sous une mantille, est entrée sur la scène. Elle hésite, et se décide à aborder Fouché ; cette femme est Juliette.

JULIETTE, nerveusement.

Monsieur, c'est bien ici que se trouvent les maisons de jeu?

FOUCHÉ, surpris.

Oui, mademoiselle.

JULIETTE, d'une voix saccadée.

Et dans ces maisons-là il suffit de jeter sur le tapis un peu d'or pour courir la chance d'en gagner beaucoup, beaucoup!

FOUCHÉ.

Sans doute.

JULIETTE.

Monsieur, indiquez-moi vite l'une de ces maisons!

FOUCHÉ.

En voici une, mademoiselle. **

* Fouch. est retourné à sa table et achève de boire son café! Jul. entre du fond droite, s'avance en scène ; puis descend à Fouch. — 1. Jul. — 2. Fouch.
** Fouch. indique la maison de gauche.

JULIETTE.

Merci ! *

Elle se dirige au fond vivement vers la maison indiquée par Fouché et elle disparaît.

FOUCHÉ.

Singulière rencontre ! quelque pauvre femme qui lasse de lutter contre la vie prend le parti de s'adresser au hasard ! Voyons, c'est bien l'heure où le délégué de la centurie doit venir nous indiquer le lieu de la réunion prochaine... Que fait donc cet officier ? ** Ah ! le voilà !

SCÈNE V

FOUCHÉ, PHILOPŒMEN, puis ROCHEREUIL.

Roland Philopœmen vient de gauche ; il a un bleuet à la main ; Fouché aussi. Tous deux s'observent, puis se rapprochent l'un de l'autre.

PHILOPŒMEN, bas. ***

Frères bleus ! Tu es ?

FOUCHÉ, de même.

Brutus ? Et toi ?

PHILOPŒMEN.

Philopœmen ! Attendons !

FOUCHÉ.

Attendons ! ****

Ils s'écartent et observent des gens qui passent ; ils ont le bleuet

* Jul. sort par la gauche.

** Phil. revient de gauche. Fouché l'examinant se rapproche de lui.

*** 1. Phil. — 2. Fouch. Rochereuil parait au fond venant de droite et reste au fond derrière un groupe.

**** Phil. remonte vers la droite au fond, pour redescendre à l'extrême droite. Fouché passe à gauche. — 1. Fouch. — 2. Roch. — 3. Phil.

à la bouche et ne semblent pas se connaître. Un homme se détache des passants. C'est Rochereuil. Sans * affectation, il passe devant Fouché et murmure : « Dans un mois ! à Poitiers. » ** puis près de Philopemen : « A Poitiers, dans un mois ! » et traversant la scène, il sort.

FOUCHÉ, à part.

Le fils de Rochereuil ! Ah ! Bon chien chasse de race ! ***

Il sort aussi sans regarder Philopœmen.

PHILOPŒMEN, à part.

Fouché ! Oh ! du moment que M. le duc d'Otrante en est, l'affaire est bonne !

SCÈNE VI

PHILOPŒMEN, ROLAND, BOISRENÉ, puis DUFLOS, puis DESGRANGES et PIPETTE.

**** BOISRENÉ, sortant de la maison de jeu.

Roland, tu as eu tort de nous abandonner. Tu n'as pas vu la jolie joueuse !

ROLAND.

La jolie joueuse !

BOISRENÉ *****.

Oui, à peine t'étais-tu levé que ta place a été prise par une jeune femme inconnue, charmante, ma foi.

* Roch. descend à Fouch.
** Fouch. remonte au fond gauche. Phil. descendu à droite, Roch, revient à lui.
*** Fouch. redescend à gauche. Roch. traversant diagonalement sort par le fond gauche.
**** Fouch. sort par le fond droite.
***** Boisr. vient de gauche et va à Phil.

Sans répondre aux galanteries, elle met un louis sur la table, le perd et fond en larmes! *

ROLAND.

Pauvre fille!

BOISRENÉ.

J'ai voulu lui parler, mais elle s'est redressée et m'a lancé un tel regard, si fier et si désolé, que j'ai reculé, attendri. Duflos a absolument voulu rester auprès d'elle pour la consoler; je doute qu'il soit bien reçu, le pauvre ami! ** (L'apercevant.) Eh bien?

DUFLOS, arrivant.

C'est une folle! Figurez-vous qu'elle s'est évanouie. Ça a arrêté la partie.

ROLAND.

Tant mieux pour toi; tu allais perdre.

DUFLOS.

Pas du tout, j'allais gagner! Voilà ma chance!

Desgranges sort vivement, suivi par Pipette.

DESGRANGES, à part. ***

Enfin, je les retrouve. (Haut, entre les joueurs.) Certainement, monsieur allait gagner! J'étais votre voisin et j'ai bien vu que...

**** PIPETTE, l'interrompant.

Vous me laissez, vous, quand je joue votre jeu?

DESGRANGES.

Encore ce vieux bavard! Monsieur, depuis une heure, vous me gênez, vous regardez dans mon jeu, vous vous accrochez à mes basques!...

* Le garçon dessert la table qu'occupait Fouché.

** Dufl. vient de gauche. — 1. Duf. — 2. Bois. — 3. Phil. ils sont à l'extrême droite.

*** Desgr. vient de gauche entouré de joueurs.

**** Pip. vient de gauche et rejoint Desgr. — 1. Pip. — 2. Desg. — 3. Duf. — 4. Bois. — 5. Phil.

PIPETTE.

C'est pour gagner !

DESGRANGES.

Voulez-vous me laisser tranquille !

PIPETTE.

Non ! Vous devez porter chance !

DESGRANGES, furieux.

Monsieur !

ROLAND, à ses amis.

Il n'y a donc que des originaux ce soir au Palais-Royal ! J'y renonce ! Allons souper ! *

DUFLOS.

Pas moi ! cette jeune femme m'intéresse, je vais essayer de la revoir.

Il rentre dans la maison de jeu. — Roland sort avec des amis.

DESGRANGES, à part.

Il part ! suivons la piste ! (Se retournant vers Pipette.) J'espère bien que vous n'allez pas me suivre !

PIPETTE.

Si, la nuit, tout seul, j'ai peur.

DESGRANGES.

Je pars en voyage.

PIPETTE.

Moi aussi.

DESGRANGES.

Je ne sais pas où !

PIPETTE.

C'est là que je vais.

* Rol. — passe devant Duf. et Bois. — Ils sortent par le fond droite.

DESGRANGES.

Il est enragé, ce bonhomme-là.

Il se sauve. *

PIPETTE, le suivant.

Ah! tu m'as pris ma place! Attendez-moi, monsieur, monsieur! **

Il disparaît à son tour. Juliette Lefrançois, pâle, accablée, sort de la maison de jeu, suivie par des joueurs ; des passants, des femmes s'arrêtent pour l'entourer.

SCÈNE VII

DES PASSANTS, JULIETTE LEFRANÇOIS, puis ROCHEREUIL.

DUFLOS. ***

Ah! ah! ah! Nous n'aimons pas perdre, la belle enfant!

JULIETTE.

Laissez-moi!

DUFLOS.

Voulez-vous de l'argent?

JULIETTE.

Laissez-moi! ****

LE JOUEUR.

Vous vous y ferez! Revenez demain!... *****

* Desgr. en courant par le fond droite.
** Rires à gauche.
*** Pip. sort par le fond à droite.
**** Jul. sort de gauche entourée par les joueuses et les joueurs qui l'accompagnent en riant.
***** 1. Dufl. — 2. Jul. — 3. La joueuse.

JULIETTE.

Demain ! Demain ! Je me serai tuée !(Murmure dans la foule ; continuant avec exaltation.)* Je n'en veux plus de cette vie ! Ce soir, chassée de ma mansarde, j'errais par les rues ; près d'ici, j'ai heurté du pied, dans la boue, un louis tombé de la poche d'un joueur heureux. C'était du pain pour quelques jours. Mais après ces quelques jours ! Puisque le hasard semblait me sourire, j'ai voulu le tenter de nouveau ; j'ai joué, moi aussi, pour gagner quelques semaines de répit ! J'ai perdu ! Je ne lutterai plus contre la solitude, la misère et la faim !

DUFLOS.

On vous consolera, la belle...**

Il va pour lui prendre le bras. Elle le repousse.

JULIETTE.

O mon Dieu ! Personne !

La foule s'écarte. — Rochereuil paraît devant la jeune fille qu'il salue.

*** ROCHEREUIL.

Laissez cette jeune fille, monsieur ! Qui êtes-vous donc, mademoiselle ?

JULIETTE.

Je suis la fille du conventionnel Lefrançois, que leur Empereur a tué, et qui n'a plus qu'à mourir, qu'à mourir...

ROCHEREUIL.

Mademoiselle, je suis, moi, le fils du conventionnel

* Elle gagne la droite.
** Pour se dégager de Dufl., elle gagne la gauche traversant la scène. Roch. a reparu au fond gauche. — 1. Jul. — 2. Roch. — 3. Dufl.
*** Roch. descend à Jul. — 1. Jul. — 2. Roch. — 3. les joueurs.

Rochereuil, et je sais une maison où les enfants des proscrits trouvent toujours du pain! Venez ! *

Il lui tend la main, elle la prend après un silence ; ils disparaissent au milieu de la foule. Le Palais-Royal reprend son animation, et de nouveau on entend des crieurs : « Demandez, la dernière victoire de l'empereur Napoléon Ier. — La marche des armées. »

* Il lui tend la main droite et la faisant passer devant la foule rangée au fond et à droite, ils se dirigent vers le fond droite.

Pour le baisser du rideau, irruption par la gauche des crieurs de journaux.

Rideau.

DEUXIÈME TABLEAU

Chez l'abbé Georget, à Poitiers.

Chambre simple avec deux fenêtres au fond et une porte vitrée ouvrant sur un petit jardin ensoleillé. — Portes latérales. — Mobilier grossier. — Table, chaises. Au lointain un mur ferme le jardin. — Par dessus le mur on aperçoit les maisons de la ville, et le clocher d'une église.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ABBÉ GEORGET, QUELQUES PAUVRES et PAROISSIENS, ALBERTI.

* L'ABBÉ, **distribuant un peu d'argent aux pauvres gens qui l'entourent.**

A toi! Jean Louis **; à toi, Paulin! mes ressources sont faibles, mes pauvres amis; de là vient que mes aumônes sont petites.

PREMIER PAUVRE.

Ah! nous savons bien que vous faites ce que vous pouvez ***.

* 1. L'abbé. — 2. 1er pauvre. — 3. 2e pauvre. — 4. Alberti. 5. pauvres — une pauvresse.
** Jean L. remonte.
*** Le 1er pauvre remonte.

DEUXIÈME PAUVRE.

Si tout le monde était aussi généreux que vous, M. l'abbé Georget, il y aurait moins de malheureux dans Poitiers *.

ALBERTI, faisant un signe à l'abbé.

Et moi! n'aurai-je rien de plus que les autres?

L'ABBÉ, tressaillant.

Si! Attendez un instant, mon brave **... Allez, mes amis.

Les pauvres se retirent.

PREMIER PAUVRE, à la porte.

Le brave homme! C'est dommage qu'on dise qu'il n'aime pas l'Empereur!

DEUXIÈME PAUVRE.

Du moment qu'il donne, ça m'est égal à moi, ses opinions!

Ils sortent par le fond en remerciant l'abbé ***.

SCÈNE II

ALBERTI, L'ABBÉ GEORGET ****.

L'ABBÉ.

Vous, Alberti! Chez moi?

ALBERTI.

C'est imprudent?

* Le 2e pauvre remonte, Alberti s'avance vers l'abbé.

** Alb. descend à gauche. L'abbé, remonte aux pauvres. — 1. Alb. — 2. pauvres. — 3. l'Ab. puis il va fermer la porte de droite.

*** Les pauvres disparaissent par le jardin à droite. L'ab. ferme la porte du fond.

**** L'ab. revient à Alb. — 1. Alb. — 2. L'ab.

L'ABBÉ.

C'est inutile.

ALBERTI.

Et ce qui est inutile est imprudent, n'est-ce pas?

L'ABBÉ.

Toujours.

ALBERTI.

Bah! qui reconnaîtrait là-dessous, parmi vos quêteurs ordinaires, votre complice d'autrefois, et d'aujourd'hui. (L'abbé a été ouvrir les portes latérales pour voir si on les écoutait. — Il redescend.) Et puis, il faut bien s'entendre puisque les temps sont venus... Depuis qu'il y a un mois, à Paris, votre envoyé mystérieux m'a convoqué avec les autres, je ne vis plus!

L'ABBÉ.

Toujours défiant et impatient, Alberti.

ALBERTI.

Vous savez, je suis italien. Je vais me terrer dans un coin jusqu'à ce soir... On va donc enfin se voir les yeux dans les yeux! Vous tenez tous les fils de l'affaire, vous, mais nous, les chefs inférieurs, nous travaillons en aveugles, nous ne nous connaissons même pas entre nous...

L'ABBÉ.

Bon système pour ne pas se trahir.

ALBERTI.

Où se fera-t-elle, la réunion?

L'ABBÉ.

Cela dépendra des événements. A minuit, un homme passera demain devant le Palais de Justice, titubant, feignant l'ivresse et chantant à mi-voix le « Ça Ira. » Vous n'aurez qu'à le suivre dans la nuit.

ALBERTI.

Et quel sera-t-il cet homme?

L'ABBÉ.

L'envoyé de Fouché.

ALBERTI.

Il en est donc vraiment, monsieur le duc?

L'ABBÉ.

Oui. Bonaparte a accumulé les deuils, nous avons rassemblé les haines et les ambitions. Croyez-vous au succès maintenant, Alberti?

ALBERTI *.

J'y crois chaque fois que je conspire et depuis dix ans je conspire toujours. Vous voyez que mon illusion est aussi tenace que ma haine contre le Bonaparte.

** L'ABBÉ.

C'est vrai! depuis dix ans, nous, les derniers gardiens des traditions de la Révolution, nous avons tout tenté contre cet homme et nous avons toujours échoué! Sociétés secrètes, coups de force, tout cela s'est évanoui en fumée, sans qu'un de nos efforts terribles ait ému ce peuple qui nous ignore et dont nos morts obscures ne réveillent pas l'apathie!

ALBERTI.

Philadelphes, ou Frères Bleus, nous n'avons jamais courbé la tête depuis le complot d'Arena : continuons l'œuvre. Si nous sommes vaincus, on ne saura même pas que nous avons lutté, mais si nous sommes vainqueurs...

L'ABBÉ.

Nous pouvons l'être. Vous savez, Alberti, que j'ai toujours jugé froidement la situation. Oublié, enfoui ici,

* Alb. s'assied à gauche, dans le fauteuil.

** L'ab. est allé prendre la chaise à gauche de la porte et revient s'asseoir près d'Alb.

à Poitiers, j'avais renoncé à la lutte depuis le 18 Brumaire... C'est la mort de Rochereuil qui m'a rejeté parmi vous.

ALBERTI.

Ah! oui, le conventionnel, le patriote déporté aux îles Seychelles.

L'ABBÉ *.

Plus qu'un ami pour moi, un frère! C'est lui qui m'a dit en mourant « Regarde : les survivants de 89 traqués, les libertés violées, les patriotes éloignés de l'armée, envoyés à Saint-Domingne ou déportés; Moreau exilé, Pichegru étranglé, les prisons pleines, la tyrannie partout, la plaine de Grenelle inondée d'un noble sang, et l'ambition d'un seul, dépeuplant le monde, tout cela le souffrirais-tu sans une révolte? Tu n'es pas seulement prêtre, tu es soldat d'une idée : fils de 93, lève-toi et marche! Je me suis levé **!! »

ALBERTI.

Et vous avez rudement marché! Du fond de son trou, l'ancien Jacobin, le petit prêtre assermenté, a reformé le faisceau, et si aujourd'hui les Frères Bleus sont nombreux, résolus, c'est à vous qu'ils le doivent, mon maître! Et votre plan? Toujours aussi simple?

L'ABBÉ.

Ce que voulait Rochereuil, c'est ce qu'il faut faire. L'empereur disparu, enlevé, l'Empire s'écroule : l'empereur disparaîtra.

ALBERTI.

Il semblait énergique, adroit, le délégué que vous nous avez envoyé à Paris...

L'ABBÉ.

C'est le fils aîné de Rochereuil, mon élève ; demain peut-être notre chef.

* L'abbé se lève.
** L'ab. gagne la droite. Alb. se lève et gagne près de lui.

ALBERTI.

Notre chef ! Et vous ?

L'ABBÉ.

Trop vieux ! Je suis la tête qui conseille, je ne puis être le bras qui agit. J'ai consacré dix ans de ma vie à faire de Pierre de Rochereuil et de son frère deux hommes dignes de l'œuvre.

ALBERTI.

Mauvaise chose, la jeunesse ! Ça parle, ça s'émeut, ça aime !

L'ABBÉ.

Fils de martyr, graine de héros. Aujourd'hui encore je les étudierai bien tous deux, mes élèves, et vous pourrez le suivre hardiment, celui que je mettrai à votre tête.

ALBERTI.

Vous ne craignez pas qu'on se doute de quelque chose au ministère de la police ?

L'ABBÉ.

Des affiliés puissants ont mis en mouvement une contre-police...

ALBERTI.

Et vous n'êtes pas soupçonné ici, vous dont on connaît le passé politique ? A la place du juge d'instruction, je ne vous quitterais pas de l'œil.

L'ABBÉ.

C'est ce qu'il fait, ce bon monsieur Drault.

ALBERTI.

Et vous le dépistez ?

L'ABBÉ.

En ne me cachant pas ; et puis le gouvernement n'a pas eu la main heureuse ; il se méfie, ce bon M. Drault, mais il n'est pas de force.

ALBERTI.

Ah! du moment que nous avons pour nous la bêtise des fonctionnaires!

L'ABBÉ.

Nous l'avons... On l'a toujours... et c'est la meilleure des armes.

* ALBERTI, se retournant.

L'abbé, quelqu'un entre dans votre jardin!

** L'ABBÉ.

C'est lui, c'est le juge d'instruction.

ALBERTI.

Ici! O la vilaine visite! *** (Drault paraît à la porte du fond. — Alberti s'incline et change de ton.) Merci, mon bon abbé, vous êtes toujours le meilleur de tous! Que Dieu vous rende votre aumône!

**** DRAULT, s'avançant.

Il faut que je vous parle, monsieur l'abbé!

L'ABBÉ.

Je suis à vos ordres, monsieur Drault *****.

Il accompagne Alberti à la porte.

ALBERTI, bas, en sortant.

Hum! Prenez garde! A ce soir!

Il sort ******.

* On entend la voix de M. Drault. — Alb. regarde vers le fond gauche.
** L'ab. remonte passant au-dessus. d'Alb. — L'ab. 1. — Alb. 2.
*** Drault, paraît au fond revenant de gauche; il ouvre la porte. — Dr. 1. — L'ab. 2. — Alb. 3.
**** Dr. descend à l'ab.
***** Dr. descend, gagne la gauche. — L'ab. accompagne Alb. vers le fond.
****** Alb. disparaît dans le jardin par la gauche.

SCENE III

L'ABBÉ GEORGET, MONSIEUR DRAULT.

DRAULT, vivement *.

Monsieur l'abbé Georget, ça ne peut pas durer comme ça !

L'ABBÉ.

Qu'est-ce qui ne peut pas durer ?

DRAULT.

Votre conduite ! Vous ne m'attirez que des désagréments !

L'ABBÉ.

Moi !

DRAULT.

Voilà trois fois que vous m'êtes signalé de Paris comme un homme dangereux. Je vous fais appeler, je vous interroge avec habileté, je vous menace même de vous arrêter, et vous ne vous tenez pas tranquille !

L'ABBÉ.

Mon cher monsieur Drault, ce n'est pas ma faute si vos supérieurs se trompent à mon égard...

DRAULT.

Mes supérieurs se tromper ? Jamais je n'avouerai ça !

L'ABBÉ.

Pourquoi est-ce toujours moi qu'ils soupçonnent ?

* Drault, très agité a traversé à droite. Il vient à l'ab. et pose son chapeau à droite de la porte. — l'Ab. 1. — Dr. 2. — Tous deux descendent la scène.

DRAULT.

Est-ce que je sais! Pourquoi aussi n'aimez-vous pas l'empereur! Car vous ne le niez pas, vous ne l'aimez pas! Un homme qui m'a nommé juge!

L'ABBÉ.

Comment l'aimerais-je? Il frappe ceux que j'estime, il m'a comme exilé dans la plus petite paroisse de Poitiers; si c'est là tout mon crime...

DRAULT.

Vous voyez tout le temps des suspects, ces Rochereuil!

L'ABBÉ.

Les fils d'un compagnon d'enfance.

DRAULT.

Vous ne donnez des leçons qu'à eux.

L'ABBÉ.

Je ne puis en donner aux fils de fonctionnaires; on ne m'en envoie pas.

DRAULT.

Enfin vous entretenez des intelligences avec les ennemis du gouvernement, un si bon gouvernement!

L'ABBÉ.

Je ne reçois que de pauvres diables! Fouillez de nouveau ma maison, voici mes clés; et si cela peut servir à votre avancement, ne vous gênez pas, arrêtez-moi!

DRAULT.

Oui! et puis si je ne trouve rien comme la dernière fois, je serai encore blâmé par l'autorité supérieure! * Voyons, monsieur l'abbé, avec vous, je veux agir par le raisonnement, c'est pour vous le dire que je suis entré en passant au lieu de vous mander à mon cabi-

* D. prend l'ab. par le bras gauche et le conduit au fauteuil à gauche.

binet* ; au fond, moi, je suis convaincu de votre innocence !

L'ABBÉ.

Merci !

DRAULT.

On ne trompe pas un homme comme moi.

L'ABBÉ.

Parbleu !

DRAULT.

Si vous conspiriez je m'en apercevrais bien, puisque je vous surveille tout le temps.

L'ABBÉ.

C'est évident; à moins que vous ne soyez aveugle...

DRAULT.

Parfaitement, à moins que... ce qui est inadmissible ! Seulement, si je veux rester bien avec tout le monde ici, je tiens encore plus à ne pas mécontenter mes chefs là-bas... il faut si peu de chose pour perdre sa place ! Eh ! bien, je vous avertis que si on fait ce dont on m'a menacé, tant pis pour vous, je serai forcé de devenir terrible !

L'ABBÉ.

Et de quoi vous a-t-on menacé ?

DRAULT.

De m'envoyer quelqu'un de Paris, un fin limier pour guider l'instruction et surveiller la ville; vous comprenez comme ce serait humiliant! On prétend qu'il y a de la conspiration dans l'air !

L'ABBÉ.

A Poitiers ? Allons donc !

* Dr. fait asseoir l'ab. et s'assied lui-même sur la chaise.

DRAULT.

C'est ce que j'ai répondu : allons donc ! Je connais ma ville ; et puis je n'y crois pas, aux conspirations : c'était bon sous les tyrans ! Quand je n'avais pas ma place ! Pourquoi conspirerait-on ?

L'ABBÉ.

Oui, pourquoi ?

DRAULT.

On peut être mécontent comme vous, comme quelques autres ; mais de là à se compromettre, risquer sa vie, il y a de la marge. Tenez, moi, si je n'avais pas un bon emploi, je n'aimerais pas le gouvernement, mais je ne prendrais pas le fusil pour ça ! Tout le monde pense comme moi au fond !

L'ABBÉ.

Tout le monde !

DRAULT.

Il y a des gens qui voient des crimes et des criminels partout ! Ainsi, croiriez-vous que toute la ville est sens dessus dessous à cause de prétendus vols commis depuis deux nuits chez des particuliers.

L'ABBÉ.

Des vols ?

DRAULT.

Oui, deux propriétaires soutiennent que des inconnus les ont dévalisés. Or la ville ne possédait que deux vrais gredins, les frères Blanchard, capables du coup : ils sont en prison depuis un mois ! qui voulez-vous maintenant qui les commette, ces vols ?

L'ABBÉ.

Des étrangers, peut-être.

DRAULT. *

On les arrêterait tout de suite : vous savez comme il

* Drault se lève.

est difficile à des étrangers de s'installer dans une petite ville sans éveiller l'attention.

L'ABBÉ.

C'est vrai. * (A part.) C'est bien ce qui m'inquiète pour mes amis !

DRAULT.

Enfin je surveillerai toujours les oiseaux de passage.

** L'ABBÉ.

Vous n'allez pas me soupçonner encore de ce crime-là ?

DRAULT.

Oh ! monsieur l'abbé ! je ne vous soupçonnerai jamais de rien, moi ! à moins qu'on ne me l'ordonne du ministère, et qu'on ne m'envoie quelqu'un de Paris. Ça, je sens que j'en deviendrais fou ! Pour ne pas le voir, je vous arrêterais, j'arrêterais les Rochereuil, et toute la ville !

L'ABBÉ.

Pas de zèle, monsieur Drault, pas de zèle...

DRAULT.

Il en faut, monsieur l'abbé ! Il y a des métiers où il en faut. Restez donc tranquille, bien tranquille. C'est si bête de conspirer ! On est toujours pris, toujours ! Au revoir, monsieur l'abbé !*** Vous n'allez pas à votre paroisse ? ****

L'ABBÉ.

Non, j'attends des amis.

DRAULT.

Encore !

* Dr. s'éloigne à droite. L'ab. se lève.
** L'ab. allant à Dr.
*** Dr. remonte.
**** Dr. s'arrête, après avoir pris son chapeau.

L'ABBÉ.

Pss dangereux, ceux-là, madame de Rochereuil et mademoiselle Juliette.

DRAULT. *

Juliette? — La jeune fille ramenée il y a un mois ici par le fils aîné et protégée, recueillie par la mère?

L'ABBÉ.

Protégée, oui; recueillie, non. Mademoiselle Juliette tient à gagner sa vie par elle-même; nous l'avons installée dans une belle chambre chez l'hôtelier Galerne, nous lui trouvons du travail, nous l'aidons et nous l'aimons. Elle donne des leçons de musique, de peinture... à votre service, monsieur Drault..

DRAULT.

Merci! Les arts me fatiguent, moi! ** Dites donc, est-ce qu'elle ne s'appelle pas Juliette Lefrançois, la demoiselle?

L'ABBÉ.

Oui, c'est la fille du conventionnel Lefrançois, mort en exil!

DRAULT. ***

Un conventionnel! Exilé! Et vous recevez sa fille, vous la soutenez?

L'ABBÉ.

Voulez-vous la soutenir, la recevoir à ma place?

DRAULT.

Jamais!

L'ABBÉ.

Vous voyez bien qu'il faut que ce soit moi qui le

* Dr. revient à l'ab.
** Dr. remonte. L'ab. le suit en le contournant. Dr. 1. — L'ab. 2.
*** Dr. s'arrête de nouveau.

fasse *. La voilà avec madame de Rochereuil et son plus jeune fils. Je vais vous la recommander, Juliette...

On voit paraître dans le jardin une femme en deuil, une jeune fille, un jeune homme.

DRAULT, vivement.

Des suspects! ** Je ne veux pas les voir! Je sors de l'autre côté. Soyez prudent, l'abbé. Si vous me faites envoyer un agent de Paris, je serai terrible, terrible!... ***

Il sort. ****

SCÈNE IV

L'ABBÉ GEORGET, MADAME DE ROCHEREUIL, JULIETTE LEFRANÇOIS, LOUIS DE ROCHEREUIL. *****

L'ABBÉ.

Terrible, lui, j'en doute! (Il va au-devant de madame de Rochereuil.) Arrivez donc, ma très chère amie! Vous avez flâné en route, et moi qui me faisais une fête de vous recevoir dans mon domaine.

MADAME DE ROCHEREUIL, ****** s'installant.

J'ai été chercher Juliette, et j'ai traversé la ville à son bras, au grand étonnement des dames de Poitiers. On ne vous demandera plus d'où vous venez, Juliette; du moment que je vous sers de chaperon, les plus fières doivent vous faire bon visage.

* L'ab. regarde vers le fond gauche.
** Madame de Roch. Jul. et Louis paraissent au fond venant de gauche. L. 1. — Jul. 2. — madame de R. 3. —
*** Dr. redescend vers la porte du 2e plan de gauche.
**** L'ab. a accompagné Dr. qui sort par le 2e plan gauche.
***** L'ab. remonte à droite de la porte du fond. L. 1. — Jul. 2. — madame de R. 3. — L'ab. 4.
****** Tous descendent en scène. Seul Louis, reste au-dessus, Jul. 1. — L. 2. — madame de R. 3. — L'ab. 4.

JULIETTE, auprès d'elle.

Oh! madame, vous voulez donc qu'elle s'augmente tous les jours, ma dette envers vous!

LOUIS DE ROCHEREUIL. *

Elle parle de dette, cette orgueilleuse qui repousse toutes nos offres, et qui a tenu à vivre à l'écart, de son travail, plutôt que de recevoir asile chez nous.

L'ABBÉ.

Nous avons déjà meilleur visage qu'à l'arrivée, mon enfant; et Dieu me pardonne, madame de Rochereuil elle-même est presque souriante.

LOUIS.

C'est elle qui produit ce miracle, l'abbé ; dans notre maison si triste, un rayon de soleil est entré avec elle...

JULIETTE.

Comment ne vous laisserais-je pas voir la joie qui me vient de vous tous? Orpheline, désespérée, j'ai trouvé ici des protecteurs, une mère... Laissez-moi vous donner ce nom, madame ; il me semble que c'est mon père qui m'ordonne de ne plus être triste pour que vous sentiez combien je vous suis reconnaissante.

MADAME DE ROCHEREUIL, à Juliette.

Reconnaissante! C'est à moi de l'être!

JULIETTE.

Vous?

MADAME DE ROCHEREUIL.

Quand mon fils Pierre vous a amenée il y a un mois, vous la fille du compagnon de douleurs de mon mari... car ils sont morts dans le même exil, votre père et lui! — quand Pierre vous a amenée, j'ai senti que votre présence allait ranimer mon foyer. Est-ce qu'une mère est

* Louis vient à l'ab. Jul. 1. — madame de R. 2. — L. 3. — L'ab. 4.

toute-puissante sur deux grands fils? Il fallait une autre femme qu'une mère. Vos cheveux noirs sont plus attrayants que mes cheveux gris — n'est-ce pas, Louis ?

LOUIS, sans répondre *.

Voulez-vous que je vous montre les terres de l'abbé ?

JULIETTE.

Volontiers ! **

Ils sortent tous deux par le fond.

*** L'ABBÉ, à madame de Rochereuil.

Ainsi vous croyez que Louis a déjà subi le charme de Juliette ?

MADAME DE ROCHEREUIL.

Je le crois et je l'espère ! Voyez comme il s'empresse auprès d'elle ; il est redevenu gai et bien portant ! Ah ! s'ils pouvaient s'aimer ! Si l'amour pouvait écarter à jamais un de mes enfants de ces idées que vous me cachez et que je devine.

L'ABBÉ.

Eh ! quoi ?

MADAME DE ROCHEREUIL.

L'abbé, vous êtes pour moi le représentant des idées de mon pauvre mari, l'exécuteur de ses volontés dernières, je me suis toujours inclinée devant vos desseins, sachant que ce que vous faites, Rochereuil l'eût fait. Mais depuis que Juliette est entrée chez moi, j'ai senti que par elle je pouvais retenir sur le bord de l'abîme un de ces fils que vous m'avez pris.

* Louis redescend de deux pas.
** Jul. remonte, rejoint Louis ; ils vont dans le jardin, disparaissent ; mais pendant la scène qui suit on les voit passer et repasser.
*** L'ab. présentant du geste la chaise n° 1 à Mme de R. — 1. Mme de R. — 2. l'ab. Mme de R. s'assied, l'Ab. fait de même.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas moi qui vous les ai pris, mais l'espoir d'un acte juste que la femme de Rochereuil doit approuver.

MADAME DE ROCHEREUIL.

La femme l'approuve, mais la mère le redonte. C'est elle qui vous dit en vous montrant cette jeune fille : Par elle, le bonheur peut revivre chez moi. Laissez-moi un fils, l'abbé, laissez-m'en un.

* L'ABBÉ, après un silence.

Venez là, dans mon oratoire. Avec l'aide de Dieu, et l'inspiration de celui que nous pleurons tous deux, ce choix redoutable, je le ferai.

MADAME DE ROCHEREUIL, se levant. **

Allons !

Pierre de Rochereuil paraît. L'abbé le lui montre.

L'ABBÉ.

Voici Pierre.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Pierre, ton frère est là, avec Juliette. Attendez-nous tous trois.

PIERRE.

Bien, ma mère ! ***

Madame de Rochereuil et l'abbé sortent. Pierre resté seul regarde dans le jardin.

* L'ab. se lève et se dirige vers la droite.

** Mme de Roch. s'est levée ; elle passe devant l'ab. Pierre paraît venant du 2e plan gauche. — 1. Pierre. — 2. l'ab. — 3. Mme de R.

*** L'ab. et Mme de R. sortent par le 2e plan droite. Pierre remonte regardant vers la droite au fond.

SCÈNE V

PIERRE, JULIETTE.

PIERRE, à part.

Qu'elle est gracieuse et vive, sous ce clair soleil, au milieu de ces fleurs!

JULIETTE, l'apercevant *.

Ah! monsieur Pierre! Cueillez les roses sans moi, monsieur Louis! ** (Elle quitte le jardin, entre et va vivement à Pierre.) Vous voilà donc enfin! Votre absence me gâtait cette journée de congé et de promenade! Pour être tout à fait heureuse il ne me manque plus que de vous voir moins sombre. Pardonnez-moi de vous dire cela : mais le bonheur que vous m'avez rendu, je le voudrais partout autour de moi, et surtout chez vous! Vous devez avoir un chagrin, monsieur Pierre? Que je voudrais le connaître!

PIERRE.

Un chagrin? et lequel?

JULIETTE.

Que sais-je?... Chagrin d'amour peut-être!

PIERRE.

Que d'autres le croient, mais pas vous, Juliette, pas vous!

JULIETTE.

Vous êtes jeune, riche, libre : vous devez aimer... quelque belle dame de la ville, c'est cela, n'est-ce pas?

PIERRE.

Non! J'ai fait quelquefois ce rêve d'avoir toute l'affec-

* Jul. accourt du fond droite. — 1. Pier. — 2. Jul.
** Ils descendent en scène.

tion d'un cœur semblable au mien, dédaigneux des joies trop faciles et leur préférant des joies plus hautes. Mais je ne l'ai pas réalisé, ce rêve de tout jeune homme!

JULIETTE.

Une femme telle que vous le dites, monsieur Pierre, croyez-vous n'en pouvoir rencontrer jamais ?

PIERRE.

Serait-elle là que je m'écarterais d'elle : je ne m'appartiens pas.

JULIETTE.

Ah ! vous n'aimez que votre politique, vous vivez pour elle, pour elle seule.

PIERRE.

La politique ? Non ; mais le devoir et la foi jurée. Ecoutez-moi, Juliette. Quand il y a dix ans, la France était délivrée de l'étranger, des hommes de cœur l'ont voulue libre. Mon père, le vôtre... Ces hommes, Bonaparte, l'empereur comme ils disent ! les a pris un jour sans jugement, n'osant dresser l'échafaud pour ceux qui jadis avaient sauvé la patrie avec lui... Il les a jetés à l'exil et quel exil ! Les îles d'Afrique... la guillotine sèche ! Mon père est parti enchaîné, sans un baiser d'adieu de ma mère, sans pouvoir bénir ses enfants ! Il est mort, la main dans la main de votre père... et si loin que fut le lieu de son agonie, j'ai entendu sa voix qui me disait : « Mon fils, venge-moi ! » Je le vengerai.

JULIETTE.

Grand Dieu ! Et votre mère ?

PIERRE.

Ma mère ? C'est en la regardant, muette, dans les larmes, que j'ai fait ce serment ; elle est pour moi la statue de la justice insultée et de la patrie qui pleure. Et je n'ai pas baisé une fois son front pâli sans renouveler mon serment !

JULIETTE.

C'est à cette œuvre terrible que vous travaillez? Prenez garde, monsieur Pierre !

PIERRE.

Rassurez-vous, vous êtes toute tremblante.

JULIETTE.

Comment ne pas l'être lorsqu'il s'agit de vous ! Ah ! tout à l'heure je vous interrogeais ; que je voudrais maintenant ne pas connaître ce secret qui m'affole ! J'ai eu tort !

PIERRE.

C'est moi qui ai eu tort, Juliette, de vous donner ces craintes. Mais cet aveu s'est échappé de mes lèvres malgré moi. J'éprouvais le besoin de savoir que quelqu'un connaîtrait la grandeur du rôle que j'ambitionne et que ma confidente, ce serait vous !

* LOUIS, appelant du fond.

Pierre ! Tu ne viens pas m'aider ? **

Pierre s'écarte de Juliette.

JULIETTE, à part.

Les hommes comme lui accomplissent leur destinée sans regarder au-dessous d'eux, où nous sommes ! Il ne m'aimera jamais !

* Louis revenant de droite au fond.
** Pier. remonte vers lui. Louis traverse le fond de droite à gauche. Jul. gagne la droite. — 1. L. — 2. L. — 3. Jul.

SCÈNE VI

LES MÊMES, plus LOUIS, puis L'ABBÉ GEORGET.

* LOUIS, s'avançant, des fleurs à la main.

Voici ma récolte! J'ai mis au pillage le jardin de l'abbé! Pour vous, Juliette!

Il lui donne les fleurs, elle les prend, en détache une, va pour la remettre à Pierre puis la replace en disant:

JULIETTE, tristement.

Merci, monsieur Louis!

L'ABBÉ, entrant **.

Juliette, madame de Rochereuil vous réclame.

JULIETTE ***.

Je vais auprès d'elle! (Montrant ses fleurs.) Nous partagerons.

Elle entre à droite.

SCÈNE VII

L'ABBÉ, PIERRE, LOUIS.

L'ABBÉ ****.

Pierre, Louis, votre mère a deviné nos projets. (Mou-

* L. descend à Jul. — 1. P. — 2. L. — 3. Jul. Pierre descend à gauche.
** L'ab. vient de droite.
*** Jul. passe devant l'ab. et sort par la droite, 1er plan.
**** 1. Pier. — 2. Louis. — 3. l'Ab.

vement de Louis et de Pierre.) Elle sait que vous n'êtes pas seulement les élèves de mon esprit, mais les enfants de mon cœur, mes lieutenants.

LOUIS.

Elle ne peut nous désapprouver, c'est notre père qui nous a parlé par votre bouche.

PIERRE.

C'est lui dont nous respecterons la volonté en vous suivant à l'heure de l'action décisive.

* L'ABBÉ.

Elle est venue, cette heure.

PIERRE.

Enfin! nous serons au premier rang des combattants, n'est-ce pas?

L'ABBÉ.

Ce n'est pas un combattant, c'est un chef que je cherche.

LOUIS.

Un chef?

L'ABBÉ.

L'un de vous va le devenir à ma place.

PIERRE.

Chef ou soldat, peu m'importe! Toute place est bonne dans la bataille.

LOUIS.

Que Pierre commande, j'obéirai.

L'ABBÉ.

Je ne vous prendrai pas tous les deux.

PIERRE.

Que dites-vous?

* L'ab. passe à Pierre. — 1. Pier. — 2. L'ab. — 3. Louis.

L'ABBÉ.

Je laisserai un homme au foyer que l'ennemi a déjà désolé. Un seul d'entre vous sera mon compagnon.

PIERRE.

Un seul ?

L'ABBÉ.

Oui. La partie que nous allons engager est terrible. L'insuccès, c'est la mort ; si nous échouons, je ne veux pas que madame de Rochereuil ait par ma faute à pleurer sur ses deux enfants ! Un de vous va rester près d'elle : je l'ai promis.

PIERRE.

Nous avons même droit à la vengeance !

LOUIS.

Même droit au devoir !

L'ABBÉ.

Votre devoir, ce n'est pas seulement de venger le père, c'est aussi de garder la mère !

PIERRE.

Vous renoncerez à l'aide de l'un de nous ?

LOUIS.

A l'un de nous, vous rendrez sa liberté, sa parole ?

L'ABBÉ.

Oui !

PIERRE.

Et quel est celui que vous repoussez ?

L'ABBÉ.

Je ne repousse personne, je partage les rôles : tous deux sont beaux et dignes de vous.

PIERRE.

Qui vous suivra ?

LOUIS.

Qui restera auprès de notre mère?

L'ABBÉ.

Je te prends, Pierre.

PIERRE, *joyeux.*

Merci, l'abbé!

L'ABBÉ.

Louis, tu resteras.

LOUIS *.

Ah! il a toujours été le préféré de votre cœur!

L'ABBÉ, *à Pierre.*

Laisse-moi le consoler! ** (*Pierre s'écarte. — A Louis, bas.*) Louis, c'est un sacrifice que j'impose à ton courage; songe que ta mère a bien souffert déjà, si de nouvelles épreuves l'attendent, il faut qu'un fils soit là, près d'elle, qui la défende et la console! Veux-tu qu'il n'y ait pas un Rochereuil pour lui fermer les yeux à sa dernière heure?

LOUIS.

Pourquoi moi, plutôt que Pierre?

L'ABBÉ.

Tu es le plus jeune; laisse-nous les dangers.

LOUIS.

Et la gloire? Qu'aurai-je en échange?

L'ABBÉ.

Juliette, peut-être!

LOUIS, *ému.*

Juliette! ***

* L. gagne de deux pas à droite.
** Pier. remonte. L'ab. va à L.
*** Pier. redescend à gauche.

L'ABBÉ.

Ta mère n'espère plus qu'en vous deux, réalise son espoir un jour et que le devoir te mène au bonheur !

LOUIS.

J'obéirai !

PIERRE, à part.

Ils ont parlé de Juliette ! *

SCÈNE VIII

LES MÊMES, plus MADAME DE ROCHEREUIL, JULIETTE, puis DRAULT et SOLDATS.

Paraissent Mme de Rochereuil et Juliette.

** JULIETTE.

Ma journée de congé est finie ; je pars, monsieur l'abbé.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Vous nous donnerez bien l'un de mes fils pour nous accompagner ! Lequel nous laissez-vous ?

LOUIS, s'avançant sur un signe de l'abbé.

Moi, ma mère ; je ne vous quitterai plus.

JULIETTE.

Et M. Pierre, il ne vient pas avec nous ?

L'ABBÉ.

Je le garde !

MADAME DE ROCHEREUIL.

Ah ! Louis, donne le bras à Juliette et marchez de-

* L'ab. et L. gagnent près de Pier.

** Jul. vient la première, de droite. Mme de R. la suit. — 1. P. — 2. L'ab. — 3. L. — 4. Jul. — 5. Mme de R.

vant moi ; que votre vue me réjouisse les yeux *. Tu nous rejoindras tantôt ?

PIERRE.

Certes !

MADAME DE ROCHREUIL **.

Au revoir, Pierre ! Embrasse-moi !

*** L'ABBÉ.

Je vous le confie.

Juliette et Louis s'en vont, suivis de madame de Rochereuil qui les montre à l'abbé avec attendrissement.

PIERRE, à part.

Comme Louis regardait Juliette ! L'aimerait-il aussi ? Oh ! je veux plus que jamais combattre, triompher... et après être tout à elle, à Juliette !

L'ABBÉ, redescendant. ****

Maintenant travaillons.

ROCHEREUIL.

Fouché devait envoyer un homme pour préparer les voies, lancer la police sur une fausse piste... l'a-t-il fait ?

L'ABBÉ.

Il le fera. Ne doute pas de la parole de Fouché quand son intérêt est en jeu... Bientôt, nous... *****

* L. offre son bras droit à Jul. et remonte avec elle. Mme de R. fait un pas vers Pier. L'abbé remonte avec L. et Jul.

** Pier. va à sa mère, l'embrasse, puis gagne le 1er plan de droite. Mme de R. remonte et trouve l'ab. à la gauche de la porte.

*** Mme de R. L. et Jul. disparaissent par le fond gauche. L'ab. ferme les portes.

**** L'ab. va s'asseoir au-dessus de la table. Pier. va s'asseoir à la droite. — 1. L'ab. — 2. Pier.

***** Deux soldats paraissent au fond dans le jardin, accompagnés de deux hommes de police ; mais au moment où parait M. Drault.

ROCHEREUIL.

Ah ! l'abbé, regardez... des hommes dans le jardin... des soldats.

L'ABBÉ. *

Des soldats !... Le juge reviendrait-il ?

ROCHEREUIL, *allant à la porte de gauche.*

Fuyons de ce côté... **

L'ABBÉ.

Trop tard ! ***

Ils font un mouvement vers la porte de droite.

DRAULT, *apparaissant aussitôt à cette porte.*

Je vous avais prévenu, monsieur l'abbé !

Arrestation.

* L'ab. remonte.

** Roch. gagne le 2e plan gauche suivi de l'abbé, il ouvre la porte, deux soldats apparaissent.

*** Roch. et l'ab. se dirigent vers le 2e plan de droite. Dr. apparait sur le seuil de la porte, suivi de deux soldats. 2 soldats, 2 agents. — 1. P. — 2. L'abb. — 3. Dr. — 2 soldats.

Rideau.

TROISIÈME TABLEAU

L'Hôtellerie des Trois-Piliers.

Le théâtre représente la cour intérieure de l'hôtellerie, bâtiments à gauche et au fond. — A droite, vastes piliers et voûte donnant sur la rue — Amorce d'escalier à gauche, 2e plan ; table, 1er plan à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

MAITRE GALERNE, ANNETTE, sa fille.

*MAÎTRE GALERNE, entrant vivement, du fond à gauche.

J'en étais sûr ! Tu perds encore ton temps à te mettre des rubans dans les cheveux !

**ANNETTE, surprise; elle est au fond, à droite.

Mais, mon père....

GALERNE, continuant.

Et dans une demi-heure, on va sonner pour le dîner de messieurs les commis-voyageurs, mes meilleurs clients !

ANNETTE.

Je vous jure que c'est pour eux !

* Gal. sort de la cuisine et parle à Annette dans la salle à manger.
** Ann. sort de la salle à manger. — 1. Gal. — 2. Ann.

GALERNE, *indigné.*

Allons donc ! Tu les oublies, messieurs les commis-voyageurs...

ANNETTE.

Mais non ! Je sais bien que, dans une hôtellerie, le mépris du commis-voyageur, c'est le commencement de la ruine ! Je ne voudrais pas perdre la vieille réputation de l'hôtellerie des Trois-Piliers, je n'ai que ça pour dot !

GALERNE.

Tu ne travailles pas !

ANNETTE.

Si on peut dire ! Je viens à l'instant de finir les chambres des deux derniers arrivés, M. Tribot et M. Bernard. Hier, j'ai été montrer la prison à M. Bernard, ce matin le palais de justice ; tantôt je lui montrerai...

GALERNE.

C'est bon, ne lui montre pas trop de choses, à M. Bernard ! Qu'ont dit ces messieurs ? As-tu obtenu des renseignements sur eux ?

ANNETTE.

Ils sont de Paris tous les deux.

GALERNE.

Ça, je le sais. Je les ai vus débarquer ensemble de la voiture, hier.

ANNETTE.

M. Tribot voyage pour son commerce de peaux.

GALERNE.

C'est le vieux, Tribot ? Est-il naïf et curieux, cet homme-là ! C'est la joie de la table d'hôte.

ANNETTE.

C'est vrai, il dit tant de bêtises qu'on n'en mange pas. Ça nous fait une économie !

GALERNE.

Et l'autre?

ANNETTE.

Celui qui est si bel homme, M. Bernard? Il dit qu'il est dans les fournitures de l'armée et qu'il vient voir ici son parent M. Drault.

GALERNE.

Le juge d'instruction? On le soignera alors. Mais j'aime mieux M. Tribot.

ANNETTE.

Chut! voilà l'autre, M. Bernard!

SCÈNE II

LES MÊMES, plus DESGRANGES, sous le nom de Bernard*.

DESGRANGES.

Personne n'est venu me demander du palais de justice?

ANNETTE.

Non, monsieur Bernard.

DESGRANGES.

Et pas de lettre de Paris?

ANNETTE.

Si.

DESGRANGES.

Donnez **.

Il la prend et vient la lire au 1er plan, Annette cherche à lire avec lui, il s'écarte, jeu de scène.

* Desgr. arrive de droite. — 1. Gal. — 2. An. — 3. Desgr.
** An. lui donne la lettre. Desgr. descend à gauche, passant devant Gal. qui rejoint An. — 1. Desgr. — 2. Gal. — 3. An.

ANNETTE, bas à Galerne.

Est-il cachottier !

DESGRANGES, à part.

Des reproches parce que je ne retrouve pas la piste que je suivais dans cette ville ! Je voudrais les y voir. (Haut, froissant la lettre.) Elle est gaie, votre cité, quel trou !

GALERNE.

Oh !

ANNETTE.

Un trou, Poitiers !

DESGRANGES.

Et vos repas ! assommants ! Mon voisin surtout, cet enragé bavard, qui a la manie de me raconter des histoires depuis Paris !

GALERNE.

M. Tribot ?

DESGRANGES.

Oui, changez-le de place ou je change d'hôtel.

GALERNE.

Cependant...

DESGRANGES.

Assez * ! Apprenez-moi donc dans quel quartier habite une vieille famille de la ville, les Rochereuil ?

* Entrée par la droite de Pip. qui écoute au fond.

SCÈNE III

LES MÊMES, plus PIPETTE, sous le nom de Tribot : Pipette porte un autre déguisement qu'au premier acte. — Type de marchand.

PIPETTE *, qui a écouté au fond, avant de descendre.

Tiens ! J'allais les demander, les Rochereuil ?

ANNETTE.

Ah ! Monsieur Tribot.

DESGRANGES, à part.

Encore ce vieux maniaque ! (Haut.) Vous voulez les voir, vous aussi ? Pourquoi ?

PIPETTE.

Je parie que c'est pour la même chose que vous !

DESGRANGES.

Vraiment ?

PIPETTE.

J'ai idée que vous cherchez aussi à leur placer de la marchandise. Vous devez être dans les peaux. Vous devez voyager pour une maison rivale ; vous n'êtes pas chez les Dutard à Paris ? Les Belbeuf ? Les...

DESGRANGES.

Non ! En voilà une idée ** !

PIPETTE.

Dame ! Depuis vingt-quatre heures que nous sommes arrivés, nous avons tout le temps affaire dans le même

* Pip... arrivée de droite, descend entre Desgr. et Gal. — 1. Desg. — 2. Pip. — 3. Gal. — 4. An.

** Gal. remonte et rentre dans sa cuisine. An. l'a accompagné mais reste au-dessus au nº 1. — An. — 2. Des. — 3. Pip.

quartier, chez les mêmes gens. Je vais chez un abbé Georget hier soir, je vous trouve flânant devant sa porte; j'ai à parler aux Rochereuil, vous demandez de leurs nouvelles; ça m'inquiète, vous comprenez.

DESGRANGES.

Rassurez-vous, mon bonhomme, je ne fais pas concurrence à la maison Tribot et Compagnie.

PIPETTE.

On dit ça, et puis on vous prend vos clients...

DESGRANGES.

J'ai d'autres idées en tête. (A Annette.) Ma chambre est-elle prête?

ANNETTE.

Je vais aller la faire; je fais toujours les chambres quand les voyageurs sont dedans.

DESGRANGES.

Inutile; qu'on ne me dérange pas, si ce n'est pour la visite que j'attends. C'est tout ce que je demande. Quelle ville!

Il disparaît par l'escalier*.

PIPETTE, à part.

Une visite?

ANNETTE.

Est-il peu aimable! Ce doit être un employé du gouvernement.

PIPETTE.

Pour être galant, voyez-vous, faut être dans le commerce.

Il lui prend la taille.

ANNETTE, se dégageant.

Eh! bien, monsieur Tribot! à votre âge! C'est cu-

* Desgr. sort par l'escalier du fond gauche. — 1. An. — 2. Pip. Gal. passant sur le seuil de la cuisine.

rieux! Ce sont toujours les plus vieux qui sont les plus entreprenants *.

Elle sort.

SCÈNE IV

PIPETTE, GALERNE.

GALERNE **.

Satané Parisien! Aussi farceur que curieux!

PIPETTE.

Curieux, moi?

GALERNE.

M'en avez-vous déjà assez posé des questions sur ceux-ci, sur ceux-là...

PIPETTE.

J'aime à m'instruire. C'est plus fort que moi, faut que je sache tout : je tiens ça de ma mère.

GALERNE.

Eh! bien, faites votre provision de cancans, ne vous gênez pas.

PIPETTE.

Qu'est-ce que c'est que la demoiselle qui habite la belle chambre du premier *** ?

GALERNE.

Mademoiselle Juliette Lefrançois, la protégée de madame de Rochereuil. Entre nous, je crois qu'un des

*An. entre dans la salle à manger.
** 1. Gal. — 2. Pip.
*** Il indique une fenêtre au premier étage à gauche.

fils Rochereuil lui veut du bien ; il lui apporte des fleurs tous les jours.

PIPETTE.

Un des fils ? Lequel ? L'aîné ?

GALERNE.

Non, le cadet, M. Louis.

PIPETTE, à part.

A la bonne heure ! Ce n'est pas le nôtre ! Si l'aîné s'occupait de femmes ni M. Fouché, ni le père Pipette ne travailleraient avec lui ! Pas de femmes dans la conspiration !

GALERNE.

Tiens !... Descosses n'est pas encore arrivé... C'est son heure pourtant...

PIPETTE.

Descosses ?

GALERNE.

Le concierge en chef de la prison départementale, un brave homme qui n'a qu'un défaut, il tient un peu à l'argent.

PIPETTE.

Il n'y a pas que lui !

GALERNE.

Un ami, c'est chez nous qu'il fait prendre les vivres des prisonniers à la pistole.

PIPETTE.

Mâtin ! vous avez de belles relations ! Vous me le montrerez, votre ami ?

GALERNE.

Justement, le voilà ! Arrive donc, Descosses.

SCÈNE V

LES MÊMES, plus DESCOSSES.

* GALERNE, à Descosses qui entre.

Tu es en retard aujourd'hui.

DESCOSSES, avec importance.

Ne m'en parle pas! J'ai rencontré un tas de flâneurs dans les rues. Comme si tous ces gens-là ne seraient pas mieux en prison. Et puis je causais avec le juge, M. Drault qui m'a appris une bonne nouvelle: je vais avoir aujourd'hui deux nouveaux pensionnaires.

PIPETTE, à part, à l'écart.

Pensionnaires !

GALERNE.

A la pistole ?

DESCOSSES.

Oui ! envoie-moi deux dîners de plus — les affaires reprennent, mon vieux ! — Dis donc, ce n'est pas chez toi que j'ai laissé mon bonnet ?

GALERNE.

Non ! Tu l'as oublié quelque part?

DESCOSSES.

Je ne sais pas où. J'y tenais, c'était un cadeau d'un pauvre prisonnier... à qui je l'avais pris.

PIPETTE, s'avançant.

Un beau bonnet avec des poils de renard et des pattes qui retombent ?

* Desc. arrive par la droite. Gal. va à lui. — 1. Pip. — 2. Gal. — 3. Desc.

DESCOSSES.*

Oui; vous l'avez trouvé, monsieur ?

PIPETTE.

Non! Mais j'ai toujours rêvé d'en avoir un!

GALERNE, le présentant.

M. Tribot! de la maison Tribot.

PIPETTE.

Jean-Baptiste, rue Saint-Sauveur, peaux variées, voyageant pour son commerce et heureux de pouvoir saluer un fonctionnaire...

DESCOSSES, saluant.

Serviteur, monsieur.

GALERNE, bas.

Il est bête, mais très poli.

PIPETTE.

Permettez-moi de vous offrir quelque chose, monsieur Descosses, permettez-le moi ou je quitte l'hôtel des Trois-Piliers à l'instant même.

GALERNE.

Accepte, ne me fais pas perdre un client.

DESCOSSES.

J'accepte. ** Quelque chose de très doux!

PIPETTE, bas.

A cultiver, cette relation-là!

Descosses et Pipette s'installent à la même table. Galerne va chercher une bouteille et des verres, puis s'assied auprès d'eux. On boit.

* Desc. passe à Pip. — 1. Pip. — 2. Desc. — 3. Gal.
** Desc. passe devant Pip. Gal. va dans la salle à manger et revient avec un plateau portant une bouteille et trois verres.

* PIPETTE.

Avez-vous dû en voir, monsieur Descosses, des citoyens arrêtés. Ça vous a bronzé, hein ?

GALERNE. **

Lui ! C'est un père pour ses pensionnaires.

DESCOSSES.

C'est vrai, je m'y attache... quand ils sont à la pistole, bien entendu, parce que les autres !... les prisons ne sont pas faites pour les meurt-la-faim. Je ne comprends pas qu'on y mette des gens qui n'ont pas un peu d'argent pour se payer des douceurs.

PIPETTE, à part.

Coquin, va !

GALERNE.

Tu es trop sensible. Descosses, tu l'es trop !

DESCOSSES.

Ce qui ne m'empêche pas de bien garder mes oiseaux. S'il s'en échappe un tant que je serai là, je consens à être pendu.

PIPETTE, gravement.

Tope ! Je tiens le marché.

DESCOSSES, effaré.

Hein !

GALERNE, riant.

C'est une farce. — Est-il drôle, ce M. Tribot.

DESCOSSES.

Je n'aime pas ces farces-là !

* Desc. s'assied à gauche de la table. Pip. à droite. — 1. Desc. — 2. Gal. — 3. Pip.

** Gal. revient et verse dans les verres ; puis s'assied au-dessus de la table.

GALERNE.

Dites donc, monsieur Tribot, dans votre promenade de ce matin avez-vous appris du nouveau ?

PIPETTE.

Ah ! oui ! — on a dévalisé une maison cette nuit dans Poitiers !

GALERNE.

Pas possible ! Encore ! c'est la troisième depuis quinze jours.

PIPETTE.

C'est un assez joli travail.

DESCOSSES.

Et on n'a pas arrêté les voleurs ! Qu'est-ce que fait donc la police ?

PIPETTE.

Peuh ! une police de province.

GALERNE.

En voilà des malins, ces filous... ils doivent être de Paris.

PIPETTE.

Merci pour ma ville ! J'ai été me promener du côté des maisons déjà dévalisées pour ramasser quelque indice... les voleurs, ça oublie toujours quelque chose...

DESCOSSES.

Hein ?

PIPETTE.

Eh bien, maître Galerne, soyez heureux, les voleurs sont certainement des compatriotes à vous.

GALERNE.

Mais si on ne les prend pas, nous y passerons tous! Quel dommage que tu ne tiennes pas sous clé tous les coquins qui dévalisent la ville.

DESCOSSES, avec intention.

Oh ! ceux-là... c'est autre chose ! On ne les pincera pas !

PIPETTE.

Oh ! si !

DESCOSSES, ironique.

Vous croyez ! Ce sont des malins !

PIPETTE, regardant fixement Descosses qui tressaille.

Si je n'étais pas occupé par mon commerce, je parie bien que je mettrais la main dessus.

DESCOSSES.

Vous !

GALERNE.

Est-il drôle ! Parbleu ! si les frères Blanchard étaient là, on ne serait pas embarrassé, on dirait : c'est ces gredins-là ! C'est un coup de leur marque ?

PIPETTE.

Et où donc sont-ils ces estimables frères Blanchard, qu'on ne peut pas les soupçonner !

DESCOSSES.

Sous mes verrous, cher Monsieur, dans ma prison depuis un mois.

GALERNE.

Par conséquent, ça ne peut pas être eux qui se promènent la nuit.

PIPETTE, songeur.

Tiens ! Tiens !... Quel dommage que je sois retenu par mon commerce.

DESCOSSES.

Oh ! oui ! quel dommage ! (Il se lève, à Galerne.) Envoie double ration ce soir pour mes pensionnaires. *

* Desc. se lève, passe devant la table et gagne la droite.

GALERNE. *

Je t'accompagne.— Je vais voir la maison pillée. Sont-ils malins, ces filous-là.

PIPETTE, les suivant. **

Je chercherai tout de même, monsieur Descosses pour vous faire plaisir.

DESCOSSES.

Cherchez ! Enchanté, Monsieur, d'avoir pu saluer un honnête homme... c'est si rare.

PIPETTE.

A qui le dites-vous !

DESCOSSES, sortant.

Est-il drôle !

SCÈNE VI

PIPETTE, ANNETTE, puis JULIETTE et LOUIS DE ROCHEREUIL.

PIPETTE, les suivant des yeux. ***

Nous verrons si tu me trouveras drôle quand je te parlerai de l'endroit où je t'ai vu cette nuit ! (A Annette qui traverse la scène.) **** Où allez-vous, la belle enfant ?

ANNETTE *****.

Prévenir Mlle Juliette ! Je viens d'apercevoir monsieur Louis qui tournait le coin de la rue. (Appelant.) Mademoiselle Juliette ! Mademoiselle Juliette !

* Gal. passant derrière Pip. resté assis, rejoint Desc. — 1. Pip. — 2. Gal. — 3. Desc.
** Pip. se lève.
*** Des. et Gal. sortent par la droite.
**** Pip. gagne la droite.
***** An. sort de la salle à manger et se prépare à monter l'escalier à gauche. 1. An. — 2. Pip.

PIPETTE.

M. Louis ? Ah ! oui, le jeune frère ?

ANNETTE. *

Il vient sans doute la chercher comme tous les jours pour la mener chez madame de Rochereuil. Ne restez pas là, monsieur Tribot, on ne doit jamais écouter ce que disent les amoureux ! Ça les gêne !

PIPETTE **.

Je n'y tiens pas ; je déteste les fadaises. (Saluant Juliette qui paraît.) Pardon, Mademoiselle !

JULIETTE ***.

Vous m'avez appelée, Annette ?

ANNETTE.

Voilà monsieur Louis.

JULIETTE.

Merci ! ****

Elle va regarder au fond.

ANNETTE, à Pipette.

Allez, vilain curieux !

PIPETTE.

Puisque je vous dis que ça ne m'intéresse pas *****

Annette sort. Pipette gravit lentement l'escalier. Louis paraît au fond.

JULIETTE ******.

Je suis prête, monsieur Louis ! Qu'avez-vous ? Vous semblez bouleversé ?...

* An. revient à Pip.

** Pip. passant devant An. va vers l'escalier, au bas duquel Jul. paraît. Jul. 1. — Pip. 2. — An. 3.

*** Jul. passant devant Pip. rev. à An. Pip. 1. — Jul. 2. — An. 3.

**** Jul. passant devant An. qui va débarrasser la table de sa bouteille et de ses verres.

***** Pip. s'apprête à sortir par l'escalier à gauche. An. sort par la cuisine. Louis, arrive de droite.

****** Pip. 1. — Jul. 2. — Louis 3.

LOUIS.

Ah ! Juliette ! Juliette ! Si vous saviez !

JULIETTE

Il est arrivé un malheur ?

LOUIS.

Pierre, mon frère...

JULIETTE.

Achevez !

LOUIS.

On l'a arrêté avec l'abbé Georget.

JULIETTE.

Votre frère ! l'abbé !...

PIPETTE, *s'arrêtant au haut de l'escalier.*

Arrêtés ! Diable ! Ecoutons !

LOUIS, *soutenant Juliette.*

Elle se trouve mal ! Fou que je suis de vous jeter brutalement cette nouvelle ! Excusez-moi, le chagrin m'égare. Revenez à vous, Juliette !...

JULIETTE.

Ce n'est pas possible ! Lui, arrêté !

LOUIS.

Chez l'abbé ! Après notre départ. Vous le savez : rien ne faisait prévoir un danger. Une rumeur dans la rue, un homme effaré courant à la maison m'ont appris tout. Je suis arrivé trop tard pour les rencontrer et me jeter sur les gardes ! Je me suis précipité chez le juge Drault ; il n'a pu que me confirmer l'odieuse action !

JULIETTE.

C'est lui qui a donné l'ordre ?

LOUIS.

Sous son embarras, j'ai senti qu'il n'obéissait qu'à la

crainte d'une autorité supérieure. Ce n'est qu'un vil instrument.

JULIETTE.

Et votre mère?

LOUIS.

Elle pleure et vous attend.

JULIETTE.

Courons vers elle !... Mais lui, M. Pierre, nous devons le défendre avant tout !

LOUIS.

Comment? Le juge a repoussé toutes mes prières.

JULIETTE.

Et on l'accuse?

LOUIS.

De conspirer !

JULIETTE.

Sans preuves ! Sur des soupçons en l'air ! Ah ! nous allons lutter ensemble pour le sauver.

* PIPETTE, qui est descendu.

Parbleu ! J'en suis !

JULIETTE.

Quelqu'un.

LOUIS.

Quel est cet homme?

PIPETTE.

Un ami de M. Pierre et de l'abbé.

JULIETTE.

Vous ! Vous nous avez écoutés?

* Pip. descend au n° 1. — Pip. 1. — Jul. 2. — L. 3.

LOUIS.

C'est quelque policier ! Il paiera pour les autres ! *

Il s'avance menaçant vers Pipette.

PIPETTE.

Qui est-ce qui délivrera votre frère, alors ?

JULIETTE.

Vous pourriez l'aider ?

PIPETTE.

Je ne suis là que pour ça.

LOUIS.

Mensonges !...

PIPETTE.

Si je le délivre, me croirez-vous ?

JULIETTE.

Et que ferez-vous ?

PIPETTE.

Je ne sais pas encore ; je ne m'attendais pas à l'arrestation ; je vais chercher, je trouverai, je trouve toujours.

LOUIS.

Et qui nous prouve la sincérité de vos paroles ?

PIPETTE.

Pourquoi vous les dirais-je ? Qu'est-ce que vous risquez en m'écoutant ? Aidez-moi, je ne vous demande que ça.

JULIETTE, à Louis.

Ecoutez-le, usons de tous les moyens ; seuls nous ne pouvons rien : parlez, monsieur.

PIPETTE. **

Voyons, ce qu'il me faut d'abord, c'est un endroit sûr

* Louis fait passer Jul. à droite. — Pip. 1. — L. 2. — Jul. 3.
** Pip. passe à Jul. — L. 1. — Pip. 2. — Jul. 3.

où je puisse vous amener M. Pierre et l'autre, si je réussis...

LOUIS.

Chez ma mère ?...

JULIETTE.

Ici, chez moi ?

PIPETTE.

Pour qu'on les reprenne tout de suite ? Non, tenez, en flânant du côté des remparts, j'ai vu, chez un nommé Dubois, un logis à louer. Je l'ai remarqué parce qu'il est près de la prison, avec une belle vue sur la campagne, avec une entrée retirée. Allez donc y installer mademoiselle.

LOUIS.

On s'étonnera.

PIPETTE.

Moins que si j'y vais moi-même. Vous l'enlevez, rien de plus simple.

LOUIS.

La compromettre !

JULIETTE.

Oh ! ne songez pas à moi ; ma réputation, l'opinion de la ville, qu'est-ce que cela du moment qu'il s'agit du salut de votre frère !

PIPETTE.

Pour la ville entière, vous ne vous occupez que de mademoiselle, vous êtes un frère sans cœur, vous ne pensez qu'à votre amour et vous enlevez votre maîtresse, j'ai besoin de ça.

LOUIS.

Ma maîtresse ! monsieur !

JULIETTE.

Que vous importe ! Il s'agit de Pierre !

PIPETTE.

Vous l'installez aux portes de la ville... je me charge du reste. Dans les vingt-quatre heures, je vous amènerai les prisonniers ou j'y perdrai mon nom, mon joli nom de Pipette!

JULIETTE.

Nous devons tout tenter, faisons ce que veut cet homme, M. Louis; si vous nous trompez, monsieur, ce sera lâche et méchant!

LOUIS.

Et je vous retrouverai! * Allons!

PIPETTE, les suivant.

Convenu! Chez Dubois, sous les remparts! **.

Sortie de Juliette et de Louis.

PIPETTE, seul.

Ça complique tout, ces arrestations-là. Bah! ça m'amuse, les complications. Voyons, pour que les autres sortent de prison, faut que j'y entre! Comment y entrer?... *** (Desgranges descend l'escalier.) Le confrère! Dépistons-le!

DESGRANGES, à part.

Comprend-on ce juge qui ne vient pas me voir!

SCÈNE VII

PIPETTE, DESGRANGES.

PIPETTE, empressé.

Je vous revois donc, cher voisin.

* L. passe au-dessus de Pigr. — 1. Pip. — 2. Jul. — 3. L.
** Louis et Jul. sortent par la droite.
*** Desgr. revient de gauche. — 1. Desgr. — 2. Pigr.

DESGRANGES, à part.

Encore ce vieux bavard!

PIPETTE.

Vous me manquiez. Jolie ville, monsieur, jolie ville... Si elle était entièrement habitée par des Parisiens, elle n'aurait pas du tout l'air d'une ville de province. Heureusement, on a des distractions, je vais en avoir à raconter pendant le dîner; le nouveau vol de la ville...

DESGRANGES *, allant regarder dans la rue, avec humeur.

C'est bon! C'est bon!

PIPETTE, continuant.

Et ma rencontre avec notre camarade de voyage.

DESGRANGES, vivement.

Hein?

PIPETTE.

Oui, vous savez bien, le beau jeune homme à tournure militaire que vous regardiez tant dans la voiture et après qui vous vouliez courir à l'arrivée?...

DESGRANGES, à part.

L'officier que je filais depuis le Palais-Royal. Je vais le faire bavarder. (Haut.) ** Vous l'avez rencontré? Dans quel quartier?

PIPETTE.

Ah! je vous intéresse à présent? Je ne suis plus un vieux bavard.

DESGRANGES.

Vous! Oh! Et que faisait-il ici, cet étranger?

PIPETTE.

Eh bien il... il tournait tout autour de l'église Saint-Hilaire.

* Desgr. passe devant Pip. et va regarder à droite. — 1. Pip. — 2. Desgr.
** Desgr. revient à Pip.

DESGRANGES.

Et après?

PIPETTE.

Après?... Il est entré dedans; ce doit être un garçon très religieux. C'est tout ce que je sais!

DESGRANGES, à part.

Quel imbécile! Il me rappelle mon prédécesseur, le père Pipette *.

PIPETTE, avec crainte.

Vous dites?

DESGRANGES.

Rien; je pensais à une vieille bête **.

PIPETTE, à part.

Etre insulté par un ancien chef de bureau, c'est dur! Tu me paieras ça! Ah! tu veux suivre les amis de mon patron! (Il va pour sortir et heurte Drault à la porte ***.) Le juge!

DRAULT.

Est-ce qu'un M. Bernard n'a pas fait demander M. Drault?

DESGRANGES, se retournant ****.

M. Drault! Enfin! (Courant à lui.) Arrivez donc, cher cousin!

DRAULT, sans comprendre.

Plaît-il?

DESGRANGES, bas.

Dites comme moi. (Haut.) Ce cher cousin!

* Desgr. remonte en dedans.
** Desgr. va jusqu'à la porte de la salle à manger.
*** Pip. gagne la droite et va pour sortir par la droite; lorsque Drault parait. — 1. Desg. — 2. Pip. — 3. Dr.
**** Dr. passe devant Pip. Desgr. descend à Dr. — 1. Desg. descend à Dr. — 1. Desg. — 2. Dr. — 3. Pip.

DRAULT, étonné.

Ce cher?...

PIPETTE, à la porte.

La famille, c'est si bon! (A part.) Ça un confrère! Maladie!

Il sort *.

SCÈNE VIII

DESGRANGES, DRAULT.

DRAULT, gourmé **.

M'expliquerez-vous, monsieur?

DESGRANGES, après s'être assuré du départ de Pipette.

C'est bien simple, je suis la personne dont M. le duc de Rovigo vous a annoncé la venue et l'aide pour l'instruction de l'affaire Rochereuil et Georget.

DRAULT.

M. Desgranges?

DESGRANGES.

Lui-même...

DRAULT, avec humeur.

Alors, on me l'enlève, l'instruction, on me l'enlève!

DESGRANGES.

Non. Seulement, comme l'affaire est très délicate, on a voulu que quelqu'un de très intelligent vous... aidât.

DRAULT, toujours bourru.

Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir au Palais de Justice, au lieu de me déranger... de m'appeler ici?

* Pip. sort par la droite.
** Desgr. passe au-dessus de Dr. et va regarder à droite, puis revient à Dr. — 1. Dr. — 2. Desg.

DESGRANGES, avec une politesse ironique.

Y pensez-vous, monsieur le juge! Pour que nos adversaires connaissent ma mission dès mon premier pas?... Non, pour tout le monde, je suis un parent de Paris à qui son cousin vient dire bonjour en passant; et pour être momentanée, cette parenté ne m'en rend pas moins fier.

DRAULT, à part.

Est-ce qu'il se moquerait de moi?... (Haut.) Vous êtes arrivé depuis?...

DESGRANGES.

Depuis hier, à la suite d'un suspect, dont j'ai perdu la trace, je la retrouverai... Rien de nouveau, M. le juge?

DRAULT.

Rien, sinon que sur la nouvelle de votre arrivée je viens de faire jeter en prison l'abbé Georget et M. de Rochereuil.

DESGRANGES.

Arrêtés, ils sont arrêtés! Allons bon!

DRAULT.

Plaît-il? Vous vous permettez... vous désapprouvez cette arrestation?

DESGRANGES.

Oui.

DRAULT.

Un ennemi de nos institutions, ce Rochereuil, cet abbé, l'âme du complot? Et vous les auriez laissés libres!

DESGRANGES.

Parfaitement.

DRAULT.

Pourquoi?

DESGRANGES.

Mon Dieu, M. le juge, c'est délicat, les affaires politiques; demandez à tous les spécialistes. Il ne faut pas crier trop vite; pour un coupable qu'on prend, on en manque vingt... Les conspirations, c'est des affaires qu'il faut laisser mijoter...

DRAULT, sans comprendre.

Mijoter ?

DESGRANGES.

C'est un mot de Paris, M. le juge. Si nous n'avons pas de preuves suffisantes contre Rochereuil et l'abbé Georget, où les trouverons-nous maintenant qu'ils sont sous clé ? Libres, ils se seraient engagés à fond, ils auraient peut-être écrit, vu des complices... tandis qu'en prison... Voilà pourquoi j'ose exprimer cet avis: la poire n'était pas mûre !

DRAULT, à part.

Il est très fort. (Haut.) Je n'avais pas songé à ça... j'ai voulu vous prouver mon zèle ! Ici, en province, la police prend tout simplement les gens que le gouvernement nous désigne, le parquet les poursuit, la magistrature les condamne et voilà tout.

DESGRANGES.

A Paris, nous sommes forcés de soigner les détails et la mise en scène.

DRAULT.

Ah ! Paris ! Etre juge à Paris !

DESGRANGES.

Un succès ici, et vous l'êtes !

DRAULT, songeur.

Un succès, c'est-à-dire l'abbé Georget et Rochereuil, condamnés ! Et s'ils n'étaient pas coupables ?

DESGRANGES.

Si l'on s'arrêtait à ces idées-là, on n'avancerait jamais!...

DRAULT.

C'est vrai!... M. Desgranges, en vous voyant arriver, j'ai été un peu vexé, mais c'est fini, je ne suis pas de force sans vous; allons de compagnie!

DESGRANGES.

A la bonne heure! * Où en sommes-nous? A Paris nous avons seulement appris que la société des Frères Bleus était réorganisée et qu'une convocation avait été lancée aux chefs pour Poitiers. Et vous ici que savez-vous de plus?

DRAULT.

Rien... ils ne veulent pas avouer. Mon procédé d'information à moi, c'est l'aveu! Ah! ce sont des accusés bien désagréables!

DESGRANGES.

J'aurais voulu les voir, les tâter.

DRAULT.

Je vais vous donner un ordre pour le gardien de la prison! Il vous les amènera et...

DESGRANGES.

Allons donc! S'ils me voient, il faut que ce soit sans me connaître. Ne vous en occupez pas, je trouverai le moyen. On n'a pas signalé la venue d'étrangers à Poitiers?

DRAULT.

Pas que je sache.

DESGRANGES.

Il faut retrouver la piste des conspirateurs de Paris.

* Desgr. indique la chaise à gauche de la table, Dr. s'y assied. Desgr. s'assied en face de lui. — 1. Dr. — 2. Desgr.

Veuillez donner des ordres pour que M. le commissaire de police visite les hôtels, demande les passeports.

DRAULT.

Même ici?

DESGRANGES.

Parbleu ! Et quant aux prisonniers...

DRAULT.

Si je les relâchais ?

DESGRANGES.

Y pensez-vous, monsieur le juge! Reconnaître une erreur! Et le prestige de la justice ?...

DRAULT.

C'est vrai! Et moi qui oubliais mon prestige...

DESGRANGES.

Gardons-les puisque nous les tenons, mais n'ayons pas l'air de les croire bien coupables ; qu'ils reçoivent des amis... qu'on fouillera à la sortie ! qu'ils causent ensemble devant des détenus... qu'on interrogera ensuite, enfin endormons-les avec des égards et des attentions.

DRAULT, *soupirant.*

C'est un autre système que le mien, enfin ! Ce sera fait! * Alors, vous vous chargez de tout ?

DESGRANGES.

De tout.

DRAULT.

J'allais justement trouver quelque chose de très fort, ce sera pour une autre affaire ! Bonne chance !... cousin **.

* Dr. se lève. Desgr. de même. Dr. passe devant Desgr. — 1. Desgr. — 2. Dr.
** Drault sort par la droite.

DESGRANGES.

Comment, cousin ?

DRAULT.

Rappelez-vous... comme tout à l'heure ! De très fort! Ce sera pour une autre affaire...

Drault sort. Il sort à droite.

DESGRANGES.

Maintenant il s'agit d'approcher des prisonniers sans qu'ils se méfient de moi ! Comment les voir là-bas ?

SCÈNE IX

DESGRANGES, PIPETTE, puis GALERNE, ANNETTE, Les Commis-Voyageurs, Le Commissaire avec Des Agents.

* PIPETTE, rentrant.

Il est seul ; attends. (Haut.) Eh ! Eh ! Je vous ai vu tout à l'heure avec le monsieur !

DESGRANGES.

Encore lui ! Mon cauchemar !

PIPETTE.

Je parie que vous lui avez blagué ma marchandise !

DESGRANGES.

Mêlez-vous de vos affaires, monsieur Tribot.

PIPETTE.

Est-ce un bon client ? Peut-on lui faire des offres ?... Paie-t-il bien ?

DESGRANGES.

Voulez-vous me laisser tranquille !

* Pip. redescend par la droite. — 1. Desgr. — 2. Pip.

* ANNETTE, entrant.

Voyons, monsieur Tribot, soyez raisonnable. C'est l'heure de la table d'hôte. Messieurs les commis-voyageurs vont arriver.

PIPETTE.

On dîne? Alors je me tais... Je suis encore plus gourmand que curieux.

DESGRANGES, à Annette.

Vous savez, je ne veux pas être à côté de lui! J'aime mieux être près de la porte... dans le courant d'air!

PIPETTE.

J'irai aussi ; je ne les crains plus les courants d'air. Avec ça!

Il tire de sa poche un bonnet fourré qu'il met.

ANNETTE.

Ah! le bonnet de Descosses.

PIPETTE.

Vous croyez ?

ANNETTE.

Parbleu! Je le connais assez! Donnez.

PIPETTE.

Non, je tiens à le lui remettre moi-même à ce bon M. Descosses. Ah! c'est lui qui l'a perdu **.

Des commis-voyageurs entrent de la galerie du fond.

L'UN D'EUX.

Galerne, c'est l'heure, j'ai faim.

* An. revient de la cuisine et descend entre eux. — 1. Desgr. — 2. An. — 3. Pip. Pendant ce temps des garçons sortent de la cuisine portant des soupières et entrent dans la salle à manger.

** Gal. entre de droite, suivi de quelques voyageurs. D'autres descendent par l'escalier du fond à l'appel de la cloche qu'An. va sonner.

GALERNE.

Est-ce prêt, Annette ?

ANNETTE.

Oui, je vous attendais. *

TOUS.

Allons dîner.

Mouvement général. **

PIPETTE, se dirigeant avec les autres vers la salle à manger.

J'en ai à raconter aujourd'hui !... Savez-vous que...

*** LE COMMISSAIRE, à droite.

Arrêtez, messieurs.

GALERNE.

Le commissaire !

TOUS.

Le commissaire !

PIPETTE.

Pardon ! Le dîner passe avant tout, même avant le commissaire. N'est-ce pas, voisin ?

DESGRANGES, avec impatience.

Attendez donc !

LE COMMISSAIRE.

Galerne, messieurs, j'ai une mission à remplir. Il s'agit d'une petite formalité qui retardera peu votre repas, car j'espère trouver chacun de vous en régle. Je désire jeter un coup d'œil sur vos passeports.

GALERNE.

Ah ! ce n'est que cela !... ****

* An. va à la cloche à droite et sonne le dîner.
** On remonte dans le fond gauche, à la salle à manger.
*** Le commis, entre de droite, accompagné de deux sergents de ville. Voyageurs, 1. — Desgr. 2. — Pip. 3. — Gal. An. 4. — le com. 5. — Agents.
**** Les voyageurs tirent leurs portefeuilles et exhibent leurs passeports.

ANNETTE.

Je vais faire tenir le dîner chaud *.

Elle sort.

PIPETTE, à part.

Tiens ! Tiens !

DESGRANGES, à part.

Il exécute mes instructions ; très bien.

Les commis-voyageurs défilent et donnent leurs papiers au commissaire.

PIPETTE, s'avançant à son tour **.

Je n'ai rien à cacher, moi !! Tribot, de la maison Tribot et fils, rue Saint-Sauveur, voyageant pour son commerce. Si jamais M. le commissaire a besoin d'une bonne peau de bête...

On rit.

LE COMMISSAIRE, furieux.

Plaît-il ? Vous plaisantez, je crois ?

PIPETTE.

Moi ! Jamais avant le dîner !

LE COMMISSAIRE, examinant ses papiers.

Heureusement pour vous que votre passeport est en règle... ***

PIPETTE, à part.

Comme tous les passeports faux...

LE COMMISSAIRE.

Sans ça je vous envoyais coucher à la prison.

* An. sort par la cuisine. voyageurs 1. — Desgr. 2. — Pip. 3. — le com. 4. —

** Pip. présente son passeport.

*** Le com. remonte à un voyageur qui lui tend son passeport. Pip. passe à droite en disant son a-parté. 1. — Desgr. le voyag. 2. — le com. 3. — Pip. 4. — Gal.

PIPETTE.

Moi ! Jean-Baptiste Tribot ! De la maison...

Il veut protester. — Galerne le retient.

DESGRANGES, à part, de l'autre côté.

A la prison ! Voilà le moyen de voir les autres face à face, sans qu'ils se méfient !...

* LE COMMISSAIRE.

A vous, monsieur, votre passeport ?

DESGRANGES, s'avançant.

Moi, je n'en ai pas.

TOUS.

Ah ! bah !

DESGRANGES, insolemment.

Eh bien, non, je n'en ai pas ! Mettez que je l'ai oublié, que je l'ai perdu et n'en parlons plus !

PIPETTE, à part.

Il ne donne pas le sien !

LE COMMISSAIRE.

Cela ne peut se passer ainsi ! Vous n'avez pas de passeport ?

DESGRANGES.

Non !

LE COMMISSAIRE.

Vous ne pouvez vous recommander de personne à Poitiers ?

DESGRANGES.

De personne !

PIPETTE, à part.

Et le cousin ? le juge ?

* Le com. va à Desgr. Les agents l'ont accompagné.

LE COMMISSAIRE.

Prenez garde! Je vais être forcé de délivrer contre vous un mandat provisoire d'arrestation.

DESGRANGES.

Je voudrais bien voir ça.

LE COMMISSAIRE.

Assez!

DESGRANGES, aux autres.

Laissez donc! S'il ose m'arrêter, je le ferai joliment secouer.

LE COMMISSAIRE.

Secouer, moi! Eh bien, je vous arrête, mon gaillard.

TOUS.

Oh! Monsieur le commissaire.

PIPETTE, à part, suivant cette scène.

Maladie!... Le mâtin se fait emballer exprès pour aller là-bas!... Tu n'iras pas sans moi, mon bonhomme!

LE COMMISSAIRE, aux agents.

Emparez-vous de cet homme! *

PIPETTE, s'élançant devant Desgranges.

Partir sans moi! Minute! Je ne le souffrirai pas. J'irai plutôt avec lui là-bas...

TOUS et GALERNE.

Hein! père Tribot!

PIPETTE.

Laisser arrêter mon camarade! Jamais!

* Au moment où les agents vont obéir, Pip. se précipite entre eux et Desgr. Les agents 1. — Desgr. 2. — Pip. 3. — le com. 4. — Gal.

* DESGRANGES.

Ne vous en mêlez pas.

PIPETTE.

Défendons-le, messieurs, défendons-le ! Je veux aller là-bas aussi !

DESGRANGES.

Voulez-vous vous taire !

PIPETTE.

C'est une infamie !

LE COMMISSAIRE.

Vous savez que je vais vous empoigner aussi !

** ANNETTE, rentrant.

On se dispute ? Monsieur Tribot, qu'y a-t-il ?...

PIPETTE, s'accrochant à Desgranges et repoussant Galerne ahuri.

A bas le commissaire !

DESGRANGES.

Lâchez-moi donc ! Ne vous en mêlez pas !

LE COMMISSAIRE, aux agents.

Enlevez-les tous les deux ! ***

PIPETTE.

A bas la police !

GALERNE.

Mais qu'est-ce qu'il a ?

* Gal. court à Pip. qu'il essaie de retenir. 1. — Desg. 2. — Pip. 3. — Gal. agents. 4. — le com.
** An. sortant de la cuisine et descendant entre Pip et Galerne. Desgr. passant devant Pip. se dirige vers la sortie de droite. Pip. s'accrochant à lui le suit. 1. — An. 2. — Gal. 3. — le com. les ag. 4. — Pip. et 5. — Desg.
*** Les agents s'emparent de Pip. et l'entraînent vers la droite.

ANNETTE.

Il est enragé !

Les agents empoignent Pipette qui s'accroche à Desgranges. On les entraîne tous les deux sous les yeux de Galerne et des commis-voyageurs consternés.

Rideau.

QUATRIÈME TABLEAU

Une cour de prison. — Au fond, le mur est percé d'une porte s'ouvrant sur une seconde cour dans laquelle passe et repasse une sentinelle. — A gauche, une grille. — A droite, une porte. — Un banc à droite, au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

DESCOSSES, L'ABBÉ GEORGET, UN GUICHETIER.

* DESCOSSES, entrant le premier.

Suivez-moi, monsieur l'abbé Georget! (L'abbé paraît. Au guichetier.) Allez me chercher l'autre **.

Le guichetier sort. — La porte du fond reste ouverte. On voit de temps en temps la sentinelle.

L'ABBÉ.

Pourquoi m'avez-vous tiré de mon cachot?

DESCOSSES.

Pour vous annoncer une bonne nouvelle! En vous amenant ici ce matin, M. le juge Drault m'avait dit de vous mettre au secret; or, on le lève, le secret; on

* Desc. entre le premier par la petite porte du fond, qui reste ouverte et laisse voir une sentinelle gardant la grande porte de sortie, fermée. L'abbé vient ensuite.

** Le guichetier sort par le fond à gauche, laissant la porte ouverte. — 1. Desc. — 2. L'ab.

vous permet de recevoir des lettres, d'écrire, de communiquer avec vos amis...

L'ABBÉ, vivement.

Même avec Pierre?

DESCOSSES.

Votre complice? excusez, c'est le mot ordinaire. Oui, monsieur l'abbé, même avec M. de Rochereuil : on va vous l'amener ici.

L'ABBÉ.

Ici? Où suis-je donc?

DESCOSSES.

Dans la cour du parloir de la prison, dont je suis quasiment le chef; près du vestiaire des prisonniers * et du couloir conduisant au greffe ** où vous allez être appelé tout à l'heure. Eh bien, est-ce une bonne nouvelle?

L'ABBÉ, froidement.

Oui, à première vue.

DESCOSSES.

Ça vous distraira toujours un peu. Seulement, dès que la nuit viendra, je vous ramènerai dans vos cachots.

L'ABBÉ.

Et on ne nous demande rien en échange de cette faveur?

DESCOSSES.

Rien!

L'ABBÉ.

Hum! C'est trop, Descosses, c'est trop.

DESCOSSES.

Sauf votre respect, monsieur l'abbé, vous êtes un prisonnier bizarre : rien ne vous produit d'effet à vous.

* Desc. indique le 1er plan de gauche.
** Desc. indique la porte grillée du second plan.

L'ABBÉ.

J'ai déjà vu tant de choses!

DESCOSSES, à part.

Drôle d'homme! (Haut.) * Voilà votre compagnon qu'on vous amène, monsieur l'abbé.

Rochereuil paraît accompagné d'un gardien et d'un soldat, il va vivement à l'abbé.

** ROCHEREUIL.

Enfin, je vous retrouve!

L'ABBÉ, avec calme.

Bonjour, Pierre.

DESCOSSES, au gardien.

Au large, vous autres ***! (A l'abbé.) Vous voyez, on vous laisse tranquilles; il y a bien une petite sentinelle dans la première cour et mon guichetier qui va et vient, mais ils ne sont pas gênants, pas vrai?

L'ABBÉ.

Pas du tout! S'ils n'y étaient pas, mon bon Descosses, il me manquerait quelque chose, je les demanderais.

DESCOSSES, à part.

Drôle d'homme! Allons ****! Pourvu qu'ils prennent des suppléments.

Il rentre dans le bâtiment de gauche.

* Roch. parait au fond, accompagné d'un geôlier et de deux soldats. — 1. Desc. — 2. Roch. — 3. L'ab.
** Roch. descend à l'abbé.
*** La porte du fond est refermée par le gardien qui disparait avec les soldats.
**** Il sort par la grille du second plan à gauche qu'il referme avec soin.

SCÈNE II

ROCHEREUIL, L'ABBÉ.

ROCHEREUIL, avec élan *.

Ah! je n'espérais pas que ce plaisir me serait donné!

L'ABBÉ.

Moi non plus, cher enfant, et j'ai tressailli malgré moi tout à l'heure, mais prends garde! Je crains plus les égards que la rigueur. On va nous dépêcher quelque espion : c'est l'enfance de l'art.

ROCHEREUIL.

Ainsi nous voilà arrêtés, arrêtés tous deux, dès le premier pas! Cela ne vous émeut pas, l'abbé, de vous dire que ce soir les dispositions dernières vont être prises et que nous n'en aurons pas notre part, nous les ouvriers de la première heure.

L'ABBÉ.

Pense moins à l'ouvrier, plus à l'œuvre.

ROCHEREUIL.

Nous le manquerons, le rendez-vous fixé pour cette nuit, nous ne combattrons pas avec les autres!

L'ABBÉ.

Qui sait?

ROCHEREUIL.

Vous avez un moyen de rejoindre ceux que nous avons convoqués?

L'ABBÉ.

Non, pas encore.

* 1. — Roch. — 2. l'abbé.

ROCHEREUIL.

Eh bien, alors! Dans dix heures nos amis se partageront les rôles à la peine et à l'honneur. Qu'avons-nous pour nous rendre libres?

L'ABBÉ.

Nous avons dix heures. (*Avec énergie.*) Et dussions-nous risquer le coup de fusil d'une sentinelle, déchirer notre chair contre ces barreaux et ces murs, nous irons là-bas, Pierre, nous irons!

ROCHEREUIL.

L'abbé!

L'ABBÉ.

Ah! tu t'étonnes de l'entendre parler ainsi, le vieux prêtre! C'est que cette heure que tu attends depuis deux ans, je l'attends depuis dix! La hardiesse de notre plan t'a troublé peut-être : dans ces choses, la simplicité et l'audace sont tout; je ne redoute rien. Si, cependant, je sens mon courage s'affaiblir quand je songe à toi!

ROCHEREUIL.

A moi! Oubliez-vous que c'est mon père dont je continue l'œuvre, que je venge?

L'ABBÉ.

Pierre, quelquefois, malgré le serment fait à ton père, j'ai été pris d'un scrupule, d'un remords. Quand ta mère tournait vers moi ses yeux inquiets, je tressaillais, j'étais sur le point d'étouffer chez toi cette flamme généreuse, cette haine de la tyrannie; et aujourd'hui même, au moment où la décision que nous allons prendre va peut-être te coûter la vie, je me sens troublé par la crainte d'avoir trop obéi au père en jetant le fils dans mes dangers. Ah! Pierre, dis-moi que tu m'approuves, dis-moi que tu me pardonnes et que, quoi qu'il arrive, tu ne renieras pas, tu ne maudiras pas ton vieux maître!

ROCHEREUIL.

Vienne la mort même, et je vous suivrai et je vous bénirai!

L'ABBÉ.

Bien ! Silence ! Descosses !

SCÈNE III

Les Mêmes, plus DESCOSSES.

DESCOSSES.

Il faut aller au greffe, Messieurs, pour une petite formalité. Conduisez ces messieurs ! Avec beaucoup d'égards.

L'ABBÉ.

Allons ! **

Un guichetier précède l'abbé et Pierre ; un soldat les suit. Ils disparaissent à gauche.

SCENE IV

DESCOSSES, ANNETTE, puis PIPETTE, DESGRANGES, Un Guichetier.

*** ANNETTE, au fond.

Oui, monsieur le militaire, je viens pour M. Descosses ; c'est curieux, je ne vous avais pas encore remarqué ; c'est donc la première fois que vous êtes de garde ici ?

* Desc. entre de gauche, deuxième plan. Le gardien et deux soldats restent sur le seuil de la porte. Soldats, le Gardien. 1. Desc. — 2. Roch. — 3. L'ab.

** Ils sortent par la gauche, deuxième plan.

*** La porte du fond est ouverte par le factionnaire. Annette paraît. — 1. Desc. — 2. An.

DESCOSSES.

Annette ! * (Elle descend.) Je t'ai déjà défendu de causer avec les sentinelles et les guichetiers ! Tu les fais bavarder tous...

ANNETTE.

Pardon ! Je ne parle qu'à ceux qui sont gentils !

DESCOSSES.

Tu viens apporter le repas des deux prisonniers à la pistole !

ANNETTE.

Des quatre prisonniers !...

DESCOSSES.

Comment, quatre ? (Comptant.) L'abbé, M. de Rochereuil.

ANNETTE.

Je vous en annonce deux autres, deux voyageurs qu'on a arrêtés chez papa.

DESCOSSES.

Oh ! bonheur !

ANNETTE.

Alors je venais voir s'il fallait doubler les parts.

DESCOSSES.

Non, inutile, quand il y en a pour deux... Et où sont-ils ?

ANNETTE.

On vous les amène. Il y en a un qui est très bien ; M. Descosses, je vous le recommande.

DESCOSSES

Deux nouveaux à la pistole ! Ah ! le Seigneur est bon ! **

Un guichetier paraît et introduit Pipette et Desgranges.

* Le factionnaire referme la porte du fond.
** La porte du fond s'ouvre. Un guichetier introduit Desc. et

PIPETTE.

Par ici, cher ami.

DESCOSSES, étonné.

M. Tribot!

DESGRANGES, bourru, à Pipette.

Je vous défends de me parler, vous!

PIPETTE.

Dévouez-vous donc! Moi qui me suis fait arrêter pour vous! *

DESGRANGES.

Qui est-ce qui me débarrassera de cet homme-là!

DESCOSSES, s'empressant et prenant le papier que lui donne le guichetier.

Messieurs, soyez les bienvenus. « Bernard, pas de passeport. Tribot, rébellion, insultes aux agents. » Parfait! Je vais préparer vos cellules... vos jolies petites cellules!

ANNETTE, bas.

Je vous recommande le plus jeune. (Saluant Desgranges.) Bonjour, M. Bernard! **

DESGRANGES, sans lui répondre, à part.

Où sont mes conspirateurs?

Il va au fond regarder.

PIPETTE, à Descosses. ***

Je vais vous raconter mon cas. Figurez-vous que...

DESCOSSES.

Inutile... je ne m'occupe jamais des affaires des pri-

Pip. puis referme la porte sur lui. 1. Des. — 2. An. — 3. Le gui. — 4. Pip. —

* Le guichetier descend à Desc. — 1. Le guich. — 2. Desc.

** Pour dire bonjour à Desgr. Ann. passe devant Pip.

*** Desgr. remonte en dehors, vers le fond, Ann. le suit.

sonniers; ce qui m'intéresse c'est de savoir s'ils sont à la pistole ?

DESGRANGES. *

A la pistole, peut-on causer avec les autres prisonniers ?

PIPETTE.

J'allais le demander. J'aime tant la société!

DESCOSSES.

Parfaitement, c'est l'heure de promenade des prisonniers de choix; il y en a deux, M. l'abbé Georget et M. de Rochereuil qui en sortant du greffe vont venir ici ?

DESGRANGES.

Ici!

PIPETTE, à part.

Tu ne les verras pas sans moi, mon bonhomme.

DESGRANGES.

Alors, va pour la pistole!... **

ANNETTE, vexée.

Il ne me regarde pas. (Haut.) Bonjour, monsieur Bernard.

DESGRANGES, distrait.

Bonjour! bonjour! ***

PIPETTE.

C'est bientôt dit, à la pistole! Combien est-ce ? Dans le commerce, on a l'habitude de marchander.

* Desgr. descend à Desc. toujours suivi par Ann. 1. Le gui. — 2. Desc. — 3. Desgr. — 4. Ann. — 5. Pip.

** Desg. remonte et gagne la droite en passant derrière Pip. An. fait de même.

*** Desgr. reste absorbé. — 1. Le g. — 2. Desc. — 3. Pip. — 4. An. — 5. Desg.

DESCOSSES, indigné.

Marchander !

PIPETTE.

Comme ami, je demande une petite réduction, monsieur Descosses, voyons.

DESCOSSES.

Une réduction ! (Au guichetier, désignant Pipette.) Enlevez-le.

PIPETTE, protestant.

Hein ? (A part.) Sapristi !... J'ai eu tort de dire ça, moi !

DESCOSSES. *

Allez ! (Le guichetier entraîne Pipette à gauche.) Je le surveillerai, celui-là ! (A Desgranges.) Je vais m'occuper de monsieur **. A la pistole !

SCÈNE V

ANNETTE, DESGRANGES, puis L'ABBÉ et ROCHEREUIL.

*** DESGRANGES, pensif.

Comment vais-je les aborder ?

ANNETTE.

Monsieur Bernard ! Vous n'avez pas l'air de faire attention à moi ! Elle n'est pas grave, votre affaire ? (Coquettement.) On peut causer.

* Desc. fait passer Pip. au guichetier ; celui-ci entraîne Pip. par la gauche, deuxième plan.
** Desc. suit le guichetier et Pip. en fermant la porte.
*** 1. An. — 2. Desgr.

DESGRANGES.

Dans un autre moment je ne penserais qu'à ça, mon enfant... mais ici...

ANNETTE.

Ne vous tourmentez pas; Descosses sera aimable avec vous, je lui ai parlé; vous serez bien nourri, je soignerai vos plats; et vous en aurez pour deux ou trois jours sans doute. Ah! M. de Rochereuil et l'abbé Georget voudraient bien être à votre place.

DESGRANGES, vivement.

Vous les connaissez?

ANNETTE.

Pardine! Comme toute la ville. (Regardant à gauche. *) Tenez, les voilà dans le couloir du greffe.

DESGRANGES.

Ils viennent! Annette! voulez-vous me rendre un grand service?

ANNETTE.

Je ne demande que ça, monsieur Bernard!

DESGRANGES.

Parlez-leur de moi! Intéressez-les à mon sort!

ANNETTE.

Je veux bien. **

Paraissent à gauche Pierre de Rochereuil et l'abbé, suivis du guichetier qui traverse la scène et les laisse.

DESGRANGES, à part.

A mon affaire!

Il s'assied à droite. ***

* An. regarde au deuxième plan de gauche à travers la grille.
** L'ab. entre le premier. Roch. vient ensuite. Le guichetier referme la porte, et va ouvrir celle du fond. — 1. Roch. — 2. Le gui.— 3. L'ab. — 4. An. — 5. Desgr.
*** Desgr. va s'asseoir sur le banc à droite.

L'ABBÉ.

Tiens! Annette. Tu apportes notre dîner?

ANNETTE, saluant.

Oui, monsieur l'abbé, et celui de ce jeune homme. (Elle montre Desgranges.) Un client à papa qu'on vient d'arrêter chez nous! Je vous le recommande! Si on se met à arrêter les jolis garçons, à présent! *

Elle sort.

SCÈNE VI

L'ABBÉ, ROCHEREUIL, DESGRANGES.

** L'ABBÉ, à Rochereuil.

Attention!

Il montre Desgranges.

DESGRANGES, haut, sans les regarder.

Ma pauvre femme! mes pauvres enfants! c'est affreux.

L'ABBÉ, à part.

D'où vient celui-là? ***

Signe échangé avec Rochereuil qui s'approche de Desgranges.

ROCHEREUIL.

Qu'avez-vous, monsieur?

DESGRANGES, brusquement.

Ce que j'ai? Que vous importe?

* An. sort avec le guichetier par le fond.
** 1. Roch. — 2. L'ab. — 3. Desgr.
*** Sur un signe de l'abbé, Roch. va à Desg. — 1. L'ab. — 2. Roch. — 3. Desg.

* ROCHEREUIL, à l'abbé.

Il n'est point bavard, le camarade.

L'ABBÉ.

Laissons-le ! **

Ils vont vers la gauche.

DESGRANGES, à part.

Comment ! Ils s'éloignent ! (Haut.) *** Excusez-moi, messieurs ; j'ai cédé à un petit mouvement de colère sans songer que vous deviez être aussi malheureux que moi !

ROCHEREUIL.

On vient de vous conduire ici ?

DESGRANGES.

Oui, et les miens vont m'attendre, se désoler.

L'ABBÉ.

Vous n'êtes pas de la ville ?

DESGRANGES, vivement.

Non, je suis de Paris, j'étais à Poitiers pour affaires.

ROCHEREUIL.

Pourquoi vous a-t-on arrêté ?

DESGRANGES.

Pour une parole imprudente, un mot sur l'Empereur. Il en faut si peu aux hommes de Bonaparte pour mettre la main sur un patriote. (A part.) Ils m'écoutent, ça mord !

L'ABBÉ.

Question politique alors ?

DESGRANGES.

Oui !

* Roch. revient à l'ab.
** Ils gagnent la gauche.
*** Desgr. se lève et vient à Roch.

L'ABBÉ, méfiant.

Tiens, comme nous !

DESGRANGES.

Comme vous? Ah! vous êtes M. de Rochereuil, M. l'abbé Georget ! C'est à cause de vous que je suis ici.

ROCHEREUIL, regardant l'abbé.

A cause de nous?

DESGRANGES.

Oui ; on parlait de vous dans un groupe, on racontait votre arrestation; alors moi, en vrai fils de Jacobin, j'ai pris votre parti, sans voir que des coquins de policiers m'observaient, je me suis indigné... et je me suis fait prendre.

L'ABBÉ, ironique.

Oh ! voilà qui est vraiment malheureux !

DESGRANGES.

Je ne le regrette plus maintenant que je puis serrer les mains de deux martyrs de ma cause...

ROCHEREUIL, s'écartant.

Martyrs ! Pas encore !

DESGRANGES.

De deux victimes de ce gouvernement que nous briserons....

* L'ABBÉ, froidement.

Pardon, qui vous dit que nous voulions le briser ?

DESGRANGES, étonné.

Hein ?

L'ABBÉ, d'un air bonhomme.

On fait bien des réflexions, allez, monsieur, en pri-

* L'ab. passe devant Roch. — 1. Roch. — 2. L'ab. — 3. Desgr.

son! Moi, je finis par trouver que l'empereur n'a pas tort.

DESGRANGES.

Vous dites ?

L'ABBÉ.

Mettez-vous à sa place : on l'attaque, cet homme, il se défend.

DESGRANGES.

Est-ce vous que j'entends ? Vous qui...

L'ABBÉ.

Pas si haut ! Vous allez vous compromettre !

DESGRANGES, après un silence.

Allons, la mèche est éventée ! Mes compliments, messieurs.

L'ABBÉ, doucement.

Compliments ? et de quoi ?

DESGRANGES, changeant de ton.

Nous nous comprenons. Rien à faire avec vous. Eh bien ! on jouera cartes sur table. Et ce que la ruse ne donne pas, on l'aura par d'autres moyens.

Rochereuil hausse les épaules.

L'ABBÉ.

Je vois avec plaisir que monsieur n'est pas entêté.

DESCOSSES, accourant. *

J'ai préparé votre chambre, monsieur Bernard, vous avez le...

** DESGRANGES.

Inutile ! Qu'on me mène au directeur.

* Desc. vient par le 2e plan gauche. — 1. Desc. — 2. Roch. — 3. l'ab. — 4. Desgr.
** Desgr. passant par derrière va à Desc. — 1. Desc. — 2. Desgr. — 3. Roch. — 4. l'ab.

DESCOSSES.

Mais...

DESGRANGES.

Suivez-moi au greffe ; je vais me faire reconnaître et sortir.

DESCOSSES.

Sortir, déjà ! *

DESGRANGES.

A bientôt, messieurs ! nous nous reverrons.

DESCOSSES.

Cependant...

DESGRANGES.

Venez ! (A part.) C'est manqué ! **

Desgranges sort suivi par Descosses.

DESCOSSES.

On ne sort pas comme ça, monsieur ! monsieur...

SCÈNE VII

L'ABBÉ, ROCHEREUIL, puis PIPETTE.

*** ROCHEREUIL.

Vous le disiez bien : on va jouer des espions avec nous.

L'ABBÉ.

Je suis humilié ; ces messieurs nous croient donc bien bêtes !

* Desc. retourne à la porte du 2e plan gauche.
** Desgr. sort par le 2e plan gauche suivi par Desc.
*** 1. Roch. — 2. L'ab.

VOIX DE PIPETTE. *

J'ai la permission du parloir ! J'ai payé la pistole !

ROCHEREUIL.

Encore un !

** LE GUICHETIER, paraissant avec Pipette.

Les prisonniers vont rentrer; vous n'avez que dix minutes.

PIPETTE. ***

J'y tiens ; je veux faire connaissance avec les camarades ! (Descendant et saluant.) Messieurs, serviteur. (Bas.) Eloignons-nous, j'ai à vous parler.

L'ABBÉ.

Parlez tout haut, mon brave, et gagnez votre argent vivement !

ROCHEREUIL.

Oui, ce jeu devient agaçant !

PIPETTE.

Qu'est-ce qu'ils ont ? (Se rapprochant.) **** L'autre est parti furieux, je viens de le rencontrer ! Vous l'avez dépisté, bravo ! Ça se sent tout de suite, un mouchard, avec un peu de flair ! Je tenais tout de même à vous prévenir.

L'ABBÉ.

Rochereuil, ce n'est plus le même procédé.

ROCHEREUIL.

Celui-là prend l'air bonhomme !

PIPETTE.

Hein ? Vous croyez que je suis dans le jeu de Desgranges ! Mais je suis Pipette, le père Pipette !

* A gauche 2e plan.
** Le guich. vient du 2e plan gauche, suivi par Pip. qui passe devant lui.
*** 1. Le g. — 2. Pip. — 3. Roch. — 4. L'ab.
**** Pip. les entraîne vers la droite.

ROCHEREUIL, souriant.

Joli nom !

PIPETTE, bas.

C'est moi que M. Fouché a envoyé...

ROCHEREUIL.

Fouché à présent !

PIPETTE.

Je n'ai pu vous joindre avant votre arrestation... Alors je me suis fait coffrer pour...

L'ABBÉ.

Allez, mon ami, amusez-nous !

PIPETTE.

Ils se méfient ! Ah ! maladie ! pour une fois que je dis la vérité ! Voyons, messieurs, on va nous ramener en prison, nous n'avons pas de temps à perdre. Pour me faire reconnaître, faut-il vous parler du mot des frères Bleus et du rendez-vous de ce soir ?

L'ABBÉ, froidement.

Décidément, celui-là est bien plus drôle que l'autre !

PIPETTE.

Pas un mouvement ! Mâtin ! ça fait plaisir de travailler avec vous ! Mais je vais vous donner de ma sincérité une preuve après laquelle vous ne vous méfierez plus. Vous devez être gênés de ne pas pouvoir aller ce soir à la grande entrevue !... J'ai trouvé un endroit où nous serons très bien... chez mademoiselle Juliette... (Mouvement de Pierre, l'abbé le retient.) Et je vais vous donner le moyen de sortir d'ici !

L'ABBÉ.

Vous ?

ROCHEREUIL.

Sortir d'ici ? ce soir ? Pour voir Juliette ?

PIPETTE.

Ah ! vous ne faites plus la sourde oreille ! Vous allez le voir à l'œuvre, le père Pipette ! Je vous l'ouvrirai la porte, et c'est Descosses qui la refermera derrière nous.

L'ABBÉ.

Ah ! si vous me montrez ça !

PIPETTE.

Voilà, monsieur l'abbé, voilà !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, plus DESCOSSES.

DESCOSSES *.

Allons, assez causé ! Il faut rentrer, messieurs.

PIPETTE.

Où ça ?

DESCOSSES.

Dans vos cellules, parbleu !

PIPETTE, froidement.

Non !

DESCOSSES.

Comment, non ?

PIPETTE.

Laissez-moi finir une histoire très intéressante.

DESCOSSES.

Une autre fois **.

* Desc. vient du 2e plan gauche. — 1. Le guich. — 2. Desc. — 3. Pip. — 4. Roch. — 5. l'Ab.

** Desc. se dirige vers le 1er plan gauche, se préparant à ouvrir la porte.

PIPETTE.

Sur les vols de la ville, ces fameux vols qui depuis trois nuits terrifient votre Poitiers.

* DESCOSSES.

Hein ?

PIPETTE.

Je n'ai plus qu'à nommer l'auteur.

DESCOSSES.

L'auteur ! Vous le connaissez ?

PIPETTE.

Intimement.

DESCOSSES.

Blagueur !

PIPETTE.

C'est vous !

DESCOSSES, reculant.

Moi !

ROCHEREUIL.

Lui ! Descosses !

L'ABBÉ.

Impossible !

DESCOSSES.

Tu mens !

PIPETTE.

Je mens ! Alors, pourquoi cette mine effarée ?... Pourquoi a-t-il peur ?

L'ABBÉ.

Eh ! quoi ! ces maisons au pillage...

* Desc. s'arrête.

PIPETTE.

C'est l'œuvre de notre brave geôlier! Que voulez-vous, il a des insommies, alors toutes les nuits... il s'en va...

DESCOSSES.

Vous la finirez au cachot, votre histoire!

PIPETTE.

La belle avance, je la raconterai demain au directeur.

DESCOSSES.

Au directeur!

PIPETTE.

Ou au juge... Quand j'ai une histoire à raconter, il faut qu'elle sorte! choisissez mes confidents : ces messieurs ou le directeur.

DESCOSSES, s'efforçant de rire.

C'est une farce!

ROCHEREUIL.

Des détails! vite!

L'ABBÉ.

Oui, parlez!

DESCOSSES.

Parlez!

PIPETTE.

Et le gêneur, là-bas!

Il montre le guichetier.

DESCOSSES, allant au guichetier.

Ecartez-vous, mon brave. * (Il ferme la porte et redescend. A Pipette.) Tu m'as vu?

* Le guich. sort par le 2e plan gauche. Desc. ferme la porte et revient à Pip.

PIPETTE.

Tu me tutoies? va pour le tutoiement. Oui, je t'ai vu! Bien par hasard! J'aime à flâner la nuit. Où allions-nous hier à deux heures du matin?

DESCOSSES.

A deux heures du...

PIPETTE, le pressant.

Où avons-nous perdu notre bonnet?

Il sort de sa poche le bonnet du troisième tableau.

DESCOSSES.

Mon bonnet!

PIPETTE.

Où sommes-nous rentré... avec les autres?

L'ABBÉ.

Les autres?

PIPETTE.

Deux voleurs confiés à la garde de Descosses: les frères Blanchard, spécialistes: il les sort toutes les nuits.

L'ABBÉ.

Bah!

DESCOSSES.

C'est faux.

PIPETTE.

Par une petite porte abandonnée, notre ami file avec ses associés; on rentre avant l'aurore et on partage la récolte; ils sont bien tranquilles, allez, on ne viendra jamais les chercher ici!

ROCHEREUIL.

Il se pourrait!

DESCOSSES.

Mensonges!

PIPETTE.

Mensonges ! Le directeur ! Je veux voir le directeur, avec mes preuves, je veux voir le juge ! J'en ai, des preuves !

DESCOSSES.

Arrête, brigand, arrête ! Ne me perds pas !

PIPETTE.

Ah ! me croyez-vous, maintenant, messieurs ?

ROCHEREUIL.

Nous vous croyons !

L'ABBÉ.

Nous vous tenons, Descosses.

* DESCOSSES.

Grâce ! Ne me dénoncez pas ! Ça me ferait peut-être perdre ma place !

PIPETTE.

Peut-être est joli.

L'ABBÉ.

Réfléchis donc, malheureux, ce sont les galères qui t'attendent.

PIPETTE.

Oh ! vingt ans au plus !

DESCOSSES.

Vingt ans ! Ah ! vous voulez me perdre, je le vois !

L'ABBÉ.

A quoi bon ! nous voulons votre obéissance, voilà tout.

DESCOSSES.

C'est la liberté que vous allez exiger de moi ?

* Desc. passant devant Pip. et Roch. va jusqu'à l'ab. — 1. Pip. 2. — Roch. 3. — Desc. 4. — l'Ab.

PIPETTE.

Est-il assez fin, ce Descosses!

ROCHEREUIL.

La liberté, c'est-à-dire le moyen de retrouver ce soir nos compagnons et Juliette. Oui, nous la voulons, notre liberté!

PIPETTE.

N'insistez pas pour nous retenir, vous nous vexeriez.

DESCOSSES.

Ça, jamais! Jamais je n'y consentirai!

ROCHEREUIL.

Il refuse! Tu préfères donc le bagne? Tu veux que nous parlions?

PIPETTE.

Mais, animal, la fuite, ça vaut mieux que notre dénonciation.

DESCOSSES.

Moi qui vous soignais si bien, moi qui croyais que vous teniez à moi!

L'ABBÉ.

Assez causé! donne tes clés!

DESCOSSES, se jetant à ses pieds.

De grâce, ne me laissez pas comme ça! Trouvez-moi une excuse. Si je n'en ai pas, j'aime autant tout avouer, j'aime autant vous livrer.

ROCHEREUIL, le menaçant.

Hein! Coquin!

L'abbé le retient.

* PIPETTE.

Pas de violence! Il a raison! Oui, mon bon Descosses,

* Pip. passe à Desc. — 1. Roch. — 2. Pip. — 3. Desc. — 4. L'ab.

nous devons t'éviter des ennuis. Arrangeons une évasion.

DESCOSSES.

Une évasion?

PIPETTE.

Classique. Ces messieurs auront descellé les barreaux, creusé le mur, volé les clefs *.

L'ABBÉ.

Oui.

DESCOSSES.

On ne me croira pas.

PIPETTE.

Faisons-le **.

DESCOSSES.

Dégrader moi-même ma prison! Quel métier pour un geôlier!

ROCHEREUIL, écoutant ***.

La ronde passe dans la cour.

L'ABBÉ.

La ronde! Réponds pour nous! ****

Silence. La ronde s'approche.

UNE VOIX, au dehors.

Quel bruit fait-on ici?

DESCOSSES, ***** sur un geste de l'abbé, va ouvrir le judas qui est dans la porte et dit :

Ne vous inquiétez pas, je suis là.

* Pip. lui prend ses clefs et les donne à l'abbé.
** Pip. entraîne Desc. aux barreaux de droite. — 1. Roch. — 2. L'ab. — 3. Desc. — 4. Pip.
*** Roch. au fond à gauche de la porte.
**** Desc. passe devant l'ab. — 1. Roch. — 2. Desc. — 3. L'ab. — 4. Pip.
***** Desc. ouvre le judas de la porte.

LA VOIX.

Descosses?

L'ABBÉ, soufflant.

Je cause avec un prisonnier.

DESCOSSES.

Je cause avec un prisonnier, ce bon M. l'abbé.

LA VOIX.

Oh! alors, bonsoir! *

PIPETTE, bas.

Bonsoir! Il est très poli, ce gardien!

ROCHEREUIL.

Ils s'éloignent.

** DESCOSSES, à Pipette.

Déchirez mon habit, monsieur Tribot, que j'aie bien l'air de m'être défendu!

PIPETTE.

Veux-tu que je t'attache?

DESCOSSES.

Oh! oui.

Pipette défait la ceinture de Descosses qui l'aide et l'attache avec elle sur le banc ***.

PIPETTE.

Dis que je ne suis pas gentil.

DESCOSSES.

Plus fort, monsieur Tribot, plus fort!

ROCHEREUIL.

Et maintenant, quel chemin devons-nous suivre?

* Desc. referme le guichet.

** Desc. retourne à Pip. L'ab. est allé à Roch. — 1. Roch. — 2. L'ab. — 3. Desc. — 4. Pip.

*** Pip. fait étendre Desc. sur le banc, la tête tournée vers la droite.

DESCOSSES.

Là, dans le couloir du greffe, * à droite, il y a une petite porte : voilà la clef. Vous tombez dans une cour abandonnée. Avec ceci, la porte de la cour s'ouvrira. C'est le chemin que je suis la nuit!

PIPETTE.

Compris! Vite! **

DESCOSSES, attaché.

Monsieur de Rochereuil, mon bon abbé, soyez prudents! Ne vous faites pas prendre. En sortant, tournez à gauche; dehors, passez par le clos qui donne sur la campagne.

PIPETTE.

Descosses, tu es un ange!

L'ABBÉ.

Allons! ***

Il sort à gauche en entraînant Rochereuil, pendant que Pipette met un bâillon à Descosses.

DESCOSSES.

Ne vous faites pas prendre! ****

Pipette sort en le saluant comiquement.

* Il indique le 2e plan gauche.
** L'abbé ouvre la grille du 2e plan gauche.
*** L'ab. entraîne Roch. par le 2e plan gauche. Pip. bâillonne Desc.
**** Pip. sort par le 2e plan gauche.

CINQUIÈME TABLEAU

La chambre de Juliette; porte au fond, portes à gauche et à droite. — A gauche, large fenêtre donnant sur la campagne. — C'est le soir. — Clair de lune. — Mobilier simple. — Table à gauche, chaises. — Bougie allumée sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIETTE, LOUIS.

* JULIETTE.

Rien que le silence, et la nuit! Et pas une nouvelle de cet homme que nous avons vu chez Galerne.

LOUIS.

J'ai eu tort de croire à ses conseils et de venir vous installer ici dans ce quartier perdu. **

JULIETTE.

Ne fallait-il pas tout tenter pour revoir l'abbé et votre frère? Espérons encore! Ainsi voilà où nous en sommes réduits : à tout attendre de l'adresse et de la pitié d'un inconnu!

LOUIS.

Et parmi les bourgeois de cette ville endormie pas un

* Louis, regardant par la fenêtre de gauche. Juliette assise sur un fauteuil à droite. — 1. L. — 2. Jul.

** Louis vient en scène, au-dessus de la table.

ne se lèverait pour me suivre si je lui criais : Cette tyrannie qui me frappe aujourd'hui peut te frapper demain : brisons-la ! *

JULIETTE, se rapprochant. **

Encore cette exaltation qui désole madame de Rochereuil; qu'elle n'ait pas à craindre aussi pour vous, monsieur Louis; les fils qui conspirent, les mères les pleurent par avance.

LOUIS.

Ils sont pleurés par les mères, mais ils ont toutes les pensées des autres femmes... *** et je tiens tant à gagner votre affection.

JULIETTE.

Mon affection ?

LOUIS.

Je le dis, mon secret, puisque vous ne cherchez pas à le deviner : Je vous aime!

JULIETTE.

Vous m'aimez?

LOUIS.

Elle ne l'avait même pas vu!... C'est pour me consacrer à vous que j'ai accepté cette tranquillité oisive à laquelle mon frère et l'abbé me condamnaient... Je la déteste aujourd'hui, car je lis dans vos yeux que votre âme est tout entière avec ceux qui luttent et qui souffrent!

JULIETTE.

Malheureuse que je suis! Je voulais n'apporter que le bonheur dans votre maison, et je trouble votre vie à vous qui êtes la dernière espérance de ma bienfaitrice! Laissez-moi vous arracher la promesse d'être calme!

* Louis se laisse tomber assis à droite de la table.
** Jul. se lève et va à lui.
*** Louis se lève.

LOUIS.

Calme!

JULIETTE.

Travaillons ensemble à délivrer votre frère, rendons la confiance à votre mère, mais ne commettez pas d'imprudences.

LOUIS.

Ce sont les imprudents qu'on aime!

JULIETTE.

Vous doutez de mon estime?

LOUIS.

C'est votre amour que je veux!

JULIETTE.

Mon amour!

LOUIS.

Promesse pour promesse; répondez! Si je borne mon ambition à garder, à consoler ma mère, pourrez-vous m'aimer un jour?

JULIETTE, avec effort.

La reconnaissance, le désir de me dévouer pour votre famille vous assurent de mes sentiments; mais avant de vous répondre, il faut que je parle à votre frère, que je le voie! Oui, quand il m'aura dit ce que je crains, ce que je redoute... alors... Mais laissez-moi lui parler, je vous en prie!

LOUIS.

J'attendrai!

JULIETTE.

La nuit s'avance; nous ne saurons rien sans doute aujourd'hui, retournez auprès de madame de Rochereuil.

LOUIS.

A demain, Juliette.

JULIETTE.

A demain!

* LOUIS, en s'en allant, à part.

Pourquoi veut-elle parler à Pierre?

Il sort.

SCÈNE II

JULIETTE, puis PIPETTE.

JULIETTE. **

C'est lui qui m'aime! Et malgré moi toutes les pensées de mon cœur vont à l'autre. Pense-t-il à moi, Pierre! Verra-t-il jamais en moi autre chose qu'une amie? Est-il libre? Ah! que cette incertitude est cruelle!

*** PIPETTE.

Peut-on entrer?

JULIETTE.

Grand Dieu! ****

***** PIPETTE.

N'ayez donc pas peur! C'est moi! J'ai grimpé par la fenêtre de cette chambre.

JULIETTE.

L'homme de ce matin?

PIPETTE.

Vous avez suivi mes instructions? c'est très bien; les femmes comprennent si mal d'ordinaire!

* Louis est allé prendre son chapeau sur la chaise à gauche de la porte d'entrée, et sort par le fond.
** Jul. se rassied à droite de la table.
*** Pip. paraissant par la porte de gauche.
**** Jul. se lève et gagne la droite.
***** Pip. gagne la scène. — 1. Pip. — 2. Jul.

JULIETTE.

Et vous, monsieur, tiendrez-vous vos promesses?

PIPETTE.

Parbleu! Ils me suivent, nos prisonniers; M. l'abbé, M. Pierre...

JULIETTE.

Je vais le revoir!

PIPETTE.

Minute, mademoiselle, il va falloir vous retirer et fermer les oreilles. Tenez, veuillez nous céder la place, et vous enfermer ici... * (Il a été à droite et a ouvert la porte de la chambre.) C'est de la part de ces messieurs que je le demande.

JULIETTE.

Je ne les verrai donc pas?

PIPETTE.

Plus tard, s'ils le jugent à propos, mais pour le moment, nous avons besoin de cette pièce! Nous attendons du monde!

JULIETTE **.

J'obéis, monsieur, mais promettez-moi de dire à M. de Rochereuil que je suis là et que je l'attends.

PIPETTE.

On le lui dira, mademoiselle!

Il la conduit à droite.

JULIETTE, entre, en disant.

Il est libre! ***

PIPETTE.

Hum! Elle est nerveuse, la jeune dame, je n'aime pas ça! Aux autres! **** (Il va au fond. — Il ouvre la porte et

* Pip. passant derrière Jul. va à la porte de droite. — 1. Jul. — 2. Pip.
** Jul. remonte à Pip.
*** Jul. sort par la droite.
**** Pip. va à la table, prend la bougie, ouvre la porte de gauche et élève la bougie par deux fois : puis la repose sur la table.

élève la bougie à l'entrée, puis redescend en scène.) Pourvu qu'ils aient pu me suivre de loin dans cette nuit de charbonniers ! *

Un homme paraît au fond, c'est Philopœmen.

SCÈNE III

PIPETTE, PHILOPŒMEN, ALBERTI, FOUCHÉ.

** PHILOPŒMEN.

Brou ! Joli temps pour les courses à la belle étoile mais un peu froid, l'ami!

PIPETTE, sans répondre.

Un !

*** Alberti se glisse dans l'appartement sans parler.

PIPETTE.

Deux !

ALBERTI, allant s'asseoir à droite. — A part.

Pas mal choisie, la maison !

**** PIPETTE, s'inclinant, à la porte, devant Fouché qui paraît.

Et trois ! Je vais chercher ces messieurs, ils m'attendent blottis dans une porte à cent mètres d'ici.

FOUCHÉ.

Veillez, Pipette ! *****

Pipette sort. — Fouché descend en scène. — Les trois hommes se saluent.

* Pip. va ouvrir la porte du fond.

** 1. Ph. — 2. Pip. Phil. venant du fond gauche descend à gauche de la scène. Pip. demeure au fond.

*** Alb. paraît à son tour, et va s'asseoir sur le fauteuil à droite.

**** Fouch. paraît à son tour. Pip. descend en scène avec lui. — 1. Ph. — 2. Fouc. — 3. Pip. — 4. Alb.

***** Pip. sort par le fond en refermant la porte.

PHILOPŒMEN.

C'est grâce à cet homme que nos amis ont pu s'enfuir et vont nous rejoindre ici, où nous causerons, je pense, fort à l'aise. Mes compliments, monseigneur vous choisissez bien vos serviteurs.

FOUCHÉ.

Toujours !

ALBERTI *.

J'avoue que j'hésitais à suivre ce monsieur Pipette, mais monsieur Fouché...

PHILOPŒMEN.

Monseigneur !

FOUCHÉ.

Citoyen, monseigneur... comme vous voudrez...

ALBERTI.

Monseigneur Fouché nous a dit qu'il en répondait...

FOUCHÉ.

Autant qu'on peut répondre d'un homme. Où je vais, messieurs, vous pouvez venir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, plus L'ABBÉ GEORGET et PIERRE DE ROCHEREUIL.

La porte du fond s'ouvre. — ** Pipette montre à l'abbé ceux qui sont déjà entrés et referme la porte.

L'ABBÉ.

Nous sommes, en retard, messieurs; n'en accusez que

* Abb. se lève.

** Pip. paraît au fond, précédant l'abb. et Roch. L'ab. va à Fouché. Roch. descend à Alb. Pip. referme la porte et disparaît. — 1. Ph. — 2. Fauch. — 3. L'ab. — 4. Pier. — 5. Alb.

le gouvernement ; il a bien fait tout ce qu'il a pu pour nous séparer ce soir...

PIERRE.

Enfin ! Nous voilà tous réunis !

PHILOPŒMEN.

Et venant de loin ! Moi du fond de l'Allemagne, et vingt lieues à faire depuis Tours dans cette limousine de roulier ! Un colonel de cuirassiers ! Bonaparte me le paiera !

FOUCHÉ.

A l'œuvre, messieurs ! *

Tous s'installent.

L'ABBÉ.

Eh bien, Philopœmen, où en est l'armée ?

ROCHEREUIL.

Où est l'empereur ?

PHILOPŒMEN.

Il marche sur Leipsick. Une bataille de plus qu'il compte gagner et il sera le maître du monde.

PIERRE.

Mais ce maître du monde, nous l'aurons dans nos mains quand nous voudrons !

FOUCHÉ.

Ce Bonaparte ne croit qu'à la force et à lui-même. Le génie ne peut pas créer toujours les événements s'il peut toujours s'en servir.

ALBERTI.

Comme vous vous servez de nous.

* Phil. s'assied à gauche de la table. Fouch. à droite. Pierre va prendre la chaise à la gauche de la porte et la descend à l'abbé qui s'assied. Alb. s'assied à droite. Seul Pierre reste debout appuyé sur le fauteuil d'Alb. — 1. Ph. — 2. Fouch. — 3. l'ab. — 4. Roch. — 5. Alb.

FOUCHÉ.

En vous servant d'abord, n'est-ce pas?

L'ABBÉ.

C'est vrai. Passeports, déguisements, itinéraires, nous avons tout cela, et nous l'avons de vous. Aussi sommes-nous prêts.

FOUCHÉ.

Quand agissez-vous? Quand enlevez-vous Bonaparte au milieu même de son armée?

PHILOPŒMEN.

Le moment est venu, nous n'avons que trop tardé, il faut arriver avant la bataille prochaine; que plusieurs de vous suivent l'armée et se trouvent là-bas, à mes côtés, quand mon tour de garde reviendra; je réponds de mes hommes. Pendant ce temps, que d'autres agissent à Paris.

L'ABBÉ.

Paris! Je m'en charge! Je verrai tous les chefs des centuries. Sur un ordre, au jour fixé, tous les Frères Bleus seront à leur poste, en armes, comme pour une revue de nuit. Ils attaqueront et culbuteront le ministère de la police, la préfecture, le ministère de l'intérieur et l'Etat-Major de la place.

FOUCHÉ.

Parfait! Au soleil levant il n'y aura plus à Paris ni gouvernement, ni fonctionnaire, ni police; personne pour donner des ordres, personne pour les transmettre! il n'y aura plus qu'une autorité apparente, la nôtre.

L'ABBÉ.

Avant la fin de la journée, nous aurons l'adhésion des serviteurs effrayés du gouvernement déchu. La force attire la force et l'autorité appelle l'autorité!

FOUCHÉ.

Il est entendu qu'on respectera le Sénat, les sénateurs.

J'en suis. Et puis, le lendemain, on peut en avoir besoin.

ROCHEREUIL.

Et pourquoi ?

FOUCHÉ.

Pour donner une légalité à la révolution: c'est l'usage. Ça, je m'en charge. Les commissaires de police ?

ROCHEREUIL.

Enlevés dans leur lit par des hommes spéciaux qui les suivent et les surveillent depuis un mois.

FOUCHÉ.

Et vous les garderez après, bien entendu. Ils sont excellents. Je les ai presque tous choisis.

ROCHEREUIL.

Au jour, rendez-vous général à l'Hôtel de Ville. Napoléon a dressé les hommes à l'obéissance, ils nous obéiront... Nous annoncerons alors la disparition de Bonaparte, nous appellerons le peuple à nous et il viendra assoiffé de paix, si ce n'est de liberté. Qu'en dites-vous, mes amis, mes frères ?

PHILOPŒMEN.

Oui, les chances sont pour nous.

ALBERTI.

A l'œuvre !*

L'ABBÉ.

Vous ne dites rien ?

FOUCHÉ.

Qu'ai-je à dire de plus ? Je suis là. Seulement, messieurs, j'estime que Paris ne doit bouger que si le coup

* Tous se lèvent. L'abbé reporte sa chaise à gauche de la porte. Fouché a gagné le milieu du théâtre. L'ab. redescend à lui. — 1. Ph. — 2. L'ab. — 3. Fouch. — 4. Roch. — 5. Alb.

a réussi à l'armée. Il ne faut jamais rien exposer inutilement, jamais rien compromettre.

ALBERTI, *entre ses dents.*

Rien... ni personne.

ROCHEREUIL.

Pourquoi ne pas agir en même temps, le même jour, les uns à l'armée, les autres à Paris?

FOUCHÉ.

Et si vous échouez là-bas? Emparez-vous d'abord de l'homme : c'est indispensable !

L'ABBÉ.

Mais le gouvernoment de Paris sera averti, prendra ses mesures !

FOUCHÉ.

Demandez à M. Alberti qui a su le premier la nouvelle de Marengo, six heures avant le Directoire ?...

ALBERTI.

C'est moi. Mais comment savez-vous vous-même ?...

FOUCHÉ.

Disposez vos courriers, monsieur Alberti, prenez les mêmes mesures, et, cette fois, si je sais comme vous la nouvelle, ce ne sera pas pour la porter à madame Joséphine. Nous aurons six heures d'avance, le temps d'agir à Paris. Quels sont ceux qui se chargent de l'armée ?

ROCHEREUIL.

Moi !

ALBERTI.

Moi !

PHILOPŒMEN.

Et moi !

FOUCHÉ.

Et de Paris...

L'ABBÉ.

Vous et moi.

FOUCHÉ.

Mettons : vous ! Que M. de Rochereuil réussisse là-bas, le reste me regarde. S'il échoue...

L'ABBÉ.

Vous ne nous connaîtrez plus.

FOUCHÉ.

C'est déjà quelque chose, monsieur l'abbé, je sais oublier !

ROCHEREUIL.

Et moi me souvenir.

FOUCHÉ, avec amertume.

Vous avez raison, monsieur de Rochereuil, chacun son rôle. Vous vengez votre père, l'abbé croit à la liberté, Alberti veut revoir sa chère République Cisalpine, Philopœmen, c'est un soldat de Valmy, un volontaire de 92. Moi je suis un politique. Oratorien, j'ai arraché la croix des églises ; philosophe, j'ai terrorisé Lyon, Jacobin, j'ai suivi Bonaparte. Je l'ai peut-être servi jusqu'au crime — comme vous dites. Je ne le servirai pas jusqu'à la folie. Je veux une France puissante et être puissant dans cette France. Cartes sur table, messieurs. Je connais vos haines, vos rêves, vos vertus, si vous savez mes ambitions. Nous avons besoin les uns des autres et je viens à vous les mains pleines, les mains ouvertes.

L'ABBÉ. *

Et nous pressons votre main.

ALBERTI.

Pour la République !

* Tous se rapprochent de Fouché et lui serrent les mains.

PHILOPŒMEN.

Pour la liberté !

ROCHEREUIL.

Pour mon père !*

L'ABBÉ, à Rochereuil.

Avec toi, nous réussirons ou nous mourrons !

PHILOPŒMEN et ALBERTI.

Avec toi !**

Tous quatre se serrent la main.

FOUCHÉ, seul, à part.

Ils sont heureux ; même sur l'échafaud, ils mourraient avec calme. Moi, l'homme fort, il me faut le succès pour être grand. Oh ! les hommes forts, les voilà peut-être ! Ils seront grands même dans la défaite !

SCÈNE V

LES MÊMES, puis PIPETTE.

*** PIPETTE, vivement.

Messieurs, messieurs, il faut partir ! Je n'aime pas qu'on bavarde longtemps !

**** FOUCHÉ.

Séparons-nous ! Dans deux heures, je serai sur la route de Paris.

* Fouché gagne l'extrême gauche en passant devant l'ab. et Phil. Ceux-ci rejoignent Roch. — 1. Fouc. — 2. Ph. — 3. l'ab. — 4. Pier. — 5. Alb.
** Ils entourent Roch. Pip. et Alb. tournent de trois quarts le dos au public.
*** Pip. paraît au fond.
**** Fouch. va à eux.

* L'ABBÉ.

Je vous suivrai... A distance, rassurez-vous.

FOUCHÉ.

A Paris j'attendrai.

L'ABBÉ.

Et moi j'agirai... après la bonne nouvelle du succès.

FOUCHÉ. **

Pipette, voyez si la rue est déserte.

Sortie de Pipette. ***

PHILOPŒMEN.

Moi, je regagne l'armée.

PIERRE.

Par des chemins détournés, je vous y rejoindrai avec Alberti.

PHILOPŒMEN.

Quel jour fixez-vous?

PIERRE.

Le vingt octobre!

PIPETTE. ****

Patron, allons-nous en!

FOUCHÉ.

Adieu, messieurs, ou plutôt, au revoir!

TOUS.

Au revoir!

Fouché sort avec Pipette et Philopœmen. *****

* L'ab. passe à Fouch. — 1. Fouch. — 2. Pip. — 3. l'ab. — 4. Ph. — 5. Roch. — 6. Alb.
** Fouch. remonte à la droite de Pip. l'abbé gagne la gauche.
*** Pip. sort par le fond gauche. — 1. L'ab. — 2. Fouch. — 3. Ph. — 4. Roch. — 5. Alb.
**** Pip. revient de gauche au fond. — 1. Pip. — 2. Fouch.
***** Pip. Fouch. et Phil. sortent par le fond gauche.

PIERRE, arrêtant Alberti.

Veuillez m'attendre à la porte de Blossac ; dans une demi-heure, je vous rejoins.

ALBERTI.

Une demi-heure, n'est-ce pas ? Pas plus ? Il faut filer vite sur la route d'Allemagne.

Il sort. *

SCÈNE VI

L'ABBÉ, PIERRE.

** L'ABBÉ, à Pierre.

Tu ne pars pas tout de suite ? Qu'attends-tu ?

PIERRE, embarrassé.

Juliette est ici, je veux lui parler.

L'ABBÉ.

A quoi bon ? Chaque minute de retard est une faute — Tu te tais ? Pierre, un sentiment nouveau est venu détruire l'équilibre de ton âme ! Ce sentiment, quel est-il ? Tu hésites à me prendre pour confident...

ROCHEREUIL.

Mon maître, je vous ai toujours écouté comme le dernier représentant des idées, des volontés de mon père ; ne me demandez pas plus qu'un homme ne peut donner ; parce que je conspire, me suis-je retranché comme vous du monde ?

L'ABBÉ, fermement.

Oui, comme moi !

* Alb. sort par le fond à gauche. Pierre ferme la porte.
** L'ab. 1 — Roch. 2.

ROCHEREUIL.

Pour planer au-dessus de nos troubles, vous avez, vous, la religion.

L'ABBÉ.

Tu as la tienne, ton serment !

ROCHEREUIL.

Si je cède à une faiblesse, ne me la reprochez pas, je suis prêt à la payer de ma vie.

L'ABBÉ.

Ta vie ! Et celle des autres ?

ROCHEREUIL.

Celle des autres ?

L'ABBÉ.

Si tu ne risquais que la tienne, tu serais libre, mais tu ne l'es plus et tu l'oublies !

ROCHEREUIL.

Non, je n'oublie pas ce que je dois au souvenir de mon père, à sa vengeance !

L'ABBÉ.

Tu ne me parles que de vengeance ! Ce n'est pas elle, c'est la croyance en notre droit qui m'a fait armer ton bras ; pense à la cause, cherche son triomphe pour elle-même, cache ta vengeance sous cette excuse et dis-toi que notre rôle sera misérable si nous ne le sauvons pas par la conviction, le sacrifice et la foi !

ROCHEREUIL.

A cette heure du sacrifice, vous reconnaîtrez en moi votre élève. Mais en ce moment une angoisse déchire mon cœur.

L'ABBÉ.

Ton cœur ! De quoi viens-tu me parler là ?

ROCHEREUIL.

J'aime !

L'ABBÉ.

Toi ? Qui donc?

ROCHEREUIL.

Juliette !

L'ABBÉ.

Juliette !

ROCHEREUIL.

J'en doutais encore hier ; ces heures passées dans la solitude ont enfiévré mon amour ; la lutte ne m'effraie pas. Mais si je perds celle que j'aime, je veux du moins mourir après lui avoir avoué mon secret !

L'ABBÉ.

Tu commettrais cette mauvaise action ?

ROCHEREUIL.

Une mauvaise action ?

L'ABBÉ.

C'en est une que de troubler la paix de cette jeune fille, quand demain ne t'appartient pas ! Combats d'abord !

ROCHEREUIL.

Et si je meurs ce soir, demain... Si la balle d'un soldat...

L'ABBÉ.

Meurs sans le regret d'avoir fait une blessure inutile !

ROCHEREUIL.

Alors l'effort terrible que je vais tenter, elle ne le connaîtra pas ? Elle ne partagera pas mon espérance ?

L'ABBÉ.

Cache-lui l'espérance pour lui épargner l'angoisse. — Parler, ce serait une trahison envers nous, une lâcheté envers elle !

ROCHEREUIL.

Une lâcheté ! *

L'ABBÉ.

Commets-la donc ! La voilà, Juliette !

Juliette paraît.

SCÈNE VII

LES MÊMES, plus JULIETTE.

** JULIETTE.

Monsieur l'abbé ! monsieur Pierre ! Enfin, je vous revois ! Pour venir, j'ai attendu docilement le départ de vos amis ; vous avez donc pu fuir ? où allez-vous chercher un asile ? Ici ? Non ; on va vous poursuivre, il ne faut pas rester ici ! Et moi qui me réjouissais à l'idée de vous garder auprès de moi ! Votre salut avant tout : Partez !

L'ABBÉ.

C'est ce que nous allons faire et séparément ***. De ce côté... (Il montre la gauche.) N'y a-t-il pas une sortie sur la route de Paris ?

JULIETTE.

Oui.

L'ABBÉ, allant à gauche.

Pierre, je pars.

PIERRE.

Mon maître !...

L'ABBÉ.

Souviens-toi de ma défense ! Adieu, Juliette ! ****

Il disparaît.

* La porte de droite s'ouvre.
** Jul. vient de droite L'ab. 1. — Pier. 2. — Jul. 3.
*** L'ab. va à gauche.
**** L'ab. sort par la gauche.

SCÈNE VIII

JULIETTE, PIERRE.

JULIETTE. *

L'abbé semble irrité ; mes paroles lui ont déplu, et à vous aussi sans doute? ** J'ai eu tort de vouloir vous rencontrer, n'est-ce pas? Pardonnez-moi ; depuis que je vous sais prisonnier, je ne suis plus maîtresse de moi, je suis folle, folle !

PIERRE.

S'il y a un reproche sous cet adieu, le reproche n'est pas pour vous, Juliette; il est pour moi !

JULIETTE.

Auriez-vous commis quelque imprudence? A cette pensée que chaque mot échangé augmente votre péril, je n'ose plus vous parler — Si l'on vous arrêtait, là, devant moi, par ma faute, j'en mourrais ! ***

PIERRE.

Oui, chacune de ces minutes est peut-être la dernière qui me trouve libre; qu'importe ! J'éprouve une volupté secrète à le braver ce danger, auprès de vous.

JULIETTE.

Je voulais vous interroger, je n'en ai plus la force.

PIERRE.

M'interroger? Que vouliez-vous savoir de moi?

* Jul. passant devant Pier. et suivant l'ab. du regard. — Jul. 1. — Pier 2.
** Jul. revient à Pier.
*** Jul. tombe assise à droite de la table.

JULIETTE.

Je ne suis pour vous qu'une amie, monsieur Pierre, mais à la violence de mes craintes, je sens combien plus grande serait ma souffrance si j'avais sur vous d'autres droits que l'amitié *. Prenez-moi comme confidente; peut-être est-il quelque part, dans la ville, une femme qui se désole et vous pleure déjà, qui vous chérit de toutes les forces de son âme...

PIERRE.

Moi?

JULIETTE.

Dites-le-moi, je la verrai, je lui parlerai de vous, à cette femme.

PIERRE.

Non, il n'y en a pas!

JULIETTE.

Vous le croyez! Et n'y a-t-il personne à qui vous songiez vous-même en secret, personne à qui je puisse porter la consolation d'un souvenir... d'un aveu?...

PIERRE.

D'un aveu?

JULIETTE, le pressant.

A qui je puisse dire: Ne disposez pas de votre cœur! Attendez-le... il vous aime!...

PIERRE **.

C'est elle qui m'interroge!...

JULIETTE.

Ah! voilà ce que je voudrais savoir! Voilà ce que vous me direz! La politique, la vengeance, vos projets, est-ce que tout cela vous défend de faire le bonheur de qui ne vivra que pour vous!

* Jul. se lève.
** Pierre gagne la droite.

PIERRE.

Eh ! bien, Juliette !

*Il s'avance vers elle, il va parler *, l'abbé paraît et d'un geste irrité lui montre le jour qui va poindre.*

PIERRE.

Est-ce que j'ai le droit d'aimer ! Non, je n'aime personne ** !

JULIETTE.

Il sort vivement pendant que Juliette tombe accablée sur une chaise et dit tristement :

Personne !

* Pierre va à Jul. l'ab. reparaît à gauche, et lui indique la porte du fond, puis disparaît. — 1. L'ab. — 2. Jul. — 3. Pier.

** Pierre sort précipitamment par le fond. Jul. tombe assise à droite de la table.

Rideau.

SIXIÈME TABLEAU

L'entrée d'un village aux environs d'Erfurth, le lendemain de la bataille de Leipsick. (Octobre 1813.) A gauche, 1er plan, une ferme avec une large baie vitrée s'avançant en biais sur la scène. — Au fond, une route et la campagne; à droite, des arbres; au 1er plan, un arbre détaché des autres avec un tertre devant. — Nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

ROCHEREUIL et ALBERTI.

* ROCHEREUIL, entrant et tombant sur un tertre.

Alberti, avant de gagner Erfurth, arrêtons-nous à l'entrée de ce village. Il nous faut des nouvelles.

ALBERTI.

Comment n'avons-nous pas rencontré encore un des affiliés, un des Frères Bleus ? — Depuis Leipsick nous ne trouvons que maisons fermées, villages abandonnés.

ROCHEREUIL, tristement.

Ah ! je la reverrai toujours dans ma mémoire, notre course à travers ces pays ravagés par la guerre !... Quel spectacle ! Quelle douleur !...

* Roch. entre le premier du fond droite, et vient tomber sur le tertre qui est devant l'arbre. Alb. le suit. — 1. Alb. — 2. Roch.

ALBERTI, se rapprochant.

Qu'importe, nous touchons au but, et nous sommes au vingt octobre; Rochereuil, il faut agir.

ROCHEREUIL.

Et que faire sans Philopœmen, sans aucun de nos amis? Cette bataille, livrée avant nos prévisions, nous laisse sans une chance de succès.

ALBERTI.

Du découragement au moment d'agir?

ROCHEREUIL.

J'avais prévu la victoire et non la défaite de Bonaparte.

ALBERTI.

La défaite d'un ennemi, je m'en réjouis.

ROCHEREUIL.

Vous êtes italien, Alberti.

ALBERTI.

Voyez *... Des soldats!...

ROCHEREUIL.

Un officier général se sera arrêté dans cette maison. Un corps d'armée a déjà passé par ici, nous a dit un paysan...

ALBERTI.

On place un factionnaire.

ROCHEREUIL.

Qui donc est là?...

* Quatre soldats et un sergent, paraissent au fond gauche et descendent à la porte du premier plan gauche. Le sergent fait porter, puis présenter les armes et donne la consigne à un factionnaire qu'il laisse devant la porte de la ferme. Roch. se lève.

SCÈNE II

LES MÊMES, UN CAPORAL DE GRENADIERS, UNE SENTINELLE.

* ROCHEREUIL.

Caporal, nous voudrions avoir des nouvelles d'un officier, d'un parent.

LE CAPORAL.

Vous êtes français? Ah! ça fait plaisir de voir des compatriotes dans ce gueux de pays. — Dans quoi sert-il celui que vous cherchez ?...

ROCHEREUIL.

Dans l'Etat-major de l'Empereur. C'est le colonel Roland.

LE CAPORAL.

Vous aurez de la chance si vous le rencontrez vivant. Enfin il sera peut-être resté du côté de Weisseinfeld...

ALBERTI.

Le gros de l'armée a suivi cette route, n'est-ce pas?... Nous avons rencontré des fuyards...

LE CAPORAL.

Des fuyards! C'est comme ça que vous appelez les gaillards qui, sous la mitraille de trois peuples réunis, après trois jours de bataille reculent d'un pas pour la première fois? des fuyards!...

ALBERTI.

J'ai voulu dire...

* Roch. passe devant Alb. pour aller au caporal. — 1. le cap. — 2. Roch. — 3. Alb.

ROCHEREUIL.

Des héros, monsieur, que nous avons salués.

LE CAPORAL.

A la bonne heure. — On va se reformer de ce côté.

ALBERTI.

Et l'empereur ?

LE CAPORAL.

Il est ici *.

ALBERTI et ROCHEREUIL.

Ici !

LE CAPORAL.

Bonne chance, messieur, pour retrouver votre ami.

Il sort **.

ROCHEREUIL.

L'Empereur ici !

ALBERTI.

A nous de tenir l'engagement pris ! J'y travaillerai !

ROCHEREUIL.

Fussiez-vous seul ?

ALBERTI.

Fussé-je seul ! Mais nous serons toujours au moins deux, n'est-ce pas, Rochereuil ?

ROCHEREUIL.

Malgré moi, je sens mon énergie tomber. Autrefois je ne voyais dans ces soldats que les gardes de l'oppresseur, mais aujourd'hui ***... Un officier blessé !...

Il s'écarte ainsi qu'Alberti. — Paraît Philopœmen, à pied, blessé. — A droite, deux soldats le soutiennent.

* Le cap. indique la ferme.

** Le cap. sort avec ses hommes par le fond gauche, seul le factionnaire reste au fond.

Roch. et Alb. redescendent en scène, vers la gauche.

*** Phil. soutenu par deux soldats entre du 1er plan droite.

SCÈNE III

ROCHEREUIL, ALBERTI, PHILOPŒMEN, **blessé, amené par deux cuirassiers.**

PHILOPŒMEN.

Laissez-moi là.

LE PREMIER SOLDAT.

Mon colonel, voilà une maison où nous allons vous conduire.

PHILOPŒMEN.

Non, laissez-moi là.

* LE DEUXIÈME SOLDAT.

Nous ne vous avons pas ramassé à une lieue d'ici sur le champ de bataille pour vous abandonner.

PHILOPŒMEN.

Cet air me fait du bien.

Ils l'asseyent.

UN DEUXIÈME SOLDAT.

Nous allons vous chercher du secours, mon colonel **...

Ils entrent dans la ferme de gauche, deuxième plan.

ROCHEREUIL, **s'avançant.**

Approchons-nous ***. (**Le reconnaissant.**) Philopœmen!

* Les soldats asseoient Phil. au pied de l'arbre. — 1. Roch. — 2. Alb. — le sold. — 3. Phil. sold.

** Les soldats sortent par le fond gauche.

*** Roch. passant devant Alb. va à Phil. — 1. Alb. — 2. Roch. — 3. Phil.

PHILOPŒMEN.

Ah! je n'espérais pas mourir dans les bras d'un ami! Vous, vous ici! Enfin!

ROCHEREUIL, le soutenant à gauche.

Où sont les autres?

PHILOPŒMEN.

Morts! Décins, un boulet dans la poitrine, Debray noyé dans l'Elster, La Nogaraie prisonnier avec un bras emporté. Que n'êtes-vous arrivé huit jours plus tôt! L'homme enlevé, que de vies épargnées!

ALBERTI*, à droite.

Et maintenant, n'allons-nous pas l'arrêter, cet homme?

PHILOPŒMEN.

Maintenant, rien à faire.

ALBERTI.

Comment?

ROCHEREUIL.

Quelques-uns d'entre nous sont tombés, qu'importe! Là-bas, à Paris, l'abbé guette notre signal pour entraîner nos amis...

PILOPŒMEN.

Nos amis! Tous vous abandonneront, tous vous abandonnent déjà.

ROCHEREUIL.

Eh! quoi, ceux dont la jalousie avait fait les alliés de Fouché, nous refuseraient-ils leur concours?

PHILOPŒMEN.

Nous n'étions pour eux qu'un pis aller; aujourd'hui, sûrs du lendemain, voyant imminente la chute de

* Alb. a remonté au-dessus de l'arbre pour descendre à droite. — 1. Roch. — 2. Phil. — 3. Alb.

l'Empereur, ils se disent : A quoi bon risquer un coup dangereux? Ils nous oublient; nous ne pouvons plus rien! Pour moi, je suis heureux d'être frappé à mort, je ne verrai plus la tyrannie et la trahison!

ALBERTI.

Vivez, Philopœmen, vivez pour la jouer à Paris avec nous et contre tous, la partie sanglante!

PHILOPŒMEN.

Non, j'ai mon compte!

ROCHEREUIL.

Elle est donc maudite, notre cause, Philopœmen, maudite!

PHILOPŒMEN, faiblement.

Ce n'est plus à elle que je pense. Je ne suis plus qu'un soldat, et je n'emporte qu'un regret, celui de ne pas être tombé dans un jour de victoire. L'indépendance, les conspirations et 89, allez donc songer à cela sous le canon ennemi!

ROCHEREUIL.

Notre pauvre pays va-t-il donc connaître des douleurs plus grandes que la perte de la liberté? Philopœmen, redresse-toi!... Un effort, mon ami. C'est à la France que nous songions! Eh bien, parle-moi d'elle; quelqu'un peut-il encore sauver la France?

* PHILOPŒMEN.

Oui, quelqu'un le peut encore, et c'est celui-là même que je maudissais, hier, que je suivais aujourd'hui! Un seul homme peut refaire une armée, défendre la frontière. (Montrant la fenêtre de droite.) ** Lui!

* Roch. aide Phil. à se mettre sur ses jambes. Il le soutient.

** Phil. passe devant Roch. toujours soutenu par lui. — 1. Phil. — 2. Roch. — 3 Alb.

ALBERTI.

L'Empereur * !

PHILOPŒMEN.

Vive l'Empereur !

Les soldats reviennent prendre Philopœmen.

ROCHEREUIL.

Au revoir !

PHILOPŒMEN.

Adieu !

Il sort **

ROCHEREUIL.

Napoléon ! Napoléon *** !

SCÈNE IV

ALBERTI, ROCHEREUIL.

ALBERTI.

Lui ! le voilà ! Regardez **** !

On voit la large baie de gauche, premier plan, s'éclairer. — Paraît la silhouette d'un homme qui s'assied. C'est l'Empereur.

ROCHEREUIL.

L'Empereur ! Ah ! ma haine, réveille-toi !

* Les soldats reviennent du fond gauche et s'emparent de Phil. qu'ils emmènent.

** Phil. et ses deux soldats sortent par le fond gauche.

*** On voit l'intérieur de la ferme s'éclairer.

**** Par la porte face au public dont le haut est en toile métallique on aperçoit Napoléon assis à une table regardant un plan. — Napoléon, 1. Ph. — 2. Alb.

ALBERTI.

Compagnon, agissons, même seuls ! que nos amis de Paris apprennent en même temps la défaite du tyran et sa disparition. L'empereur est mal gardé... mal défendu... Si on ne peut l'enlever, on peut du moins...

Il sort un pistolet de son manteau.

ROCHEREUIL, *se plaçant entre lui et la fenêtre.*

Alberti ! Un assassinat !

ALBERTI.

Lui vivant, c'est le relèvemeut de l'Empire.

ROCHEREUIL.

Non, c'est un ennemi à terre. Il ne fera plus sortir une armée de la France épuisée.

ALBERTI.

Il le fera ! Une victoire effacera demain le souvenir de Leipsick. L'homme est là, à quelques pas, ruminant le plan qui va le sauver et nous rejeter sous le joug ; à nous de l'arrêter à tout jamais. Tu es troublé, hésitant, songe à ton père !

ROCHEREUIL.

Mon père !... Mais Bonaparte ne peut plus rien.

ALBERTI.

Rien ? As-tu donc oublié les dernières paroles de Philopœmen ? Un seul homme peut réparer ce désastre, rejeter en arrière les armes coalisées, cet homme, c'est lui !

ROCHEREUIL.

Ne me dis pas cela ! Ne me dis pas que le dernier rempart de mon pays, c'est lui, car si j'en étais sûr...

ALBERTI.

Eh bien ?

ROCHEREUIL.

Pour la première fois, je croirais notre entreprise cri-

minelle; je ne verrais plus en lui le triomphateur que j'ai voulu abattre, le bourreau de mon pére... je ne verrais que le défenseur de mon pays et je lui livrerais passage en lui offrant mon épée!...

ALBERTI.

Mais en le frappant, c'est pour nous que l'étranger travaille; c'est la République qu'il va sans doute nous ramener; d'où qu'elle vienne, qu'elle soit la bienvenue!

ROCHEREUIL.

Non, la République ne se ramène pas dans les fourgons de l'Etranger!

ALBERTI.

Moi, je n'ai pas ces scrupules; et seul, je vais supprimer l'Empire en supprimant l'Empereur!

Il va pour ajuster l'Empereur, Rochereuil le retient.

ROCHEREUIL.

Arrête!

ALBERTI.

Le défendrais-tu contre moi?

ROCHEREUIL.

Oui, pour moi, ce n'est plus l'ennemi, c'est un soldat de la France : je le défends!... (Rochereuil se dresse contre Alberti. — Il le désarme) Qu'il continue son chemin!

ALBERTI.

C'est ta perte, Rochereuil, que le salut de cet homme.

ROCHEREUIL.

Qu'importe, si c'est le salut de mon pays. L'ennemi s'avance; je ne suis plus républicain, je suis Français!

L'empereur sort par la porte face au public; il traverse lentement la scène; des officiers sont sortis de gauche et sont groupés au fond; arrive devant Rochereuil, il s'arrête; celui-ci salue l'empereur vaincu qui regagne le fond du théâtre.

* On voit l'empereur se lever.

ALBERTI.

Qu'attends-tu donc pour frapper Napoléon?

ROCHEREUIL, avec éclat.

Une victoire !

Les tambours résonnent au lointain. — Les officiers entourent l'empereur*. — Le jour est venu.

* L'emper. sort par la porte face au public. Il traverse la scène, se dirigeant vers les bâtiments au fond à gauche. — 1. L'emp., état-major. — 2. Roch. — 3. Alb.

Rideau.

SEPTIÈME TABLEAU

Chez Mme de Rochereuil.

Salon Louis XVI, deux portes à droite, une à gauche, 2e plan. — Large fenêtre au fond découvrant un jardin ; à droite, 1er plan, un canapé ; à gauche, une table et un fauteuil. — Cheminée à gauche, 1er plan avec cordon de sonnette.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE ROCHEREUIL, JULIETTE.

***Juliette est à la fenêtre, songeuse. — Madame de Rochereuil paraît et l'appelle.**

MADAME DE ROCHEREUIL.

Juliette ! Eh ! bien, Juliette !

JULIETTE.

Madame !

**MADAME DE ROCHEREUIL.

Toujours songeuse et grave ; même aujourd'hui.

JULIETTE.

Je regardais comme chaque jour si personne ne venait nous apporter enfin des nouvelles de M. l'abbé... de M. Pierre.

* Juliette debout à la baie du fond. Mme de Roch. parait venant du 1er plan droite. — 1. Jul. — 2. Mme de Roch.
** Mme de Roch. s'assied sur le canapé. Jul. descend à elle.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Ne te souviens-tu plus de ce que nous a dit cet homme qui les a aidés dans leur évasion.

* JULIETTE.

M. Pipette?

MADAME DE ROCHEREUIL.

Oui! Ils ont dû passer à l'étranger, ils sont hors de danger...

JULIETTE.

Ils nous l'auraient fait savoir.

MADAME DE ROCHEREUIL.

En ont-ils eu le moyen? Ne sommes-nous pas surveillées nous-mêmes depuis leur fuite! On disait hier dans la ville que l'armée de l'empereur avait subi un échec à Leipsick; l'empire est bouleversé, les routes emcombrées de soldats; Pierre attend une occasion favorable pour revenir ou nous rappeler auprès de lui. J'en suis sûre!

JULIETTE.

Que Dieu vous entende!

MADAME DE ROCHEREUIL.

Il m'a entendue déjà puisqu'il me donne la joie de te voir enfin répondre à l'affection de Louis, puisque c'est aujourd'hui que tu cèdes à nos prières, que tu consens à l'épouser.

JULIETTE.

Aujourd'hui! Et comment n'aurais-je pas consenti? Ne m'avez-vous pas dit que votre repos, que sa vie dépendaient de mon consentement? Je n'ai plus que ce devoir pour but: vous payer ma dette de reconnaissance en vous faisant heureux tous deux. Mais pourquoi n'avez-vous pas voulu attendre des jours meilleurs, attendre le retour de M. Pierre?

* Jul. s'assied auprès de Mme de Roch.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Attendre? Quand demain ne nous appartiendra peut-être plus? Te laisser isolée, sans protecteur, si nous devons fuir bientôt; prolonger cette angoisse du seul fils qui me reste... le pousser à chercher aussi dans les périls l'agitation et l'oubli comme il m'en a menacée si tu le repoussais!... Pourquoi attendre?

*JULIETTE.

Vous avez raison : pourquoi attendre!...

**MADAME DE ROCHEREUIL.

Ah! voilà Louis enfin!

SCÈNE II

LES MÊMES, LOUIS.

***MADAME DE ROCHEREUIL.

Tu nous as laissées dans un pareil moment?

LOUIS.

Avant de nous rendre à l'église, Juliette m'avait demandé de chercher encore des nouvelles.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Eh! bien, qu'as-tu appris?

LOUIS.

Rien. J'ai voulu interroger le geôlier Descosses; mais depuis qu'on l'a trouvé bâillonné dans sa prison, il craint de se compromettre, il n'a pas voulu parler.

* Jul. se lève.
** Louis paraît par le plan coupé de gauche.
*** 1. L. — 2. Jul. — 3. Mme de Roch.

JULIETTE.

Où sont-ils à cette heure, nos chers fugitifs?...

LOUIS.

Plus en sûreté qu'ici. Dans leur fureur de ne rien trouver, dans l'affolement apporté par la nouvelle d'une défaite irréparable, le juge Drault et le policier Desgranges ont fait proclamer l'état de siège dans Poitiers, et cette nuit même, dans une salle basse de la prison doit siéger une de ces commissions militaires dont les sentences sont sans appel.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Alors, réjouissons-nous de l'absence de Pierre et de l'abbé!

LOUIS.

Eh! bien, Juliette, tout ce que vous m'avez demandé, je l'ai fait. Pour reculer l'exécution de votre promesse a laquelle tient toute mon existence, vous n'avez plus de raisons, n'est-ce pas?...

JULIETTE.

Non! Je n'en ai plus! Je suis prête à vous suivre...

* MADAME DE ROCHEREUIL

Elle est triste, cette union, ma pauvre enfant, les persécutés n'ont pas d'amis; dans l'église déserte nous allons nous glisser avec nos serviteurs pour témoins.

JULIETTE, *à part, tristement.*

Dans l'église!

MADAME DE ROCHEREUIL, *continuant.*

Mais le temps ramènera le bonheur et le calme; tu seras touchée par l'affection et les soins de celui qui va être ton époux, toi aussi tu l'aimeras, et Pierre lui-même à son retour m'approuvera d'avoir fait de toi ma fille. **

* Madame de Roch. se lève.

** Un domestique est entré par le pan coupé de droite et a gagné le fond.

JULIETTE.

Oui, il vous approuvera !...

UN DOMESTIQUE, de droite, premier plan.

Madame la voiture est là.

JULIETTE.

Venez, ma mère, venez !... *

Sortie de madame de Rochereuil, de Juliette et de Louis. — A droite premier plan, un serviteur est entré et reste en scène.

SCÈNE III

LE DOMESTIQUE, DRAULT, UN GREFFIER, DES GARDES.

LE DOMESTIQUE.

Ah ! ce n'est pas comme ça qu'on se mariait dans mon jeune temps ! Pourvu qu'ils soient heureux tout de même, ces pauvres enfants !

DRAULT, ** à gauche.

Des gardes aux portes !...

LE DOMESTIQUE.

Le juge !

DRAULT.

Où sont vos maîtres ?

LE DOMESTIQUE.

Ils viennent de sortir de ce côté.

* Jul. entraîne M. de R. par le 1er plan de droite. Louis les suit.

** Dr. entre suivi de deux soldats, par le pan coupé de gauche. — 1. Dr. — 2. Le dom.

DRAULT.

Tant mieux; je serai plus tranquille pour travailler. (*Aux gardes.*) Introduisez M. Desgranges dès qu'il arrivera avec le prisonnier.

LE DOMESTIQUE.

Le prisonnier ! C'est M. Pierre ! mon maître ?

DRAULT.

Non, mon brave, c'est M. l'abbé Georget qu'on nous a amené ce matin : c'est même en son honneur que la commission militaire va siéger ce soir. Laissez-nous, mon brave...

LE DOMESTIQUE, *sortant à droite.*

Pauvre monsieur l'abbé ! *

SCÈNE IV

DRAULT, LE GREFFIER, *puis* DESGRANGES, *puis* L'ABBÉ GEORGET. DES GARDES *restent à la porte de droite.*

DRAULT, *installant le greffier à la table de gauche.*

Mettez-vous là, greffier ! ** Prenez soigneusement note des réponses. Je tiens à arriver tout à l'heure devant la commission avec un dossier écrasant.

*** DESGRANGES, *paraissant.*

Vous avez fait place nette ?

DRAULT, *se retournant et voyant Desgranges.*

Oui. Et l'abbé, où est-il ? Il s'est encore évadé ?

* Le dom. sort par le pan coupé droite.
** Le gref. s'assied à gauche à la table. — 1. Le gr. — 2. Dr.
*** Desgr. entre par le pan coupé de gauche. — 1. Le gr. — 2. Desg. — 3. Dr.

DESGRANGES.

Rassurez-vous. Je ne l'ai pas arrêté moi-même à Paris pour qu'il me glisse dans les doigts. Le voici. *

Paraît l'abbé près des gardes. — L'abbé paraît à gauche, et va à droite premier plan.

DRAULT, aux gardes. **

Ne le perdez pas de l'œil! Nous vous tenons donc, monsieur l'abbé!

L'ABBÉ, froidement.

Il y a apparence, monsieur le juge.

DRAULT, avec importance.

*** Ecrivez, greffier! (A l'abbé.) Pourquoi vous êtes-vous évadé sans songer un instant aux ennuis que cela pouvait me causer ?

L'ABBÉ.

L'évasion est le premier des devoirs pour tout homme arrêté injustement... et pour les autres aussi.

DRAULT.

Qu'êtes-vous allé faire à Paris?

L'ABBÉ.

Attendre...

DRAULT.

Attendre, quoi ?

L'ABBÉ.

Quelque chose qui n'est pas venu. Je n'avais plus

* L'ab. paraît par le pan coupé de gauche, escorté par deux hommes de police qui sortent au fond.

** Dr. passe derrière Desgr. qui va s'asseoir sur le canapé à droite.

*** L'abbé passe devant Dr. qui descend s'asseoir à la droite de la table. — 1. Le gr. — 2. Dr. — 3. l'ab. — 4. Desgr.

rien à espérer dans Paris; on tardait bien à m'arrêter *.

DRAULT.

Vous avez la manie des réponses obscures! C'est très ennuyeux pour votre juge; voyons, dites-moi si...

** DESGRANGES, passant près de Drault.

Monsieur Drault, au lieu de poser à M. l'abbé des questions qu'il laissera certainement sans réponse, ne pourrait-on lui apprendre tout de suite pourquoi nous l'avons amené ici au lieu de l'interroger dans votre cabinet, et ce que nous attendons de lui?

L'ABBÉ, avec douceur.

Cela nous évitera bien des mots inutiles. ***

DRAULT.

C'est une idée. Faites. (Au greffier.) Il n'a pas mon système.

DESGRANGES.

Monsieur l'abbé, dans toutes les affaires comme celles-ci, il y a des papiers, des listes de complices, des plans que le gouvernement a intérêt à posséder. Nous ne vous cachons pas que nous les avons vainement cherchés chez vous; ils sont certainement ici chez votre complice. Vous allez nous aider à les découvrir.

L'ABBÉ, ironiquement.

Moi!

DRAULT. ****

Même sans ces papiers, votre culpabilité est certaine et votre condamnation aussi; avec ces preuves fournies

* Desgr. impatienté, se lève et remonte la scène.
** Desgr. descend à Dr. — 1. le gr. — 2. Dr. — 3. Dom — 4. L'ab.
*** L'ab. gagne la droite.
**** Dr. se lève.

par vous, la culpabilité diminue... et la peine aussi !... Donnez-les nous !... (L'abbé hausse les épaules.) Que risquez-vous ?... Votre ami n'est pas arrêté, lui ! qu'importent les autres... des soldats obscurs... Par un mot, par un geste, dites-nous où sont ces papiers ?

DESGRANGES.

Il va être gentil ! Il va nous le dire.

DRAULT.

Remarquez que nous allons fouiller partout... trouver sans vous.

L'ABBÉ, s'installant.

Allez. Je ne suis pas pressé. *

DRAULT.

Quel accusé désagréable !

DESGRANGES, à Drault.

Donnez des ordres ; bouleversez la maison !...

** PIPETTE, à la porte de gauche.

Un petit mot, S. V. P.

DRAULT.

Hein ?

PIPETTE, aux gardes.

J'ai à parler à ces messieurs, c'est pressé ! (Appelant.) Messieurs !

L'ABBÉ, à part.

Pipette ! Que vient-il faire ?

DRAULT, sur un geste de Desgranges.

Laissez passer cet homme !

* L'ab. va s'asseoir sur le canapé.
** Pip. paraît par le pan coupé gauche.

SCÈNE IV

LES MÊMES, plus PIPETTE, à qui on livre passage. Il n'est plus déguisé.

* DRAULT.

Votre nom, l'homme ?

PIPETTE, goguenard.

J'en ai plusieurs. Lequel voulez-vous?

DRAULT.

Vous dites ?

PIPETTE.

Celui de Pipette vous convient-il ?

DRAULT.

Pipette ?

DESGRANGES.

Mon prédécesseur ! Celui qui a juré de me jouer un tour ! Pipette !

PIPETTE.

Lui-même ! Et puis le petit vieux du Palais-Royal, et puis le père Tribot !

DRAULT.

Tribot ! Pipette !

PIPETTE, à Desgranges.

Eloignez le greffier, les gardes. J'ai à bavarder ! **

* Pip. descend entre Dr. et Desgr. — 1. le gr. — 2. Dr. — 3. Pip. — 4. Desgr. — 5. l'ab.

** Desgr. remonte. — 1. le gr. — 2. Dr. — 3. Desgr. — 4. Pip. — 5. l'ab.

DRAULT, noblement.

Si vous avez quelque chose à dire, dites-le à haute voix, monsieur !

PIPETTE.

Devant le monde! Ça m'intimide !

DESGRANGES, à Drault. *

Ecoutons-le, c'est un malin! Sortez un instant, M. le juge vous rappellera.

Le greffier sort. Les gardes disparaissent. **

SCÈNE V

DRAULT, DESGRANGES, PIPETTE, L'ABBÉ.

DESGRANGES, effaré. ***

Le père Pipette ici !...

DRAULT, à Desgranges.

Vous le connaissez ?

PIPETTE, allant à l'abbé qui s'est assis à droite.

Le coup a donc raté là-bas, monsieur l'abbé ? C'était pourtant joliment organisé... et pas de femmes... Mais quand la déveine s'y met !... Pardon !... J'oublie toujours que vous êtes discret, vous !

DESGRANGES, qui l'a écouté avec étonnement.

Vous en étiez ! Vous l'avouez ?

PIPETTE.

J'en étais ! Et si ça n'a pas marché, ça n'est pas de

* Desgr. descend à Dr.
** Le gref. sort par le pan coupé gauche dont il referme la porte.
*** L'ab. se lève. — 1. Dr. — 2. Desgr. — 3. Pip. — 4. l'ab.

votre faute, confrère, quel vilain travail ! On était plus fort de mon temps !

DRAULT.

Et c'est pour nous dire cela que vous êtes venu ? Je vais...*

DESGRANGES.

Attendez ! il doit avoir ses raisons !

PIPETTE.

J'ai toujours mes raisons ; ainsi, quand j'ai donné un coup de main à M. l'abbé, j'avais dans l'idée le plaisir d'ennuyer mon successeur !

DESGRANGES.

Et aujourd'hui?

PIPETTE.

Je vais le tirer d'un mauvais pas, le successeur ; je vais lui éviter de faire une sottise ! et à M. le juge aussi.

DRAULT, dédaigneux.

M'éviter une sottise... à moi... Allons donc !

DESGRANGES, avec doute.

Vous ! Vous dont tout le monde m'a dit de me méfier à la Préfecture ?

DRAULT, ahuri.

Voyons, il est donc aussi de la police, celui-là !

Il montre Pipette.

DESGRANGES.

Oui, mais de l'autre !

DRAULT.

L'autre ?

* Dr. fait mine de remonter. Desg. le retient.

L'ABBÉ, doucement.

La contre-police, cher monsieur, la nôtre!

DRAULT.

Comment la vôtre! Il y en a donc plusieurs? Je ne comprends plus du tout!

PIPETTE.

C'est pourtant bien simple; je viens vous demander, vous conseiller entre nous, en ami, de laisser tranquille M. l'abbé Georget, et d'enterrer, de classer l'affaire.

DESGRANGES.

Classer l'affaire!...

DRAULT.

Il est fou!

PIPETTE, froidement.

Vous ne voulez pas? Tant pis pour vous, on n'en aurait rien su, et votre refus vous coûtera votre place. Serviteur!

Il fait un mouvement vers la porte.

DESGRANGES.

Ma place! *

DRAULT.

Plaît-il! Arrêtez-le!

DESGRANGES, le retenant.

Attendez! voyons! Qu'est-ce qu'il y a donc au fond de l'affaire?

PIPETTE, lentement avec assurance.

Des gens très bien qui vont certainement arriver au pouvoir et qui m'ont dit : Pipette, allez tout bonnement trouver M. Drault et M. Desgranges et étouffons cette vilaine histoire : on leur en saura gré... après l'empire.

* Pip. veut remonter vers la gauche. Desgr. le retient. L'ab. se rassied.

DRAULT.

Après l'Empire ?

DESGRANGES, à part.

Qui diable est derrière lui ?

L'ABBÉ, à part.

Je commence à comprendre...

PIPETTE, d'un air bonhomme.

On... on avait même ajouté : ces messieurs saisiront tout de suite les avantages de leur... complaisance... Ce n'est pas quand un gouvernement est malade que les gens intelligents font du zèle.

DRAULT, à Desgranges.

Malade ! Le Gouvernement est malade et on ne prévient pas les fonctionnaires !

PIPETTE.

Très malade ! C'est la fin ! Les malins ne s'y trompent pas et préparent déjà le nouveau personnel.

DESGRANGES.

Les malins ? M. Fouché, par exemple !

PIPETTE.

M. Fouché ! Ah ! oui ! celui qui redeviendra ministre !

DRAULT.

M. Fouché redeviendrait ministre ? On ne devient pas ministre comme ça !

PIPETTE, avec intention.

Si ! C'est alors qu'il sera bon d'être bien avec lui ; ceux qui lui auront rendu service auront de très bonnes places !... Quant aux autres !...

DESGRANGES.

Et si nous vous arrêtions tout de suite, confrère ? Si je dévoilais tout cela en vous livrant ?

PIPETTE.

Est-ce que ça empêcherait l'empire de tomber? Et puis, je nierais! Allons, mon petit Desgranges, réservons-nous une poire pour la soif... Soyez adroit... Soyez fin de régime!

DRAULT.

Fin de régime! Qu'est-ce que c'est que ça?

DESGRANGES, avec fermeté.

Marché conclu!... On étouffera l'affaire!

DRAULT.

Hein?

DESGRANGES, à Drault, bas.

Ce qu'il dit, il faut le faire. Il a raison : l'Empire est fini, ça se sent, et puis j'ai voulu lutter une fois contre lui, et ça ne m'a pas réussi. (A Pipette.) J'ai confiance! Je cède!

PIPETTE.

A la bonne heure!

DRAULT.

Mais...

DESGRANGES.

Pas de zèle... Voyons, Voyons... fin de régime!

DRAULT.

Et qu'est-ce que je vais faire de mon accusé? Il faut que M. l'abbé comparaisse ce soir devant la commission militaire!

PIPETTE.

On arrangera les procès-verbaux.

DESGRANGES.

On noircissait, on blanchira.

DRAULT.

Blanchissons! (Bas.) Vous êtes sûr que dans l'intérêt de notre place...

DESGRANGES, bas.

Puisque je vous dis qu'il est très fort! *

Tous deux prennent des papiers dans le dossier et les déchirent.

PIPETTE, à l'abbé.

Etes-vous content?

L'ABBÉ.

Rien ne m'intéresse plus maintenant!

PIPETTE.

Les mauvais jours passeront : Tout passe! Tenez-vous seulement à l'écart pendant quelque temps avec ce cher M. de Rochereuil.

L'ABBÉ.

Qu'est-il devenu, lui?

PIPETTE.

Le coup manqué là-bas, tout le monde s'est dispersé; votre ami a dû passer à l'étranger.

DRAULT, quittant la table et reprenant son dossier. **

Là! Monsieur l'abbé, il faut me suivre! Nous avons à comparaître là-bas.

L'ABBÉ, se levant du canapé.

Soit! *** Monsieur Pipette, mes remerciements... à qui de droit.

* Dr. passe à la gauche de la table. Pip. s'est rapproché de l'ab. qui s'est levé — 1. Dr. — 2. Desg. — 3. Pip. — 4. L'ab.

** Desgr. remonte à la baie du fond. Dr. passant devant la table gagne le milieu du théâtre; il a le dossier sous le bras. — 1. Dr. — 2. Desgr. — 3. Pip. — 4. L'ab.

*** L'ab. passe devant Pip. — Dr. va ouvrir la porte du pan coupé gauche. — 1. Dr. — 2. Desgr. — 3. L'ab. — 4. Pigr.

PIPETTE.

Compris! Ah! le patron n'abandonne jamais un ami dans l'embarras, ça porte malheur!

DRAULT, gravement aux gardes, après avoir ouvert la porte de droite.

Remmenez le prisonnier!

* L'abbé sort.

DRAULT, en sortant, à Pipette.

Qu'est-ce que je vais dire au Conseil de guerre? **

SCÈNE VI

PIPETTE, DESGRANGES.

*** PIPETTE.

Mes compliments, jeune homme. Vous avez tout de suite senti d'où le vent soufflait.

Il tire un cordon de sonnette.

DESGRANGES.

Je m'incline devant le génie, et puis je ne veux qu'une chose, moi, de l'avancement. Je sers qui peut m'en donner.

PIPETTE.

Vous avez joliment raison! (Un domestique paraît ****.) Madame de Rochereuil et M. Louis sont-ils de retour?

LE DOMESTIQUE.

Ils viennent de rentrer.

* L'ab. passe devant Dr. et sort par le pan coupé gauche.
** Dr. parle à Pip. du seuil de la porte et sort.
*** Pip. a suivi Dr. Desgr. descend à droite. Pip. va sonner à la cheminée, puis vient à Desgr. — 1. Pip. — 2. Desgr.
**** Le domest. paraît par le pan coupé de droite. Pip. va à lui. Desgr. gagne la gauche. — 1. Desgr. — 2. Pip. — 3. Le dom.

PIPETTE.

Veuillez les prévenir que je désire leur parler. * (Le domestique sort.) L'air de la ville est malsain pour eux; je vais leur conseiller un petit voyage.

DESGRANGES.

Et l'autre, le complice de l'abbé, s'il allait tout compliquer en revenant?

PIPETTE.

M. Pierre de Rochereuil?

DESGRANGES.

Le désir d'embrasser sa famille...

PIPETTE.

Jeune homme, un père revient pour son enfant, un amant pour une maîtresse; pour une femme légitime ou, pour la famille seule, un accusé ne revient pas.

DESGRANGES.

Vous croyez?

PIPETTE.

Jamais! Aussi comme il n'y a pas de femme dans l'affaire, M. Pierre ne reviendra pas!... et vous allez m'accompagner sa famille jusqu'au premier relais. Je tiens à lui éviter les mauvaises rencontres.

DESGRANGES.

Et vous-même?

PIPETTE.

Je vais me payer la séance de la commission, histoire de donner une leçon à M. Drault; pas fort, le magistrat!

DESGRANGES, convaincu.

Vous savez, on ne peut pas demander à ces gens-là

* Le dom. sort par le 1er plan à droite. — 1. Desgr. — 2. Pip.

d'avoir les facultés qui nous sont nécessaires dans la police!

PIPETTE, lui tirant amicalement l'oreille.

C'est juste; il a du bon, le petit!

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME DE ROCHEREUIL, LOUIS, venant de droite, JULIETTE. *

LOUIS, venant de droite, premier plan.

C'est vous qui nous avez fait demander, monsieur?

MADAME DE ROCHEREUIL. **

L'abbé est arrêté?

PIPETTE.

Il sera libre tantôt, madame, j'en réponds. Tout s'arrange et vous savez que c'est un ami qui vous parle.

JULIETTE.

Et M. Pierre?

PIPETTE.

On ne le tient pas, lui! Et je suis resté pour vous dire : rejoignez-le.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Vous savez où il est?

PIPETTE.

Je m'en doute; ce qu'on a fait pour lui, on veut le faire pour vous. Gagnez l'Angleterre : des relais vous attendent près d'ici; à Rochefort un bateau est sous

* 1. Desgr. — 2. Pip. — 3. L. — 4. Madame de R. — 5. Jul.
** Madame de Roch. passe devant L. — 1. Desgr. — 2. Pip. — 3. Madame de R. — 4. L. — 5. Jul.

voiles; vous demanderez le patron Marc de la part de Pipette; emmenez M. Louis, madame, emmenez-le!

MADAME DE ROCHEREUIL.

Vous avez raison. Rester ici, c'est défier un danger contre lequel nous sommes sans armes. L'avis est bon, je le suivrai.

PIPETTE.

Dans une demi-heure, une voiture conduite par monsieur (Il montre Desgranges.) vous attendra à la petite porte.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Nous nous y rendrons.

PIPETTE, saluant.

Serviteur! En route, mon cher élève. *

DESGRANGES.

Tout ce que vous voudrez, patron! Dites donc, tâchez qu'il m'augmente, le nouveau gouvernement?

PIPETTE.

Déjà! Attendez qu'il s'installe!

Sortie de Desgranges et de Pipette à gauche.

SCÈNE VIII

MADAME DE ROCHEREUIL, LOUIS, JULIETTE. **

JULIETTE.

Partir!

* Pip. remonte à la porte du pan coupé gauche. Desgr. le suit. — 1. Pip. — 2. Desgr. — 3. Mad. de R. — 4. L. — 5. Jul.

** 1. Madame de Roch. — 2. Jul. — 3. Louis. — Jul. passe à madame de R.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Sans doute! Tant que nous serons ici, je vivrai dans la crainte qu'on arrête Louis aussi. Nos préparatifs seront bientôt terminés. Les bijoux, l'argent dans une valise, la maison fermée.

LOUIS.

Tu as raison, rien ne me retient plus maintenant. Juliette, ma mère, partons vite, et allons chercher une terre où nous vivrons libres et heureux avec ma femme!

Il sort*.

SCÈNE IX

JULIETTE, MADAME DE ROCHEREUIL, puis PIERRE.

** JULIETTE, à elle-même.

Sa femme!

MADAME DE ROCHEREUIL.

Merci, Juliette! d'avoir consenti à ce mariage! Merci.

JULIETTE, assise sur le canapé.

Pourquoi me remercier, ma mère?

MADAME DE ROCHEREUIL, près d'elle.

N'avais-tu pas dans le fond de l'âme un autre sentiment?

JULIETTE, avec crainte.

Moi!...

* L. sort par le 1er plan de droite.
** Madame de R. 1. — Jul. 2. Madame de R. s'assied et fait asseoir Jul. sur le canapé.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Je l'ai cru longtemps! De là vient que je tremblais, que je reculais le moment de t'interroger. En te voyant douce, tendre, mais réservée et craintive avec Louis, je me disais que peut-être avant de trouver un asile auprès de moi, tu avais jeté les yeux sur quelqu'un.

JULIETTE, après hésitation.

Je rougirais de mentir. C'est vrai!

MADAME DE ROCHEREUIL.

Et tu as triomphé de ce sentiment?

JULIETTE.

Oui.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Tu as renoncé à tout espoir?

JULIETTE.

Mon espoir était irréalisable. J'y ai renoncé. J'aimais qui ne m'aimait pas; je sens aujourd'hui qu'en travaillant au bonheur de votre fils, de Louis, je ferai le mien. Ayez confiance.

MADAME DE ROCHEREUIL.

J'ai confiance!

* PIERRE, paraissant à la porte de gauche.

Ma mère!

MADAME DE ROCHEREUIL, lui tendant les bras.

Pierre!

JULIETTE, s'écartant.

Lui! **

* Pier. par le pan coupé gauche. — P. 1. — Madame de R. 2. — Jul. 3. — Madame de Roch. et Jul. se lèvent.
** Jul. remonte par la droite du canapé.

SCÈNE X

LES MÊMES, PIERRE.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Toi! C'est toi que je revois! *

PIERRE, agenouillé près de sa mère.

J'ai traversé la France, épié, traqué. Je m'étais donné un but, cette maison. J'ai attendu le soir pour me jeter dans la ville; j'ai gagné les jardins où je me suis caché, et me voilà près de toi! (Tendant la main à Juliette.) ** Près d'elle!

JULIETTE.

Vous ici! Si on vous avait suivi!... Ah! c'est maintenant surtout que notre fuite s'impose... madame!

*** PIERRE, se levant.

Vous alliez fuir.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Oui, si tu savais! une commission militaire siège à la prison, on va juger cette nuit même l'abbé Georget!

PIERRE.

Il est pris!

**** MADAME DE ROCHEREUIL.

Tes amis le sauveront. Un homme est venu qui nous l'a dit; c'est lui qui nous a fourni les moyens de quitter la ville; rien à craindre pour l'abbé, je te le jure! *****

* Madame de R. entraînant Pier. va s'asseoir sur le canapé, Pier. s'agenouille devant elle. Jul. inquiète est allée regarder à la baie du fond, et redescend au nº 1.
** Jul. 1. — P. 2. — Madame de R. 3.
*** Pier. se lève.
**** Madame de R. se lève.
***** Madame de R. le fait se rasseoir à côté d'elle.

Reste encore là, près de moi, j'ai eu si peur de ne plus jamais tenir ainsi ta main dans la mienne! Tu ne me quitteras plus maintenant?

PIERRE.

Non. Je veux vous consacrer ma vie entière à toutes deux!

JULIETTE, à part.

Comme il m'a regardée!

PIERRE.

L'ambition, la politique, la vengeance, tout cela me rejette découragé, meurtri; c'est près de vous que je trouverai l'oubli. Assez longtemps je n'ai songé qu'aux devoirs sombres... j'étais fou... Que me resterait-il aujourd'hui, si je n'avais pas l'espoir de votre affection... de votre amour! Il n'y a que cela de bon et de vrai!

JULIETTE, à part, l'observant.

Que dit-il?

PIERRE.

Ne pensez-vous pas comme moi, Juliette?

MADAME DE ROCHEREUIL.

Ce n'est pas elle qui te démentira. Son cœur s'est enfin rendu. * (Mouvement de Pierre. — A Juliette.) Allons, avoue-lui que tu as consenti à prendre un maître.

PIERRE, avec force.

Un maître, Juliette!

MADAME DE ROCHEREUIL.

Qu'as tu donc?

PIERRE.

Que m'apprenez-vous là? Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? C'est impossible!

* Pierre se lève. Madame de R. également.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Impossible! Pourquoi?

JULIETTE.

Vous ne voulez pas que je sois à un autre?

PIERRE.

A un autre... Et qui donc oserait?

MADAME DE ROCHEREUIL.

Louis!... Ton frère!

PIERRE, reculant.

Mon frère!

MADAME DE ROCHEREUIL.

Oui, et je l'ai vu naître avec joie, cet amour!

PIERRE.

Toi?

MADAME DE ROCHEREUIL.

Il était pour moi l'aurore d'une nouvelle existence; c'est grâce à lui que j'ai retenu ici, près de moi, le dernier né, grâce à lui que je verrai un jour la famille reconstituée, le nom sauvé. Sans cet espoir, toi parti, que me serait-il resté dans ma maison déserte? Avec quelle joie Louis va apprendre ton retour! Viens embrasser ton frère; Louis! Louis! Louis! *

Elle sort.

* Mad. de R. sort par le premier plan de droite.

SCÈNE XI

* PIERRE, JULIETTE.

PIERRE.

J'entends et je ne comprends pas ! C'est Louis qui vous aime, que vous aimez ?

JULIETTE.

J'aime qui m'aime; en est-il un autre dont l'affection soit allée à la jeune fille abandonnée et malheureuse ?

PIERRE.

Elle le demande ! Et moi ?

JULIETTE.

Vous ? Vous m'aimez aussi ?

PIERRE.

Vivrais-je encore sans cela !

JULIETTE.

Il m'aimait ! Ah ! mon cœur se brise... de joie et de douleur à la fois !

PIERRE.

Vous ne l'avez pas deviné ?

JULIETTE.

Dans vos yeux qui se détournaient de moi, j'avais cru lire ce secret, et vous m'avez détrompée en me déclarant que vous n'aimiez personne ; l'aveu que je vous arrache enfin, je l'ai attendu, enfiévrée, et vos lèvres sont restées muettes et voilà qu'il me désespère plus encore que votre silence, cet aveu ! Malheureuse que je suis ! Malheureuse ! **

* 1. Jul. — 2. Pier.
** Jul. tombe assise sur la chaise à droite de la table.

PIERRE.

Malheureuse? Pourquoi, puisque je vous aime et que vous...

JULIETTE.

Taisez-vous ! Ces paroles espérées, je vous défends de me les dire !

PIERRE.

Je me suis tu parce qu'un devoir me condamnait au silence. Mais aujourd'hui, je vous disputerai à tous : c'est par pitié que vous cédiez à l'affection de mon frère, je le vois, c'est par ignorance de mes sentiments ; mon frère le saura, il s'écartera et...

* JULIETTE.

Mais, taisez-vous donc ! Je suis sa femme !

PIERRE, accablé.

Sa femme, trop tard, je viens trop tard ! **

JULIETTE.

Pierre, laissez-moi mon courage ! Si votre désespoir me gagne, c'est fait de moi, de nous ! Ecoutez-moi : Votre mère m'a dit : Louis mourra si tu le repousses !... Sauve-moi un fils, sauve-le moi !... Mon consentement... osez donc le condamner ! Il a été un sacrifice au bonheur de ceux que vous aimez !... C'est en pensant à vous que j'ai donné à votre frère la main que vous repoussiez ! Comprenez-vous maintenant et me pardonnez-vous ?

*** PIERRE.

Parbleu ! n'étiez-vous pas libre ? Et lui, le frère, il a bien joué son rôle ! les déclarations tendres, c'était là son lot, pendant que je risquais ma vie pour des chimères ! Sot que j'étais !

* Jul. se lève.
** Pierre va tomber en sanglotant sur le canapé. Jul. gagne le dessus du canapé.
*** Pier. passe à gauche. — 1. Pier. — 2. Jul.

* JULIETTE.

Ah! mon Dieu! Il ne m'entend pas! Voulez-vous me donner le remords de vous causer une douleur aussi grande que la mienne!

PIERRE.

Je ne suis pas un fils, un fiancé, moi, je suis un conspirateur! ce n'est pas une mère, ce n'est pas une femme qui m'attend, c'est un juge!

JULIETTE.

Pierre! vous êtes cruel!

PIERRE, s'arrêtant.

Ma cruauté, Juliette, c'est de la souffrance!

JULIETTE.

Oublions notre rêve! C'est pour votre mère, votre frère que j'ai engagé ma vie : si je l'ai fait inutilement, s'ils doivent connaître cette lutte de mon âme, je n'ai plus qu'à mourir!

PIERRE.

Que me dites-vous là!

JULIETTE.

J'ai besoin de savoir que vous m'approuvez; j'ai besoin de savoir que vous allez m'aider, me soutenir. Votre mère va venir, avec mon mari. Il faut être assez fort pour travailler avec moi à cette tâche : leur bonheur? Il faut me jurer de chasser les pensées d'autrefois, de ne voir jamais en moi qu'une amie, une sœur!

PIERRE.

Une sœur!

JULIETTE.

Il le faut!

* Jul. se rapproche de lui en descendant par la droite du canapé.

PIERRE.

Je le jure!

JULIETTE.

Bien! (En sortant à droite. *) Mon frère! **

*** PIERRE, après un silence.

Vivre avec eux, près d'elle, elle, sa femme!... Je ne le pourrai pas! Non! je ne le pourrai pas!...

Il sort vivement par la gauche. ****

* Ils se serrent la main. Puis, Jul. gagne la porte du premier plan droite, et se retourne pour dire : mon frère!
** Jul. sort par le premier plan de droite.
*** Pier. l'a suivie.
**** Pier. sort par le pan coupé de gauche.

HUITIÈME TABLEAU

Une salle basse de la prison soutenue par des voûtes. La commission militaire siège ; à droite, table devant laquelle sont assis trois officiers, au milieu de la scène un espace vide. — Au fond, deuxième plan, un banc sur lequel est assis l'abbé avec deux soldats derrière lui, à gauche, deux bancs ; porte, premier plan à gauche, une autre à droite, au fond, large baie donnant sur une cour intérieure : c'est le soir — lumière faible, deux torches au mur.

SCÈNE PREMIÈRE

* UN COLONEL, président de la commission ; à ses côtés : DEUX OFFICIERS, DRAULT, PIPETTE, assis derrière Drault; L'ABBÉ, près de DEUX SOLDATS.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi, monsieur le juge, vous pensez que la commission militaire a été reunie à tort et que l'instruction s'est égarée sur une fausse piste ?

* A droite derrière la table, un colonel et deux officiers, un commandant et un capitaine. Au fond sur un banc face au public, l'abbé et, debout derrière lui, deux soldats. Drautl debout, au milieu du théâtre. Sur le premier banc, derrière Drautl, Pipette assis. Soldats à gauche, à la porte d'entrée. La scène n'est éclairée que par les bougies posées sur la table à droite sur les bancs quelques militaires. — 1. Pip. — 2. Dr. — 3. Soldats. — 4. L'ab. — 5. Sold. — 6. Le cap. — 5. Le col. — 8. Le conc.

DRAULT, *debout, déposant au milieu de la scène.*

Oui, monsieur le président, j'ai acquis la certitude que les rapports de police avaient grossi, dénaturé les faits. Personne plus que moi ne désire la punition des coupables ; mais ma conscience absolue, et celle de monsieur, (*Il montre Pipette.*) mon secrétaire, est que M. l'abbé Georget ne peut être retenu, à plus forte raison condamné ; au lieu de consolider l'empire, une condamnation intervenant dans ces conditions, ne produirait qu'une mauvaise impression dans la ville.

LE PRÉSIDENT.

Il est regrettable que vous n'ayez pas manifesté cette opinion avant la proclamation de l'état de siége ici.

DRAULT.

Jusqu'à la dernière heure, j'ai cru à la culpabilité ; du reste, si M. l'abbé Georget me semble peu compromis, je ne partage pas la même opinion au sujet de l'autre accusé, M. Pierre de Rochereuil.

LE PRÉSIDENT.

Oui, mais il est en fuite, celui-là.

DRAULT.

Malheureusement !

Il va s'asseoir. *

LE PRÉSIDENT, *à ses voisins.*

Réglons le sort de l'accusé.

Ils se parlent bas tous trois. — Silence.

DRAULT, *allant s'asseoir près de Pipette.*

Est-ce ça qu'il fallait dire ?

PIPETTE, *bas.*

Oui, à peu près !

* Dr. va s'asseoir près de Pipette. — 1. Pip. — 2. Dr.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur l'abbé, * vous êtes libre !

L'ABBÉ, froidement.

Je vous salue, messieurs ! **

Il sort, emmené à droite par deux soldats.

DRAULT, bas, à Pipette.

Ouf ! Etes-vous content de moi ?

PIPETTE.

Enchanté ! Si nous nous en allions ? J'ai hâte de sortir d'ici et de voir l'affaire enterrée.

DRAULT.

Et moi donc, monsieur Pipette. ***

Ils se lèvent et vont pour sortir.

LE PRÉSIDENT, après avoir causé avec ses assesseurs.

Monsieur le juge, j'ai encore quelque chose à vous demander.

DRAULT, revenant, inquiet.

Encor ! ****

LE PRÉSIDENT.

Nous devons redoubler de vigueur, au moment où les attaques redoublent de violenee contre Sa Majesté l'Empereur, au moment où un échec, bientôt réparé sans doute, jette le trouble dans les esprits. Un exemple eût été nécessaire pour prouver que le gouvernement est toujours fort ; ne croyez-vous pas que de nouvelles recherches pourraient amener la découverte de ce Rochereuil ?

* L'abbé se lève.
** L'ab. sort par la porte du deuxième plan à droite, suivi de deux soldats.
*** Dr. et Pip. se lèvent et se dirigent vers la porte de gauche.
**** Dr. revient devant le col. Pip. se rassied sur le second banc.

DRAULT, vivement.

Non, non !

LE PRÉSIDENT.

Vous avez dit être sur ses traces...

DRAULT.

J'ai dit ça ? Oh ! s'il fallait faire attention à tout ce que je dis !...

LE PRÉSIDENT.

Vous prétendiez savoir qu'il devait passer par Poitiers; vous vous faisiez fort de l'arrêter ?

DRAULT.

J'ai été égaré par mon désir de frapper un ennemi de l'Empereur, par mon zèle.

PIPETTE, appuyant.

Oui, le zèle, c'est toujours ce qui nous perd.

LE PRÉSIDENT.

Alors, vous avez perdu tout espoir ? Il se cache donc bien, ce Rochereuil ?

ROCHEREUIL, * paraissant à gauche.

Il ne se cache plus !

Il est suivi du sergent et des soldats qui l'ont arrêté.

LE PRÉSIDENT, étonné.

Hein ?

ROCHEREUIL, s'avançant.

C'est moi !

DRAULT, effaré.

Lui !

* Roch. vient de gauche ; il est suivi d'un sergent et de soldats. — 1. Pip. — 2. Le serg. — 3. Roch. — 4. Dr. — 5. Le col. — le présid. se lève.

PIPETTE.

Allons, bon !

SCÈNE II

LES MÊMES, plus ROCHEREUIL.

LE PRÉSIDENT.

Il est pris ?

DRAULT.

Je ne sais pas, il paraît !

LE PRÉSIDENT.

C'est bien Pierre de Rochereuil ?

DRAULT.

Oui ! Si je m'attendais à ça...

* LE PRÉSIDENT.

Vous semblez étonné, monsieur Drault ? Cette capture vous fait honneur.

PIPETTE, à part.

Comment diable s'est-il fait prendre ?

LE SERGENT.

Cet homme a voulu à toute force être conduit ici. Nous l'avons amené à M. le Président.

ROCHEREUIL.

Finissons-en, messieurs ; vous me cherchiez, me voilà, que chacun de nous joue son rôle ! **

* Le Présid. se rassied.
** Le sergent et ses hommes retournent à gauche. Dr. va s'asseoir devant Pip. sur le prem. banc. — Pip. 1. — Dr. 2.

LE PRÉSIDENT.

Soyez sans impatience, monsieur, notre justice sera prompte si vous êtes réellement celui que nous allions juger par contumace.

PIERRE.

Oui, c'est bien moi ; qu'attendez-vous ?

LE PRÉSIDENT.

Nous allons reprendre les pièces de l'instruction et procéder à l'interrogatoire.

ROCHEREUIL.

Vraiment ? L'instruction, l'interrogatoire ? Allons donc ; bas les masques, messieurs ! Nous ne sommes pas ici pour faire du droit ; ayez au moins la franchise de votre besogne ; pas d'hypocrisie !

LE PRÉSIDENT.

Monsieur !

ROCHEREUIL.

Vous n'êtes pas des juges, pas plus que je ne suis un accusé ; nous sommes des ennemis ; je suis battu ; vengez-vous !

LE PRÉSIDENT.

Nous ne sommes pas ici pour venger, mais pour punir !

ROCHEREUIL.

Eh bien, punissez-moi, mais faites vite ; c'est la seule grâce que je vous demande !

DRAULT.

Il est enragé ! Jamais on n'a vu un accusé comme ça !

PIPETTE, rêveur, à part.

Il se livre ! Pourquoi ?

LE PRÉSIDENT.

Pierre de Rochereuil, vous reconnaissez avoir conspiré contre Sa Majesté l'Empereur ?

ROCHEREUIL.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Vous avouez avoir rêvé de le renverser, après avoir pris les armes contre lui ?

ROCHEREUIL.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Quels sont vos complices ?

ROCHEREUIL.

J'ai échoué : je n'en ai pas !

* DRAULT.

Il n'en a pas, messieurs ! J'ai suivi cette affaire depuis le commencement; il n'y a que lui de coupable !

LE PRÉSIDENT.

Nous ne vous interrogeons pas, monsieur Drault. **

ROCHEREUIL.

Cet homme a raison; n'accusez personne de ce que j'ai voulu avoir la gloire d'accomplir seul. Vous ne saurez rien de plus.

LE PRÉSIDENT.

Prenez garde; c'est la mort qui vous attend après ces aveux.

ROCHEREUIL.

La mort ? Je ne suis pas de ceux qui la craignent, je suis de ceux qui la désirent.

* Dr. se lève.
** Dr. se rassied.

PIPETTE, à part.

Ah ! nous voulons mourir, jeune homme ! Alors il y de la femme là-dessous !

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez rien à ajouter pour votre défense ?

ROCHEREUIL.

J'ai à ajouter que libre, je recommencerais demain !

LE PRÉSIDENT.

Délibérons, messieurs.

* Tous trois parlent à voix basse.

DRAULT, bas.

Il va tout compromettre !

PIPETTE.

Ne nous en mêlons plus; faut pas chercher à sauver les gens malgré eux ; ça les vexe, et c'est dangereux !

ROCHEREUIL, à part.

Que ces hommes sont lents ! **

Les membres de la commission se séparent et reprennent leurs places.

LE PRÉSIDENT.

Pierre de Rochereuil, la commission militaire, à l'unanimité, vous déclare coupable d'attentat contre l'Etat, de crime contre la personne de l'Empereur ; à l'unanimité, la commission vous condamne à la peine de mort.

DRAULT, bas.

Nous n'avons plus rien à faire ici, allons-nous en.

PIPETTE, bas.

Attendez ! Demandez que...

Il lui parle bas.

* Le col. se lève ainsi que ses assesseurs.
** Le col. et ses assesseurs se rasseoient.

LE PRÉSIDENT.

Cette sentence n'est pas susceptible d'appel. L'arrêt sera exécuté dans une demi-heure.

ROCHEREUIL.

Qu'on commande le peloton d'exécution ; je suis prêt. *

** DRAULT, poussé par Pipette.

Monsieur le Président ne voudra-t-il pas permettre à l'accusé de recevoir un prêtre ?

LE PRÉSIDENT.

C'est de droit !

ROCHEREUIL.

Un prêtre ? Inutile.

PIPETTE.

M. l'abbé Georget n'a pas dû quitter la prison ; il pourrait recevoir les dernières confidences de M. de Rochereuil.

ROCHEREUIL, vivement.

Georget ici ! Oui, lui, je demande à le voir.

LE PRÉSIDENT.

On va lui dire de se rendre auprès de vous.

PIPETTE, à Drault.

Allez vite le chercher.

Sortie de Drault et de Pipette. ***

LE PRÉSIDENT.

Qu'on garde ici M. de Rochereuil. (A ses collègues.) Venez, messieurs. ****

Les membres de la commission sortent derrière le Président. Deux factionnaires restent près de la porte ouverte.

* Roch. va se placer au fond.
** Drault se lève.
*** Dr. sort par la porte de droite deuxième plan. Pip. par la gauche. Le Présid. se lève.
**** Les assistants sortent par la gauche. Le Présid. et ses

SCÈNE III

ROCHEREUIL, puis L'ABBÉ.

ROCHEREUIL, seul.

Tout va donc finir! Oui, je la veux, la mort... Jusqu'à ma dernière heure je n'aurai connu que les déceptions de la vie! Pour moi l'amour n'aura été qu'une illusion, la patrie qu'une douleur, et la justice qu'une parodie! * (Voyant paraître l'abbé Georget.) L'abbé! oh! l'abbé!...

Il va à lui, les bras tendus. L'abbé s'avance vers Pierre.

L'ABBÉ.

Pierre, qu'as-tu fait? J'allais partir pour rejoindre les tiens. Ne le savais-tu pas?

ROCHEREUIL.

Je le savais.

L'ABBÉ, sévèrement.

Alors, on m'a dit vrai; tu t'es livré!

ROCHEREUIL.

La fuite, sans confiance dans l'avenir, sans espoir de revanche, voilà ce que vous aviez à m'offrir? Je n'en ai pas voulu.

L'ABBÉ.

Mensonges! Me la cacheras-tu à moi, la vraie cause?

ROCHEREUIL, relevant la tête.

Non, je vous la dirai pour que vous la répétiez... aux

assesseurs par la porte du prem. plan droite. Seuls restent en scène Roch. et les deux factionnaires placés l'un à la porte de gauche, l'autre à celle de droite, prem. plan.

* L'ab. entre par le deuxième plan droite. — 1. Roch. — 2. l'ab.

autres. Ils seraient trop heureux vraiment si je ne jetais pas un remords dans leur joie !

L'ABBÉ.

Les autres ? Ta dernière pensée est à la jalousie, à la haine ?

ROCHEREUIL.

Oui ! Pendant que je conspirais, tout entier à ma tâche, j'ai pu étouffer les sentiments de mon cœur, mais sachez-le, à part moi, je m'étais promis cette suprême récompense, l'amour de Juliette !

L'ABBÉ, surpris.

Juliette !

ROCHEREUIL.

Et au moment où, de mes rêves d'indépendance, je me réveille, meurtri, désolé, quand, me réfugiant dans cet amour, je me vois méconnu, trahi, vous ne voulez pas que ma colère s'exhale ! Laissez-moi, la nature est la plus forte aujourd'hui ! *

L'ABBÉ.

Une femme ! Je t'aurai donné pour but les grandeurs d'une œuvre forte, et je te perdrai... pour une femme !

ROCHEREUIL, sans lui répondre.

Et c'est mon frère qu'elle épouse ! Avait-il mon ambition noble, mes idées hautes, mon frère ? Quoi, parce que je passais sévère et sombre à côté de l'autre, souriant et gai, c'est l'autre qu'on a préféré ? C'est pour voir cela que vous me vantez la liberté ? Allons donc ! Je veux du moins leur crier que ce sont eux qui me donnent le coup de grâce ! Portez-leur cet adieu de ma part, l'abbé.

L'ABBÉ, violemment.

Malheureux ! (S'arrêtant et changeant de ton.) Pardonne-moi, Pierre !

* Roch. passe à droite. 1. — L'ab. — 2. Roch.

* ROCHEREUIL.

Que dites-vous ?

L'ABBÉ.

Ce désespoir, ces idées coupables, c'est mon œuvre; que je la regrette, que je la pleure ! **

Il s'assied accablé et prend la main de Pierre.

ROCHEREUIL.

Que faites-vous ?

L'ABBÉ.

Je n'ai point compté avec ta jeunesse, je t'ai rêvé trop grand ; ministre d'une religion de paix, je ne t'ai élevé que pour la vengeance... aussi me voilà devant toi sans influence, sans armes, quand je devrais te consoler, te raffermir ; dans le trouble de ton âme, dans ma faiblesse à cette heure suprême, je lis ma faute, *** et Dieu met ma condamnation ! Pardon, Pierre ! Pardon !...

ROCHEREUIL.

Mon maître ! mon père !

L'ABBÉ.

Ecoute une dernière fois ma voix : ce que je dois porter à Juliette, à ton frère, ce sont des paroles de tendresse et de pardon ; c'est cela que tu as voulu me dire, n'est-ce pas ? Ils ont eu raison de s'aimer, ces enfants ! (Mouvement de Pierre.) La vie est ainsi faite : aux uns les lourds devoirs ; aux autres les joies tranquilles des existences calmes. Voudrais-tu empoisonner à jamais l'amour de ces deux innocents ?... Veux-tu donner à ta mère la douleur de ne pouvoir chérir sans un remords celui qui va rester seul auprès d'elle ?

ROCHEREUIL.

Ma mère !

* Roch. revient à l'ab.
** L'ab. s'assied sur le premier banc.
*** L'ab. se lève.

L'ABBÉ.

Pas de défaillance ! celui qui fut l'amant de la liberté, celui qui voulut être le vengeur de son pays, doit passer fier et hautain au dessus de ces faiblesses... et si Rochereuil pleure avant de mourir, ce n'est pas sur une femme, sur un amour perdu, c'est sur ses projets détruits, sur sa patrie menacée et toujours esclave !

ROCHEREUIL.

Oui, oui ! vous me rendez à moi-même ! Je rougis à présent du découragement qui m'a fait me livrer. Que ma mère, que mon frère ignorent toujours le sentiment mauvais auquel j'ai cédé, et dont j'ai honte !

L'ABBÉ.

Ils l'ignoreront : tu vivras grand et respecté dans leur souvenir !

SCÈNE IV

LES MÊMES, plus LE COLONEL, président de la commission.

* LE COLONEL.

Un mot, monsieur de Rochereuil.

L'ABBÉ.

Le Président du Conseil de guerre.

ROCHEREUIL.

Que me veut-on ?

LE COLONEL.

Votre mère est ici ; je viens vous en prévenir.

ROCHEREUIL.

Ma mère !

* Le col. entre par le 1er plan droite. 1. — L'ab. — 2. Roch. — 3. Le col.

LE COLONEL.

Elle s'est présentée à moi, accompagnée de votre frère et d'une jeune femme. Un pressentiment l'a jetée sur vos pas et, les larmes aux yeux, elle a demandé à vous voir.

L'ABBÉ.

Et vous lui avez dit qu'il était condamné ?

LE COLONEL.

Non ; devant son angoisse, je n'ai pas osé parler.

ROCHEREUIL.

Elle ignore mon sort ?

LE COLONEL.

Elle semblait croire que le désir de défendre M. l'abbé vous avait seul attiré devant nous ; en apprenant que M. l'abbé était libre, elle a pensé que vous alliez l'être comme lui.

L'ABBÉ.

Vous ne l'avez pas détrompée ?

LE COLONEL.

Pour la première fois de ma vie, j'ai eu peur. Il vous appartient de lui dire ou de lui cacher la vérité, monsieur, ce que vous désirerez sera fait : j'ai condamné le fils, je ne torturerai pas la mère.

ROCHEREUIL.

Merci ; vous avez fait votre devoir, je ferai le mien.

L'ABBÉ.

Madame de Rochereuil doit cette nuit même quitter la ville ; pourra-t-elle s'éloigner en ignorant tout ?

LE COLONEL.

Elle le pourra.

ROCHEREUIL.

Qu'elle vienne donc ! Votre main, colonel.

LE COLONEL.

Du courage, monsieur !

Il lui serre la main et sort en parlant à la sentinelle qui s'écarte. *

ROCHEREUIL.

Ah ! quelle épreuve nouvelle ! Les voir, ensemble, là, devant moi !

L'ABBÉ.

Tu es vaillant et fort : tu ne faibliras pas ?

ROCHEREUIL.

Je ne crois pas !

SCÈNE V

LES MÊMES, plus MADAME DE ROCHEREUIL, LOUIS, JULIETTE, conduits par LE SERGENT.

** LE SERGENT.

Le voilà !

Il se retire.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Mon fils !

LOUIS.

Mon frère !

Ils vont à lui.

* Le col. sort par le premier plan droite, suivi de la sentinelle.

** Le sergent entre de droite premier plan, et après avoir introduit Madame de R. Jul, et R. sort par la gauche en emmenant la sentinelle de gauche. — 1. L'ab. — 2. Roch. — 3. Madame de R. — 4. L. — 5. Jul.

JULIETTE.

C'est ici que nous vous retrouvons ?

LOUIS.

Tu as comparu devant ces hommes?

MADAME DE ROCHEREUIL.

Que leur as-tu dit? Pourquoi t'es-tu arraché de mes bras?

ROCHEREUIL.

Pourquoi? Ne fallait-il pas défendre notre vieil ami!

MADAME DE ROCHEREUIL. *

Ah! pardon, l'abbé; la terreur m'affole; c'est bien vrai, vous avez été reconnu innocent?

L'ABBÉ.

C'est vrai! **

JULIETTE.

Et vous? vous aussi?

ROCHEREUIL.

Sans doute, sur des soupçons vagues, sans preuves, on ne pouvait nous condamner.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Alors, tu vas être libre?

ROCHEREUIL, avec un effort.

Oui!

LOUIS.

Ah! quelle joie pour moi! Je me reprochais tant de ne pas être à tes côtés! Un rude combat se livrait dans mon cœur lorsque notre mère me retenait auprès d'elle! Ai-je toujours ton approbation, ton estime?

* Madame de Roch. passe à l'ab. — 1. L'ab. — 2. Madame de R. — 3. Roch. — 4. L. — 5. Jul.
** L'ab. remonte.

ROCHEREUIL.

Oui, continue ta tâche, Louis; et si jamais un nouveau chagrin venait frapper celle que j'ai trop délaissée, sois là, près d'elle... avec Juliette, je vous la confie à tous deux.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Un nouveau chagrin? En ai-je encore à redouter?

LOUIS.

Ne vas-tu pas nous suivre?

ROCHEREUIL.

Non; pas tout de suite.

* JULIETTE.

Vous ne partirez pas avec nous?

ROCHEREUIL.

On m'exile, et avec l'abbé, je vais être reconduit à une frontière. Partez, je vous rejoindrai.

MADAME DE ROCHEREUIL.

A Rochefort?

ROCHEREUIL.

Plus tard! Gagnez l'Angleterre. Juliette, si courte que doive être notre séparation, j'éprouve le besoin de savoir que je laisserai deux heureux derrière moi... la tâche vous sera facile à tous deux; vous êtes belle, honnête et bonne, Louis est loyal et brave, aimez-vous, là est l'avenir, le devoir et la paix.

JULIETTE.

J'obéirai! Je serai épouse tendre et fille dévouée! **

MADAME DE ROCHEREUIL.

Tu me jures que je n'ai rien à craindre pour toi?

* Jul. passe à Roch. devant L. — 1. L'ab. — 2. Madame de R. — 3. Roch. — 4. Jul. — 5. L.

** Jul. repasse à droite devant L. — 1. Roch. — 2. L. — 3. Jul.

ROCHEREUIL.

Rien! Mais dès cette nuit, partez! Embrasse-moi, ma mère; quand tu penseras à moi, en m'attendant, dis-toi que sous ma froideur apparente je cachais un cœur plein de tendresse, qui se fût brisé pour t'épargner une larme, et si je t'ai semblé parfois peu affectueux, pardonne-moi et vis pour eux!

MADAME DE ROCHEREUIL.

Avec toi? comme nous allons être heureux.

ROCHEREUIL.

Oui... heureux!

*LE SERGENT.

M. Pipette m'envoie dire qu'une chaise de poste attend madame de Rochereuil et qu'il faut se dépêcher.

MADAME DE ROCHEREUIL.

Déjà!

Mouvement de l'abbé**.

LOUIS.

Avant de nous séparer, donne à celle qui porte maintenant notre nom, ton baiser fraternel.

ROCHEREUIL, avec un mouvement.

Un baiser!***

Il s'approche de Juliette émue et l'embrasse sur le front.

JULIETTE, à part.

Le premier!

L'ABBÉ, à part.

Le dernier!

ROCHEREUIL.

Adieu! non! au revoir! au revoir!

* Le serg. entre de gauche.
** Le serg. sort par la porte d droite, 2e plan.
*** Roch. passe à Jul. — 1. L. — 2. Roch. — 3. Jul.

* MADAME DE ROCHEREUIL.

A bientôt!

ROCHEREUIL.

A bientôt! allez! allez donc!

Sortie de madame de Rochereuil, de Louis et de Juliette **.

SCÈNE VI

L'ABBÉ, PIERRE DE ROCHEREUIL.

ROCHEREUIL ***.

Es-tu content, l'abbé?**** (L'abbé lui serre la main sans pouvoir répondre.) Quand tu les rejoindras et que tu leur parleras de moi, cache-leur toujours la faiblesse à laquelle j'ai cédé et que je vais payer de ma vie!

L'ABBÉ.

De ta vie? Je ne veux pas! J'offrirai mon sang pour le tien, je te ferai libre, et tu oublieras cette femme.

ROCHEREUIL.

L'oublier! Ecoute : Si je vis, ce ne sera que pour aimer Juliette et la disputer à tous!

L'ABBÉ.

A tous!

ROCHEREUIL.

J'ai pu dompter devant eux un instant ma fureur jalouse, mais je sens qu'elle sera la plus forte toujours et

* Mme de R. passe à Roch. Pendant ce temps, Jul. remonte et rejoint L. — 1. L'ab. — 2. L. — 3. Jul. — 4. Mme de R. — 5. Roch.

** Mme de R. après avoir embrassé Roch., sort par la gauche, entre Louis et Jul.

*** 1. L'ab. — 2. Roch.

**** L'ab. redescend à Roch.

que je lui sacrifierai mère, frère, devoir! Libre! je n'aurai qu'un but : être aimé de Juliette! pour le malheur de tous, faut-il que je vive, l'abbé?

L'ABBÉ, après un silence.

Non! à genoux, mon fils, je vais prier pour vous!

Ils s'embrassent*. — Paraît un sergent**, derrière lui, des soldats.

LE SERGENT.

Monsieur, êtes-vous prêt?

L'ABBÉ.

Déjà?

ROCHEREUIL.

Je suis prêt! Adieu, l'abbé!

L'ABBÉ.

Je veux te suivre, te... Ah! je ne peux pas, je ne peux pas!

Il retombe sur un siège ***.

ROCHEREUIL.

Allons, messieurs! ****

Il sort, suivi du sergent et des soldats.

SCÈNE VIII

PIPETTE, L'ABBÉ.

***** PIPETTE, qui est entré, allant à l'abbé.

Ce pauvre M. de Rochereuil! il avait trop de scru-

* Roch. s'agenouille, l'ab. le bénit, puis le relève et l'embrasse.

** Le sergent revient par la porte du 2e plan à droite. Il est suivi de 4 soldats en armes. — 1. L'ab. — 2. Roch. — 3. Le serg. — 4. Soldats.

*** L'ab. retombe assis sur le premier banc.

**** Roch passe devant les soldats et sort, suivi par eux, par le 2e plan à droite.

***** Pip. entre de gauche, remonte vers le milieu de la scène. — 1. L'ab. — 2. Pip.

pules... Là-bas, la vue d'un ennemi à terre l'a arrêté; ici tout était arrangé, et c'est le regret d'une femme qui l'a fait revenir, n'est-ce pas? Ne me parlez pas des conspirations dans lesquelles il y a des femmes; ça finit toujours mal! *

On voit au fond, par la baie, dans la nuit, le sergent entré du fond à droite, qui a conduit Rochereuil et placé les soldats, faire un signe. Rochereuil crie « *Vive la Républ...* » Des détonations retentissent. Rochereuil tombe.

L'ABBÉ **.

Pierre, mon enfant!

PIPETTE, froidement.

Quand je vous le disais!

* Suivre l'indication du manuscrit. — 1. Sold. — 2. Roch.
** L'ab. s'est levé, et tend les bras vers le fond, en passant devant Pip. — 1. Pip. — 2. L'ab.

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — M. Pepin.

